



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

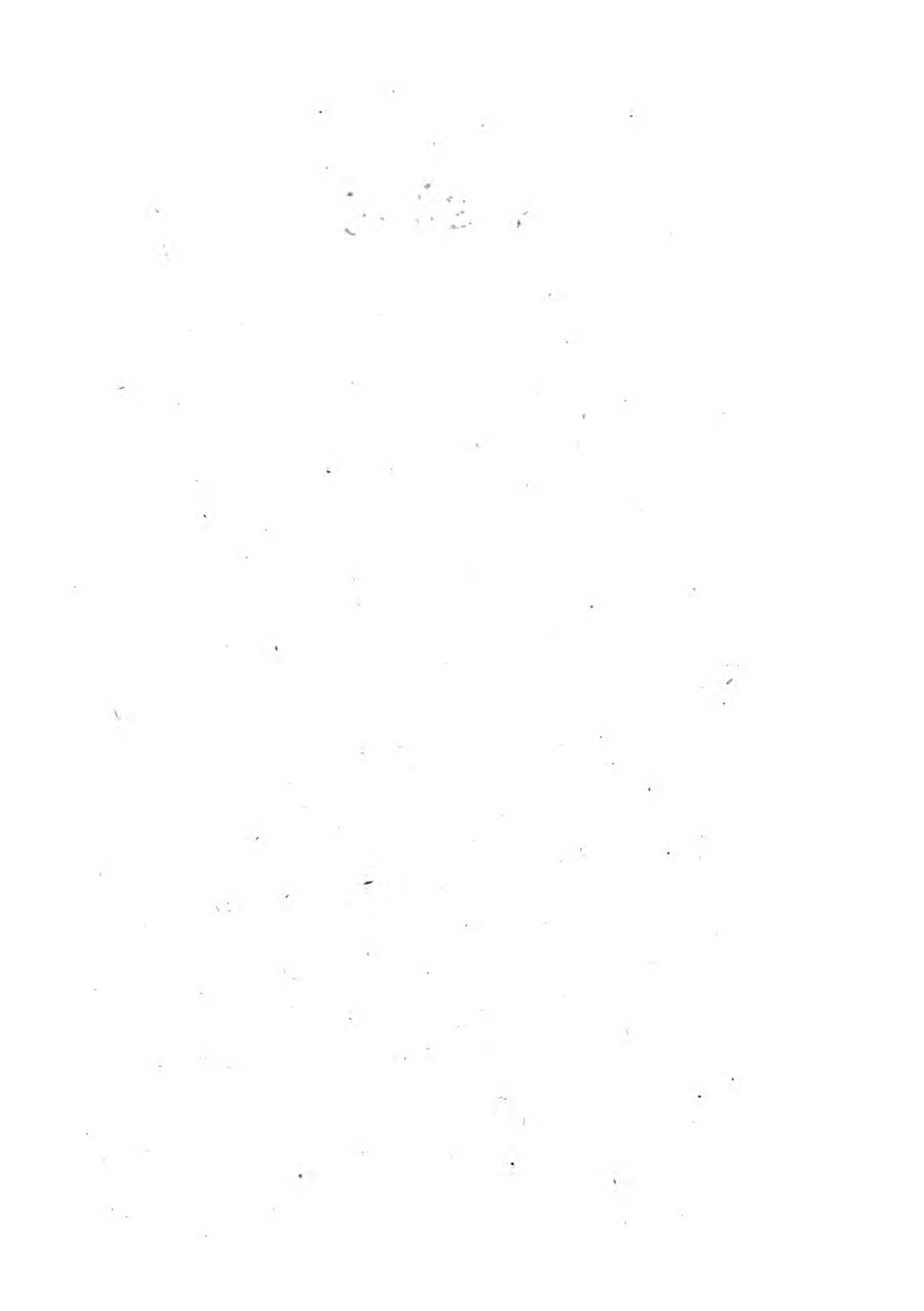
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

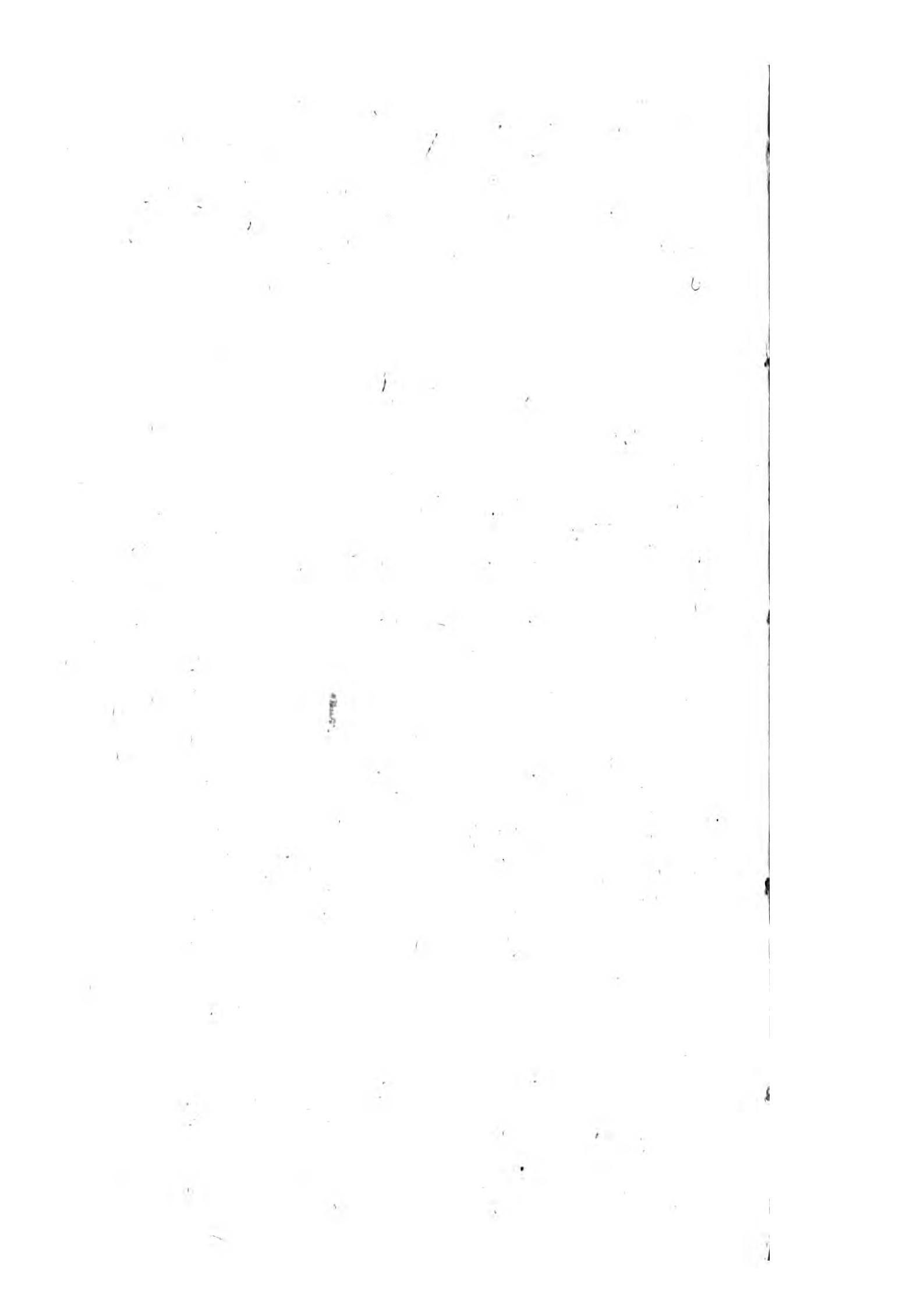


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





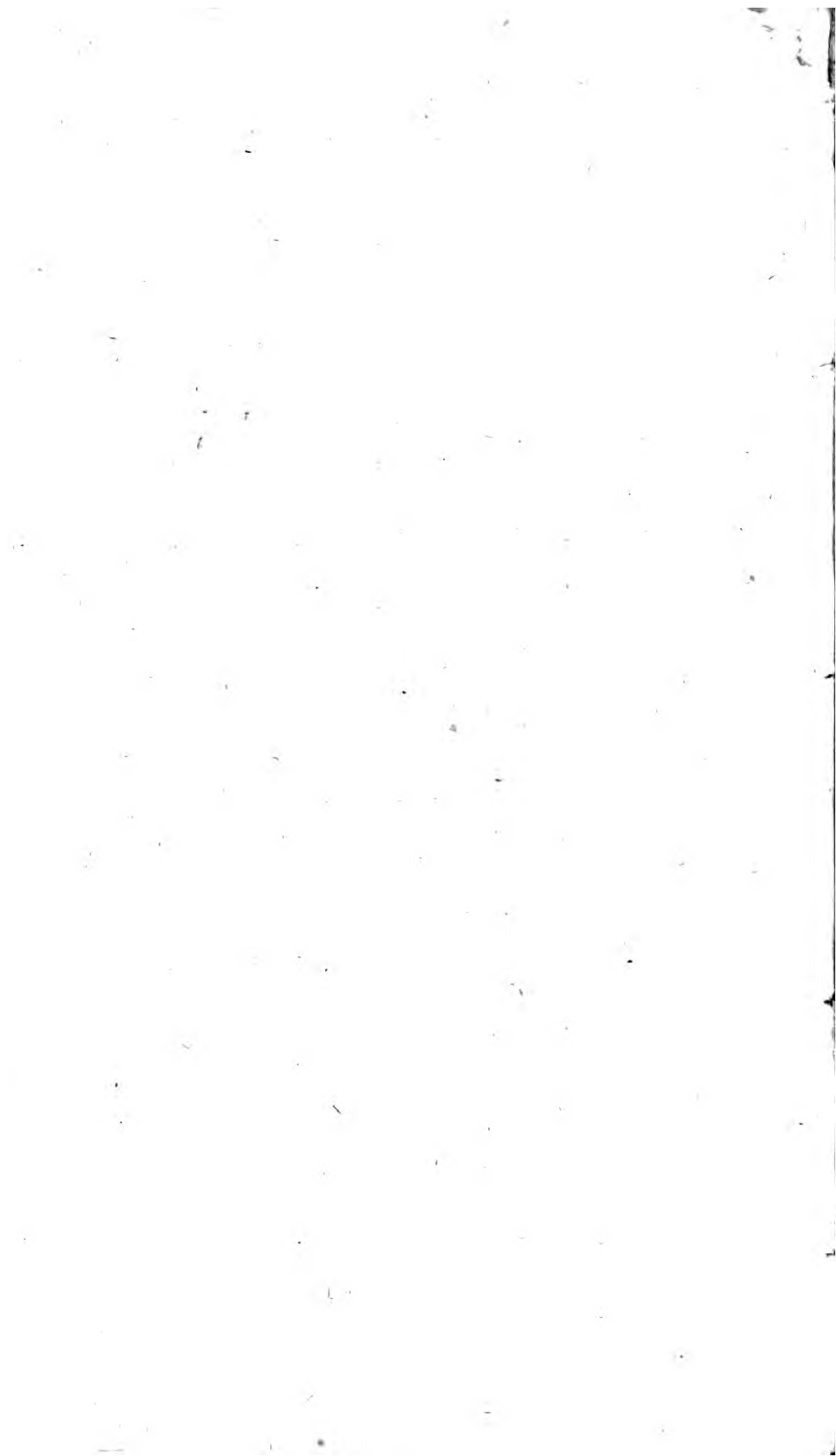




*M^r Simstair
Biers*

**PROVERBES
DRAMATIQUES.**

TOME QUATRIEME.



PROVERBES DRAMATIQUES.

DEUXIEME EDITION.

TOME QUATRIEME.



A VERSAILLES,

Chez POINÇOT, Libraire, rue Dauphine.

Et à PARIS,

Chez { MÉRIGOT Jeune, Quai des Augustins,
NYON Jeune, Quai des quatre Nations,
LA PORTE, rue des Noyers,
BELIN, rue S. Jacques,
DE SAINTE, au Palais Royal, } Libraires.

M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



L'ÉCRIVAIN

DES CHARNIERS.

PROVERBE XLVIII.



P E R S O N N A G E S.

Mad. DE L'AIGUILLE, *Marchande lingere.*

Mlle. JANNETON, *sa fille.*

M. DUBOIS, *débitant de tabac.*

M. DUBOIS fils, *Commis des barrières.*

M. DISCRET, *Ecrivain des Charniers.*

NICOLAS, *Commissionnaire.*

La scene est sous les Charniers des Innocens.



L'ÉCRIVAIN
DES CHARNIERS,
PROVERBE.



SCÈNE PREMIÈRE.

*La scène représente les Charniers des Innocens.
A droite est la boutique de Madame de l'Aiguille, marchande lingère, & à gauche un tonneau qui sert de bureau à M. Discret, écrivain.*

Mlle. JANNETON, M. DUBOIS.

M. DUBOIS.

MAIS, Mademoiselle, si vous me faites l'honneur de m'aimer véritablement, comme vous le dites, pourquoi vous affligez-vous ?

Mlle. JANNETON.

Ah, M. Dubois, si vous saviez !...

M. DUBOIS.

Comment, ne me trouvez-vous pas un assez

bon parti? Ma place de commis de la barrière me vaut pourtant fix cents francs par an.

Mlle. J A N N E T O N.

Je le fais bien ; mais ma chère mere ne vous connoît pas.

M. D U B O I S.

Ce n'est pas ma faute ; & si vous le vouliez , elle me connoîtroit bientôt.

Mlle. J A N N E T O N.

Si j'étois sûre qu'elle pût penser comme moi , Monsieur , vous n'auriez rien à craindre.

M. D U B O I S.

Comment , rien à craindre ? Croyez-vous que je puisse avoir peur ? Vous ne me connoissez pas. Vous me faites trembler , Mlle. Janneton.

Mlle. J A N N E T O N.

Mais , par exemple , si elle vouloit me marier à un autre que vous . . .

M. D U B O I S.

Ah ! cela devient différent ; mais je ne le crois pas.

Mlle. J A N N E T O N.

Cela n'est pourtant que trop vrai.

M. D U B O I S.

Comment ?

D R A M A T I Q U E S. 7

Mlle. J A N N E T O N.

Je ne fais si vous connoissez M. Discret , l'écrivain qui demeure là , vis-à-vis de chez nous ?

M. D U B O I S.

Je ne l'ai jamais vu.

Mlle. J A N N E T O N.

Eh bien , c'est à lui que ma chere mere veut me marier.

M. D U B O I S.

A lui ? Et l'aimez - vous ?

Mlle. J A N N E T O N.

Si je l'aimois , je ne vous aimerois pas.

M. D U B O I S.

Ah ! c'est vrai ; comment ferons - nous ?

Mlle. J A N N E T O N.

Je n'en fais rien ; car ma chere mere lui a donné sa parole , & il y compte. Voilà pourquoi je vous ai prié de me venir voir pendant qu'elle est sortie.

M. D U B O I S.

Et M. Discret est - il un homme d'esprit ?

Mlle. J A N N E T O N.

Mais , je crois que oui ; car c'est lui qui fait tous nos mémoires. Il écrit tout couramment des lettres pour tout le monde , & il est très-malin.

M. D U B O I S , *révant.*

Il écrit des lettres ? Attendez , je ferai aussi malin que lui , laissez - moi faire ; dans peu vous entendrez parler de moi , & vous verrez ce qui en fera , puisqu'il écrit des lettres. Je suis un homme.... Enfin je ne vous en dis pas davantage.

Mlle. J A N N E T O N .

Ah ! je vous en prie , mon cher M. Dubois , dites - moi ce que vous ferez.

M. D U B O I S .

Je n'ai rien à vous refuser ; mais je n'ai pas le tems de vous l'expliquer. Songez seulement à dire à votre chere mere que M. Discret vous a fait une infidélité , & ne vous embarrassez pas du reste.

Mlle. J A N N E T O N .

Si vous m'aimiez bien , vous n'auriez pas de secret pour moi , & j'ai envie de me fâcher.

M. D U B O I S .

A quoi cela servira-t-il ? Ecoutez plutôt ce que j'ai encore à vous dire.

Mlle. J A N N E T O N .

Eh bien , qu'est-ce que c'est ?

M. D U B O I S .

J'ai dit à mon pere , qui a un débit de tabac

D R A M A T I Q U E S.

auprès des Quinze-vingts , que j'ai grande envie de me marier avec vous ; & comme c'est le meilleur homme du monde , il doit venir aujourd'hui ici marchander une paire de chaufsons , pour voir si vous êtes aussi jolie que je le lui ai dit. Il m'a dit qu'il avoit été à la noce de Madame votre mere , & il a envie de renouveler la connoissance selon ce qui en fera. Ce seroit un bon acheminement à notre mariage.

Mlle. J A N N E T O N.

C'est très-bien pensé ; mais qu'est-ce que vous ne voulez pas me dire

M. D U B O I S.

Ah ! vous en revenez toujours à vos moutons , & il faut que je m'en aille.

Mlle. J A N N E T O N.

Eh bien , Monsieur , allez - vous - en , & ne revenez jamais.

M. D U B O I S.

Quoi , vous vous fâchez tout de bon ? Allons , embrassez-moi , pour faire la paix. (*Il veut l'embrasser.*)

Mlle. J A N N E T O N , *se débattant.*

Non , Monsieur , non , je ne le veux pas ; finissez donc , vous allez faire tomber mon ou-

vrage. (*Il tombe.*) Bon ! le voilà à terre. Il va être tout crotté.

M. D U B O I S.

Ah ! ne vous fâchez pas , cela se séchera. (*Il lui rend son ouvrage.*) Adieu , Mademoiselle ; je suis votre très-humble serviteur.

Mlle. J A N N E T O N.

Revenez bientôt.

M. D U B O I S.

Oui , oui , ne vous embarrassez pas.

Mlle. J A N N E T O N.

Allez-vous-en vite ; car je vois revenir ma chere mere.

M. D U B O I S.

Adieu donc.

Mlle. J A N N E T O N.

Adieu , adieu.



S C E N E I I.

Mad. DE L'AIGUILLE , Mlle. JANNETON
pleure en travaillant.

Madame D E L ' A I G U I L L E.

EN bien , qu'est-ce que tu as à pleurer ? Tenez , voyez , à dix-sept ans , si on peut être comme cela.

D R A M A T I Q U E S. II

Mlle. J A N N E T O N.

Mais, ma chere mere, quand vous faurez à l'occasion de quoi je pleure, je crois que vous penserez comme moi.

Madame D E L' A I G U I L L E.

Effectivement, je pleurerai aussi, moi. Ah! oui, tu vas voir. Allons, allons, laisse-moi passer à ma place, grande nigaude. (*Mlle. Janneton se leve, sa mere passe, & elles s'assoyent toutes les deux.*) Donne-moi un peu cette terrine, que j'épluche nos feves.

Mlle. J A N N E T O N.

Tenez, la voilà.

Madame D E L' A I G U I L L E.

Et le sac aux feves? (*Mlle. Janneton le lui donne, & elle épluche ses feves.*) Ah ça, finis de pleure-micher comme cela; car tout cela m'ennuie.

Mlle. J A N N E T O N.

Mais, ma chere mere, écoutez donc la raison de cela.

Madame D E L' A I G U I L L E.

Allons, voyons, qu'est-ce qu'elle va dire?

Mlle. J A N N E T O N.

Si vous vous fâchez....

12 P R O V E R B E S

Madame D E L' A I G U I L L E.

Que je me fâche ou non, ce n'est pas ton affaire. Tais-toi & parle.

Mlle. J A N N E T O N.

Vous savez bien que vous m'aviez accordé en mariage à M. Discret?

Madame D E L' A I G U I L L E.

Oui, parce que c'est un honnête homme, & qui me convient; est-ce que tu n'en veux plus? En voici bien d'une autre! Bongré, malgré, tu l'épouseras, premièrement & d'un; voilà qui est fini, je n'écoute plus rien.

Mlle. J A N N E T O N.

Mais je ne dis pas que je ne l'aime plus.

Madame D E L' A I G U I L L E.

Et qu'est-ce que tu dis donc? Il faut parler au lieu de pleurer.

Mlle. J A N N E T O N.

Je dis que j'ai bien peur de ne pas être sa femme.

Madame D E L' A I G U I L L E.

Et pourquoi cela?

Mlle. J A N N E T O N.

Parce que.... (*Elle pleure.*)

Madame D E L' A I G U I L L E.

Eh bien?

Mlle. J A N N E T O N.

Je n'oserois vous le dire.

Madame D E L' A I G U I L L E.

Mais s'il faut que je le sache, je ne peux pas le deviner.

Mlle. J A N N E T O N.

Dame ! c'est qu'on m'a dit qu'il étoit devenu amoureux d'une autre, & qu'il vouloit me faire une infidélité.

Madame D E L' A I G U I L L E.

Ah ! je ne crois pas celui-là : il peut te faire toutes les infidélités qu'il voudra ; mais il faudra bien qu'il t'épouse , je n'entendrai pas raillerie là-dessus : un honnête homme n'a que sa parole.

Mlle. J A N N E T O N.

Mais s'il est infidèle ?

Madame D E L' A I G U I L L E.

A présent cela ne fait rien ; mais quand tu feras sa femme , je le ferai bien charier droit. Est-ce que ton pere ne vouloit pas faire comme cela au bout d'un an de mariage ! Ah , pardi , il ne s'y est pas frotté deux fois ; il te le diroit bien , s'il n'étoit pas mort , le pauvre défunt !

Mlle. J A N N E T O N.

Oui ; mais si M. Discret en aime une autre ,

il ne voudra plus de moi. Il n'a pas paru encore à sa place d'aujourd'hui.

Madame D E L' A I G U I L L E.

Oh, mais c'est lundi, il faut de la raison partout. Laisse-le venir : je lui parlerai, moi ; il faudra bien qu'il réponde.

Mlle. J A N N E T O N.

Ah, ma chère mère ! ne lui dites rien encore. Il faut attendre, & savoir si tout cela est bien vrai.

Madame D E L' A I G U I L L E.

Voilà encore un joli sujet pour être amoureux d'une autre que de ma fille !

Mlle. J A N N E T O N.

Nous verrons comment il se conduira.

Madame D E L' A I G U I L L E.

Je veux bien ne lui pas parler ; mais c'est que s'il me fait une fois monter la moutarde au nez...

Mlle. J A N N E T O N.

Il ne faut pas vous emporter.

Madame D E L' A I G U I L L E.

Oh, je ne m'emporte pas ; va, va, laisse-moi faire, je fais comme il faut s'y prendre avec les hommes, tu n'as qu'à faire comme moi. Ne lui disons rien ni l'une ni l'autre, il sera bien embarrassé.

Mlle. JANNETON.

C'est très - bien dit. Mais voilà un Monsieur qui cherche quelque chose ; il regarde bien notre enseigne. (*A part.*) Je crois que c'est le pere de M. Dubois.



SCENE III.

Madame DE L'AIGUILLE, Mlle. JANNETON, M. DUBOIS pere.

Madame DE L'AIGUILLE.

MONSIEUR, y a-t-il quelque chose pour votre service, de la toile, des manchettes ? C'est ici.

M. DUBOIS pere.

Madame, je vous demande bien pardon ; j'ai oublié mes lunettes, &...

Madame DE L'AIGUILLE.

Monsieur, nous ne vendons pas de lunettes.

M. DUBOIS pere.

Je le fais bien, Madame ; mais c'est que je ne peux pas lire l'enseigne de quelqu'un que je cherche.

Mlle. JANNETON.

Qu'est-ce que c'est, Monsieur ?

M. D U B O I S pere.

C'est celle de Madame de l'Aiguille.

Madame D E L' A I G U I L L E.

Vous y êtes, Monsieur, c'est moi-même.

M. D U B O I S pere.

Ah, Madame ! je suis bien votre serviteur.

Madame D E L' A I G U I L L E.

Janneton, donne donc un tabouret à Monsieur.

M. D U B O I S pere.

En voilà un, Mademoiselle, ne vous dérangez pas. Et puis je serois bien resté debout, sur-tout autrefois, parce que je suis accoutumé à tout. (*Il s'affied.*) Madame, c'est que je voudrois bien acheter une ou deux paires de chauffons ; c'est selon le prix que vous me les ferez payer.

Madame D E L' A I G U I L L E.

Monsieur, si vous voulez du bon, il ne faut pas épargner ; voulez-vous quelque chose de résistance ?

M. D U B O I S pere.

Oui, je veux du meilleur.

Madame D E L' A I G U I L L E.

Janneton, donne à Monsieur de ceux marqués N.

Mlle.

D R A M A T I Q U E S. 17.

Mlle. J A N N E T O N , *donnant un paquet.*

Les voilà justement.

Madame D E L ' A I G U I L L E .

Tenez , Monsieur , voilà ce qu'il vous faut.

M. D U B O I S pere.

Seront-ils assez grands ? Car j'ai des cors à tous les doigts des pieds.

Madame D E L ' A I G U I L L E .

C'est là ce que nous vendons dans ces cas-là.

M. D U B O I S pere.

Et cela vaut en conscience ?

Madame D E L ' A I G U I L L E .

Dix sols la paire ; mais je ne veux pas gagner avec vous , je vous les donnerai à neuf sols.

M. D U B O I S pere.

C'est le dernier mot ?

Mlle. J A N N E T O N .

Ah , ma chere mere ! ne pourriez-vous pas les donner à Monsieur à huit sols ?

Madame D E L ' A I G U I L L E .

Je le veux bien ; mais je n'y gagnerai rien.

M. D U B O I S pere.

Je m'en vais donc vous donner vingt-quatre sols , & vous me rendrez. (*Il donne vingt-quatre sols.*)

Madame DE L'AIGUILLE.

Prenez - en encore une paire , cela fera un compte rond.

M. DUBOIS pere.

Allons , je le veux bien , en faveur de l'ancienne connoissance. Vous ne me remettez pas , Madame de l'Aiguille ?

Madame DE L'AIGUILLE.

Pardonnez-moi , je me souviens....

M. DUBOIS pere.

Vous souvenez-vous que c'est moi qui vous avois enlevée le jour de votre noce ?

Madame DE L'AIGUILLE.

Quoi ! c'est vous qui vous nommiez?.... J'oublie toujours les noms....

M. DUBOIS pere.

La Fleur. J'étois dans ce tems-là chez M. Largentier , fermier-général.

Madame DE L'AIGUILLE.

Justement.

M. DUBOIS pere.

Oui ; c'est lui qui m'a fait avoir un débit de tabac auprès des Quinze - vingts , & je m'appelle Dubois à présent.

Madame DE L'AIGUILLE.

Je m'en souviens , oui. Vous me parlez là de long - tems.

M. DUBOIS pere.

Ah ! cela ne fait rien , vous êtes toujours tout de même. Est-ce là mademoiselle votre fille ?

Madame DE L'AIGUILLE.

Oui , vraiment ; la mauvaise herbe croît toujours , comme vous savez.

M. DUBOIS pere.

On voit bien que vous êtes sa mere. Et notre ami de l'Aiguille , comment se porte-t-il ?

Madame DE L'AIGUILLE.

Ah , le pauvre homme ! il y a six ans qu'il est mort.

M. DUBOIS pere.

Quoi , M. de l'Aiguille est mort ?

Madame DE L'AIGUILLE.

Oui , vraiment ; vous savez qu'il aimoit un peu à boire.

M. DUBOIS pere.

C'est vrai.

Madame DE L'AIGUILLE.

Ah , que trop ! Un jour de la S. Martin , bon jour bonne œuvre , est - ce que la roue d'un

fiacre ne lui a pas passé sur les deux jambes, qu'il ne s'en est pas relevé? J'ai cru que je le garderois toujours comme cela. Enfin Dieu me l'a ôté; il a bien fallu se faire une raison. Il ne m'a laissé que Janneton que vous voyez là.

M. D U B O I S pere.

Eh bien, je suis sûr qu'elle fait votre consolation; car elle a l'air bien raisonnable.

Madame D E L' A I G U I L L E.

Ah! comme cela. (*M. Dubois se leve.*)

S C E N E I V.

Madame DE L'AIGUILLÉ, Mlle. JANNETON, M. DUBOIS pere, M. DISCRET
se mettant à son bureau, M. DUBOIS fils, passant & montrant à Mlle. Janneton que c'est son pere qui est chez elle, & qu'il va aller trouver M. Discret.

M. D U B O I S pere.

AH çà, il se fait tard, & il est tems d'aller manger la soupe.

Madame D E L' A I G U I L L E.

Si vous vouliez accepter la fortune du pot?
C'est de bon cœur.

M. DUBOIS.

Une autre fois je viendrai vous revoir. Adieu, Madame; adieu, Mademoiselle; je suis bien votre serviteur.

Madame DE L'AIGUILLE.

Adieu, Monsieur; ne nous oubliez pas, surtout quand il vous faudra quelque chose.

M. DUBOIS pere.

Non, non, Madame, vous y pouvez compter; je vous salue. (*Il s'en va.*)

Mlle. JANNETON.

Il est bien poli ce Monsieur-là.

Madame DE L'AIGUILLE.

Oui, oui, allons-nous-en dîner... Voilà M. Discret; ne le regardons pas. (*Elles vont dîner.*)

S C E N E V.

M. DISCRET, *taillant des plumes.*

MADAME de l'Aiguille ne me regarde pas, non plus que Mlle. Janneton; est-ce qu'elles seroient fâchées contre moi? Qu'est-ce que cela veut dire? C'est peut-être parce que je n'ai pas fait le mémoire qu'elle m'a demandé, pour tout

ce qu'elle a vendu à ce charcutier de la Croix-Rouge. Dame ! si elle est fâchée, elle se défâchera, elle n'aura que deux peines ; mais Mlle. Janneton, qu'est-ce qu'elle peut avoir contre moi ? C'est peut-être à cause de sa mere.



S C E N E V I.

M. DISCRET, M. DUBOIS fils, *la main droite en écharpe.*

M. DUBOIS fils.

MONSIEUR, je suis bien votre serviteur. Auriez-vous le tems de m'écrire une lettre tout-à-l'heure ?

M. DISCRET.

Oui, Monsieur, vous n'avez qu'à dire ; tout ce qui est pressé avec moi a toujours la préférence. Voulez-vous bien vous donner la peine de vous asseoir ?

M. DUBOIS fils, *s'asseyant.*

Ce n'est pas que je ne sache écrire au moins ; mais c'est qu'il m'est venu un mal d'aventure au pouce, qui me fait un mal de chien, de façon que je n'en peux rien faire ni le jour ni la nuit ; j'ai la main grosse comme votre tête.

M. DISCRET.

Ah bien, je vous donnerai un remède qui vous emportera cela comme avec un rasoir, & sans douleur.

M. DUBOIS.

Après la lettre. Voici, Monsieur, de quoi il retourne. Je suis amoureux d'une demoiselle, & je voulois l'épouser; mais elle me fiche malheur depuis quelques jours, ainsi que sa mere. Cela me déplait à moi, parce que je suis un gaillard qu'il ne faut pas me dire en deux fois une même chose. Voilà la lettre qu'elle m'a écrite ce matin, à quoi je veux faire une réponse un peu salée, là; vous m'entendez bien?

M. DISCRET.

Laissez, laissez-moi faire, vous serez content. Mais voyons la lettre.

M. DUBOIS fils.

La voilà, lisez tout haut.

M. DISCRET, lisant.

« Monsieur & cher amant. J'ai l'honneur de
 » vous écrire ces lignes, pour vous faire à sa-
 » voir que j'ai bien du chagrin; parce que je
 » crains déjà que, quand je serai votre femme,
 » vous ne m'aimiez pas : voilà pourquoi ma

» chere mere me défend de vous parler davan-
 » tage ; ce qui met mon cœur en combustion,
 » & que je ne passe pas une nuit sans dormir
 » en rêvant de vous. Ce n'est pourtant pas que
 » je ne vous aime autant que je vous aimois :
 » voilà ce que je ne voulois pas vous dire , quoi-
 » que je croie que vous ne m'aimez plus ; mais
 » la plume me tombe des mains , pour dire que
 » cela n'est pas vrai , & que je vous aime tou-
 » jours de tout mon cœur.

» Votre très-humble & très-
 » obéissante servante,

» JANNETON.

Janneton ? (*Il est étonné.*)

M. DUBOIS fils.

Oui, Janneton.

M. DISCRET.

C'est plaisant ; mais ce n'est pas son écriture :
 ainsi ce n'est pas elle.

M. DUBOIS fils.

Je vous dis que c'est son écriture. Oh , elle
 écrit bien ; ce n'est pas par là que le pot s'enfuit.

M. DISCRET.

C'est que vous ne savez pas ce que je veux
 dire. Ah ça , je m'en vais vous faire une réponse.
 Quel style voulez-vous ?

D R A M A T I Q U E S. 25

M. D U B O I S fils.

Comme vous voudrez. Je veux l'envoyer promener, ainsi que sa mere sur-tout; parce que c'est comme cela qu'il faut traiter les femmes pour en venir à bout.

M. D I S C R E T.

C'est bien dit. Vous connoissez bien le beau sexe.

M. D U B O I S fils.

Je veux faire semblant comme si je n'avois pas reçu sa lettre, & que cela vienne premièrement de moi ce que je lui dirai.

M. D I S C R E T.

Je vous entends bien. Vous allez voir. (*Il écrit.*)

M. D U B O I S fils.

Parlez de la mere sur-tout.

M. D I S C R E T.

Ne vous embarrassez pas. (*Il écrit.*)

M. D U B O I S fils.

Nous verrons.

M. D I S C R E T.

Tenez, voilà le commencement.

M. D U B O I S fils.

Voyons.

M. D I S C R E T *lit.*

« Mademoiselle , je mets la main à la plume ,
 » mais avec regret ; mon cœur faigne de tous les
 » côtés, hors du vôtre , quand je pense à Madame
 » votre mefe qui est comme un dragon toujours
 » envers moi.

M. D U B O I S fils.

C'est bien ; mais. . .

M. D I S C R E T.

Écoutez , écoutez , vous serez content. Il me
 vient une bonne idée dans la tête. (*Ecrivant.*)

« Et qui ne peut vous donner que de mau-
 » vais conseils quant à l'égard de mon amour.

M. D U B O I S fils.

C'est cela ; mais il faudroit que la mere pût
 se fâcher , & lui dire que je ne veux plus de
 mariage.

M. D I S C R E T.

Oh , je fais bien , vous allez voir. (*Il écrit.*)
 Tenez , voyez si ce n'est pas là ce que vous vou-
 liez dire ? (*Il lit.*)

» Et comme le piédestal de la vertu a sou-
 » vent fait des faux pas. . .

M. D U B O I S fils.

Très-bien ; c'est fort bon !

M. DISCRET *lit.*

» Je crains qu'il n'en arrive de même de vous.

M. DUBOIS fils.

On ne peut pas mieux !

M. DISCRET, *écrivant.*

« Si vous vouliez éprouver mon amour sans
» mariage, je ne demanderois pas mieux dans
» ce cas-là que d'être de tout mon cœur, Made-
» moiselle,

» Votre très-humble & très-
» respectueux serviteur.

M. DUBOIS fils.

C'est comme si je l'avois écrite moi-même ;
voilà tout ce que je voulois dire. Il n'en faut
pas davantage.

M. DISCRET.

Je suis bien aise que vous soyez content ;
dame ! nous autres, il nous passe tant de ces
affaires-là par les mains, que j'y suis un peu
grec.

M. DUBOIS fils.

Je le vois bien.

M. DISCRET.

Avant de la cacheter, ne faut-il pas figner ?

M. DUBOIS fils.

Oui, vraiment.

M. D I S C R E T.

Dites-moi votre nom.

M. D U B O I S fils.

Je m'appelle Discret.

M. D I S C R E T.

Discret ? Mais c'est aussi mon nom.

M. D U B O I S fils.

Tout de bon ?

M. D I S C R E T.

Sûrement. C'est plaisant cela ! Est-ce que vous seriez le fils de M. Discret, facteur de la petite poste, qui a été tué à l'armée il y a bien longtemps ?

M. D U B O I S fils.

C'est moi-même ; c'est que j'avois déserté, & voilà pourquoi l'on m'avoit fait passer pour mort.

M. D I S C R E T.

Cela fait une différence ; mais en ce cas - là nous sommes cousins.

M. D U B O I S fils.

Ah, j'en suis charmé ! Parbleu, il faudra boire chopine ensemble.

M. D I S C R E T.

Je ne demande pas mieux ; je m'en vais cache-

ter cette lettre, & puis je vous menerai à un endroit où il y a de bon vin. Je m'en vais mettre l'adresse. A Mademoiselle, Mademoiselle Janneton ?

M. D U B O I S fils.

Sans doute.

M. D I S C R E T, *écrivain & cachetant.*

Voilà votre affaire finie, cousin. (*Il lui donne la lettre.*) Si vous voulez venir à présent...

M. D U B O I S fils, *mettant la main à la poche.*

Mais il faut que je vous paie.

M. D I S C R E T.

Bon ! entre parens. Et puis vous allez payer chopine. Allons, je vous expliquerai ce qui m'a si fort étonné.

M. D U B O I S fils.

Allons, venez.

M. D I S C R E T, *rangeant ses papiers.*

C'est qu'il faut arranger ses affaires. Je vous suis. (*Ils s'en vont.*)





S C E N E V I I.

Mad. DE L'AIGUILLE, Mlle. JANNETON.

Mlle. JANNETON, *appellant sa mere.*

MA chere mere, ma chere mere !

Madame DE L'AIGUILLE.

Eh bien, qu'est-ce que tu veux ?

Mlle. JANNETON.

Il n'y est plus.

Madame DE L'AIGUILLE.

Apparemment qu'il est allé à ses affaires.

Mlle. JANNETON.

C'est que si ce qu'on m'a dit est vrai...

Madame DE L'AIGUILLE.

Ah, si tu vas me tourmenter comme cela !..

Ne veux-tu pas que je le garde dans ma poche ?

Je crains que tu ne sois jalouse.

Mlle. JANNETON.

Jalouse, non ; mais quand on aime bien...

Madame DE L'AIGUILLE.

Tiens, ma fille, ce seroit tant pis pour toi ; les hommes ne se menent pas comme cela.

Mlle. JANNETON.

On voit bien que vous n'avez jamais aimé.

DRAMATIQUES.

MADAME DE L'AIGUILLE.

Jamais ? Va, va, j'ai aimé plus que toi & plus que tu n'aimeras de ta vie ; en tout bien & tout honneur dà. D'abord il ne faut pas se plaindre fans raison. Tiens, écoute-moi. Un jour que. . .

SCENE VIII.

MADAME DE L'AIGUILLE, Mlle. JANNETON, NICOLAS *une lettre à la main.*

MADAME DE L'AIGUILLE.

QU'EST-CE que celui-là cherche ?

NICOLAS.

Madame, ne pourriez-vous pas m'enseigner où demeure Mlle. Janneton ?

Mlle. JANNETON.

C'est moi ; qu'est-ce que c'est ? (*Elle prend la lettre & lit l'adresse.*) Ah, ma chere mere, c'est l'écriture de M. Discret !

NICOLAS.

Oui, c'est de sa part.

MADAME DE L'AIGUILLE.

De sa part ? (*Prenant la lettre.*) Voyons un peu ce qu'il chante.

Mlle. J A N N E T O N .

Jé meurs de peur qu'on ne m'ait dit vrai.

Madame D E L ' A I G U I L L E .

Allons, tais-toi donc. (*Elle lit la lettre.*) Hum...
hum... hum... hum... « Mon cœur saigne de
» tous les côtés...

Mlle. J A N N E T O N .

Il lui est arrivé quelque malheur !

Madame D E L ' A I G U I L L E , *lisant.*

Hum.. « Quand je pense à Madame votre
» mere. » Hum... hum... hum... hum... » Et
» comme le piédestal de sa vertu a souvent fait des
» faux pas. »... Qu'est-ce que veut dire cet ani-
mal-là ? De qui parle-t-il ?

Mlle. J A N N E T O N .

De vous, ma chere mere.

Madame D E L ' A I G U I L L E .

Voyons le reste. (*Elle lit.*) « Je crains qu'il n'en
» arrive de même de vous. »

Mlle. J A N N E T O N .

Comment de moi ?

Madame D E L ' A I G U I L L E , *lisant.*

« Si vous vouliez pourtant éprouver mon amour
» sans mariage, je ne demanderois pas mieux, dans

ce

» ce cas - là , que d'être de tout mon cœur ,

» Mademoiselle ,

» Votre très - humble & très-

» respectueux serviteur ,

D I S C R E T.

Voilà un grand coquin , un grand gueux !

Mlle. **J • A N N E T O N.**

Mais , ma chere mere , peut-être que...

Madame **D E L' A I G U I L L E**, *en colere.*

Non , tu n'as que faire de me parler de lui davantage.

N I C O L A S.

Madame , m'allez-vous donner la réponse ?

Madame **D E L' A I G U I L L E**, *en colere.*

Oui , oui. Donne-moi mon aune ; que j'étrille ce drôle-là.

N I C O L A S.

Mais il m'a dit que vous me paieriez.

Madame **D E L' A I G U I L L E**, *en colere.*

Eh bien , tu n'as qu'à venir.

N I C O L A S.

Je m'en vais lui dire que c'est comme cela que vous recevez sa lettre.

Madame DE L'AIGUILLE.

Ah ! tu n'as qu'à lui dire qu'il n'approche pas d'ici de dix lieues.

N I C O L A S.

Je n'y manquerai pas.



S C E N E I X.

Madame DE L'AIGUILLE,

Mlle. J A N N E T O N.

Madame DE L'AIGUILLE, *en colere.*

MA vertu a fait des faux pas !.... Ce ne fera pas avec lui, toujours ; s'il revient ici, je lui arracherai les yeux.

Mlle. J A N N E T O N.

Mais c'est peut-être un faux rapport qu'on lui aura fait.

Madame DE L'AIGUILLE, *en colere.*

Quand cela seroit vrai, je ne veux pas qu'on me le dise. Enfin, je te défends de penser à lui davantage.

Mlle. J A N N E T O N, *pleurant.*

Mais, ma chere mere, si je ne peux pas m'empêcher de l'aimer ?

Madame DE L' AIGUILLE, *en colere.*

Quoi ! tu aurois ce cœur-là, d'aimer un vilain coquin comme cela, qui t'insulte, qui insulte ta mere ? Je te tordrois plutôt le col que de souffrir que tu l'aimes encore après cela.

Mlle. J A N N E T O N, *pleurant.*

Mais, ma chere mere, comment voulez-vous que je fasse ?

Madame DE L' AIGUILLE, *en colere.*

Aimes-en un autre, n'importe lequel, cela m'est égal, pourvu que ce ne soit pas lui.

Mlle. J A N N E T O N, *pleurant.*

Mais si je ne le peux pas ?

Madame DE L' AIGUILLE, *en colere.*

Je te dis que je le veux. Je suis ta mere en un mot comme en cent.

Mlle. J A N N E T O N, *pleurant.*

Mais c'est que moi, je ne fais si vous voudriez. . . .

Madame DE L' AIGUILLE.

Quoi ? . . . Ne pleure plus, tais-toi & parle !

Mlle. J A N N E T O N *se mouche.*

Vous savez bien, ma chere mere, ce bal où j'ai été dans la rue de la Mortellerie avec ma cousine ?

Madame D E L' A I G U I L L E.

Oui, que tu m'as fait relever après t'avoir attendue toute la nuit pour t'ouvrir la porte. Ah! ne me parle pas de cela... Eh bien, qu'est-ce que tu veux dire?

Mlle. J A N N E T O N.

C'est qu'il y avoit un ami de ma cousine, avec qui j'ai beaucoup dansé. Je ne vois, après M. Discret, que lui....

Madame D E L' A I G U I L L E.

Quoi, tu m'en parles encore?

Mlle. J A N N E T O N.

Ce n'est que pour vous dire qu'après lui, il n'y a que ce Monsieur-là que je puisse aimer. Ma cousine m'a dit que c'étoit un bon parti, & que si elle n'étoit pas accordée avec un autre, elle auroit bien voulu de lui.

Madame D E L' A I G U I L L E.

De quel métier est-il? Il faut savoir sa vacation.

Mlle. J A N N E T O N.

Il n'a point de métier, il porte l'épée.

Madame D E L' A I G U I L L E.

Il porte l'épée? Qu'est-ce qu'il est donc?

Mlle. J A N N E T O N.

Il est commis aux barrières.

Madame DE L'AIGUILLE.

Et il se nomme ?

Mlle. JANNETON.

M. Dubois.

Madame DE L'AIGUILLE.

Comment, M. Dubois ? Eh mais ! s'il étoit le fils de M. la Fleur, qui s'appelle aussi M. Dubois, cela seroit trop heureux.

Mlle. JANNETON.

Qui, ce Monsieur qui nous a acheté des chaufsons ce matin ?

Madame DE L'AIGUILLE.

Oui ; pourquoi pas ? Il s'étoit marié trois ans avant moi, & il doit avoir un fils assez grand à présent.

Mlle. JANNETON.

Dame ! écoutez donc, cela pourroit bien être ; car il m'a dit que son pere avoit bien de la protection, qu'il étoit débitant de tabac, & que pour lui il auroit bientôt un meilleur emploi.

Madame DE L'AIGUILLE.

Mais il faudroit savoir si tout cela est bien vrai, & s'il n'est pas amoureux d'une autre ; car ces chiens d'hommes, il ne faut pas trop s'y fier, après ce qui nous arrive.

Mlle. J A N N E T O N.

Oh ! je suis bien sûre qu'il est amoureux de moi ; car il me l'a dit ; mais je ne lui ai rien répondu , parce que je comptois épouser M. Discret , cet ingrat - là.

Madame D E L' A I G U I L L E.

Quoi , tu y penses encore ?

Mlle. J A N N E T O N.

Ah ! ma chere mere , c'est pour la derniere fois.
Et tenez , le voilà M. Dubois.

Madame D E L' A I G U I L L E.

Où cela ? celui qui vient de ce côté - ci ?

Mlle. J A N N E T O N.

Oui , justement. Le voilà qui me salue. Il vient à nous.

Madame D E L' A I G U I L L E.

Eh bien , laisse - le approcher.



SCENE X.

Madame DE L'AIGUILLE, Mlle. JANNETON, M. DUBOIS fils.

M. DUBOIS fils.

MADemoiselle, oserois-je prendre la liberté de m'informer de l'état de votre santé, avec la permission de Madame votre mere ?

Madame DE L'AIGUILLE.

Oui, oui, Monsieur, très-volontiers. Affez-vous donc, s'il vous plait.

M. DUBOIS fils.

Je viens de la barriere S. Antoine, & je m'en vais à la douane; & j'ai dit comme cela, chemin faisant, il faut que j'aie savoir des nouvelles de Mlle. Janneton.

Madame DE L'AIGUILLE.

Monsieur, vous faites bien de l'honneur à ma fille; &, tenez, elle me parloit de vous.

M. DUBOIS fils.

Ah, Madame! je suis donc plus heureux que je ne croyois; car je ne pensois pas qu'elle pût jamais se souvenir de moi.

Madame D E L' A I G U I L L E.

Pourquoi cela, Monsieur? Quand on a des manieres honnêtes, c'est toujours bien fait; les honnêtes gens sont si rares, sur-tout dans ce tems-ci!

M. D U B O I S fils.

Cela est bien vrai. (*Il offre du tabac à Madame de l'Aiguille.*) Madame en use-t-elle?

Madame D E L' A I G U I L L E.

Oui-dà! volontiers. Il est bien bon ce tabac-là: où le prenez-vous?

M. D U B O I S fils.

Chez mon pere, qui n'en vend que du bon, parce qu'il a des raisons pour cela.

Madame D E L' A I G U I L L E.

Monsieur votre pere? Seroit-ce M. la Fleur, qui demuroit autrefois chez M. Largentier?

M. D U B O I S fils.

Oui, Madame; & c'est M. Largentier, qui nous aime beaucoup, qui m'a fait avoir la place que j'ai.

Madame D E L' A I G U I L L E.

Mais vraiment, c'est cela tout juste. Monsieur votre pere est de nos plus anciens amis. Et tenez,

comme il le disoit tantôt, il n'y a que cela; car à présent on ne fait sut qui compter.

M. D U B O I S fils.

C'est que l'on ne connoît pas tout le monde; mais je fais quelqu'un qui seroit bien heureux, si vous & Mlle. Janneton... Et elle fait bien ce que je veux dire.

Madame D E L' A I G U I L L E.

Ecoutez donc, il n'y a qu'un mot qui serve, comme dit l'autre; & puisque nous avons renouvelé connoissance avec Monsieur votre pere... Je suis bien fâchée qu'il n'ait pas voulu manger la soupe avec nous; cela seroit peut-être fini à présent.

M. D U B O I S fils.

Comment, quoi, Madame, qu'est-ce que vous voulez donc dire? Serois-je assez heureux pour avoir le bonheur de.... Mais, Mademoiselle, dites donc....

Mlle. J A N N E T O N.

C'est à ma chere mere à parler.

Madame D E L' A I G U I L L E.

Eh bien, parlez, vous; je parlerai après.

Mlle. J A N N E T O N.

C'est que je disois comme cela à ma chere

mere que vous aviez envie de vous marier.

M. D U B O I S fils.

Il est bien vrai que je n'y avois jamais pensé avant de vous avoir vue; mais depuis ce tems-là je ne pense pas à autre chose.

Madame D E L' A I G U I L L E.

Tenez; écoutez-moi, mes enfans; je ne suis qu'une femme, & je ne vais point par quatre chemins; ce qu'on tient il ne faut pas le lâcher. Allez chercher Monsieur votre pere. S'il est vrai que vous êtes son fils, cela sera bientôt fini; voilà comme je suis moi, voyez-vous.

M. D U B O I S fils.

Ah, Madame! ah, Mademoiselle Janneton! Mais feroit-il bien vrai? (*Il se leve.*) Dans ces occasions-là, il ne faut pas épargner. Je m'en vais prendre un fiacre, & je reviens tout de suite. (*Il va pour s'en aller.*) Mais, Madame, un bonheur ne vient point sans l'autre. Voilà mon pere qui passe par là-bas, & qui vient de ce côté-ci.

Mlle. J A N N E T O N.

Tout de bon?

M. D U B O I S fils.

Oui, voyez.

Madame D E L' A I G U I L L E.

Il va être bien étonné de voir que nous vous
connoissons. Allons , allons , c'est bon.



S C E N E X I.

Mad. DE L'AIGUILLE, Mlle. JANNETON,
M. DUBOIS pere, M. DUBOIS fils.

M. D U B O I S fils.

MON pere , mon pere ! Par ici.

M. D U B O I S pere.

Ah , ah ! qu'est-ce que tu fais là ? Est - ce que
vous connoissez ce garçon-là , Madame de l'Ai-
guille ?

Madame D E L' A I G U I L L E.

Oui vraiment nous le connoissons , & nous
le connoîtrons bientôt mieux , si vous voulez.

M. D U B O I S pere.

Ah , dame ! écoutez donc , ce n'est pas parce
que c'est mon fils ; mais c'est un grivois qui ne
mange pas son pain dans sa poche , tel que vous
le voyez ; & si vous étiez d'humeur enfin....
Devinez ce que je veux dire.

Madame D E L' A I G U I L L E.

Ah, voyez le gros fin! Bien attaqué, bien répondu; pour moi je crois que Monsieur vaut bien Madame; & tenez, sans barguigner davantage, je dis qu'il faut les marier ensemble.

M. D U B O I S pere.

Eh mais, écoutez donc: si vous y consentez, je ne demande pas mieux.

Madame D E L' A I G U I L L E.

Tout de bon?

M. D U B O I S pere.

Affûrement: quand on se connoît de longue main, c'est ce qu'il faut. Il a un bon emploi, il en aura un meilleur encore. Quand je serai mort, je donnerai à ma belle-fille mon débit de tabac; je crois qu'avec cela mon fils est un bon parti.

Madame D E L' A I G U I L L E.

Moi, je n'ai que Janneton d'enfans, ainsi tout ce que j'ai fera pour elle.

M. D U B O I S pere.

C'est bien dit: je vous donne ma parole.

Madame D E L' A I G U I L L E.

Et moi la mienne. Allons, embrassez - vous, mes enfans, voilà qui est fini. (*M. Dubois fils*

DRAMATIQUES. 45

embrasse tout le monde.) Allons, entrons chez nous; nous boirons un coup en causant de tout cela.

Mlle. JANNETON.

Ah, ma mere, voilà M. Discret!

Madame DE L'AIGUILLE.

Laissez - moi faire. Je m'en vais lui laver la tête.

Mlle. JANNETON.

Bon, bon! Ne lui dites rien plutôt.

Madame DE L'AIGUILLE.

Non, je veux en avoir le cœur net.

Mlle. JANNETON.

Ah, Monsieur Dubois!

M. DUBOIS fils.

Ne craignez rien: je lui parlerai moi, s'il dit quelque chose.





S C E N E X I I.

Mad. DE L'AIGUILLE , Mlle. JANNETON ,
M. DUBOIS pere , M. DUBOIS fils , M.
DISCRET.

Madame DE L'AIGUILLE.

PARLEZ un peu , Monsieur l'écrivain. Je
vous conseille de ne plus venir vous étaler au-
près de chez nous ; car je vous froterois les
oreilles.

M. DISCRET.

Mais , mais , qu'est - ce que vous avez donc ,
Madame de l'Aiguille ?

Mlle. JANNETON.

Fi , c'est bien vilain à vous , M. Discret.

M. DISCRET.

Mais je ne fais pas ce que vous voulez dire.

Madame DE L'AIGUILLE.

Comment , coquin , après la lettre que tu as
écrite à ma fille !

M. DISCRET.

Comment ! Mais je croyois que vous saviez
que je lui écrivois ; & quand on doit se marier
ensemble...

D R A M A T I Q U E S . 47

Madame *D E L' A I G U I L L E .*

Oui ; & le piédestal de ma vertu qui a fait un faux pas ? Attends , attends-moi.

M. DISCRET regarde *M. Dubois fils.*

Quoi ?

Madame *D E L' A I G U I L L E .*

Si je prends mon aune , je te la cafferai sur le corps , vilain coquin.

M. DISCRET.

Comment ! Mais , coufin ...

M. DUBOIS fils. .

Coufin ? Je ne vous connois pas , Monsieur. Passez votre chemin , ou...

Madame *D E L' A I G U I L L E .*

Tu ne veux pas de ma fille en mariage , tu ne l'auras pas non plus ; car Monsieur l'épouse.

M. DISCRET.

Mais c'est traître cela !

Madame *D E L' A I G U I L L E .*

Et tu n'as que faire de revenir jamais griffonner devant chez moi.

M. DISCRET.

Mais écoutez-moi donc , Madame de l'Aiguille ; Mlle. Janneton. ...

Mlle. J A N N E T O N.

Allons , allons , laissez-le là , ma chere mere.

Madame D E L ' A I G U I L L E.

Non , je veux qu'il s'en aille.

M. D I S C R E T.

Je ne demande à dire qu'un mot.

Madame D E L ' A I G U I L L E.

Tu en as écrit plus qu'il n'en falloit.

M. D I S C R E T.

Mais ce n'est pas moi qui. . . .

Madame D E L ' A I G U I L L E.

Ce n'est pas ton écriture , chien de menteur ?

M. D I S C R E T.

Je ne dis pas cela ; mais. . .

Madame D E L ' A I G U I L L E.

Allons , va - t - en tout - à - l'heure.

M. D I S C R E T.

Je veux auparavant. . .

M. D U B O I S fils.

M. Discret , si vous raisonnez. . .

M. D I S C R E T.

Mais vous savez bien que c'est vous , & je ne fais à quoi il tient. . .

M. D U B O I S fils.

A quoi il tient ? (*Il met la main sur son épée.*)

Mlle.

Mlle. J A N N E T O N.

Allons, M. Discret, allez - vous - en.

M. D I S C R E T.

Allez, Mademoiselle, vous êtes une ingrate.

M. D U B O I S fils.

Monfieur, je vous prie de ménager un peu le
fexe, ou bien...

M. D I S C R E T.

Monfieur, je ne dis rien... Mais c'est affreux à
vous...

M. D U B O I S fils.

Je crois que vous m'attaquez ? Vous en irez-
vous ?

M. D I S C R E T.

C'est que je prends toutes mes affaires. (*Il ra-
masse tous ses papiers.*) Non, je ne reviendrai
plus ici. Je les donne toutes au diable ainfi que
vous.

M. D U B O I S fils.

Comment, vous raisonnez ?

M. D I S C R E T.

Non, Monfieur, je m'en vais ; mais quelque
jour... (*Il s'en va.*)

M. D U B O I S fils.

Nous en voilà débarrassés.

50 PROVERBES DRAMATIQUES.

Mlle. J A N N E T O N.

Ah, M. Dubois, que je suis heureuse de vous avoir connu!

M. D U B O I S pere.

Venez donc, vous autres.

Madame D E L' A I G U I L L E.

Est-il parti?

M. D U B O I S fils.

Oh, je vous réponds qu'il n'aura pas envie de revenir.

Madame D E L' A I G U I L L E.

Allons, mes enfans, mon gendre, venez, venez. (*Ils entrent tous chez Madame de l'Aiguille.*)



L E
SUISSE DE PORTE
ET LE PORTRAIT.
P R O V E R B E X L I X.

P E R S O N N A G E S.

LA MARQUISE, *veuve.*

LE BARON.

LE COMTE.

LE SUISSE *de la Marquise.*

DUBOIS, *valet-de-chambre de la Marquise.*

La scene est chez la Marquise.



LE SUISSE DE PORTE
ET LE PORTRAIT,
P R O V E R B E.



SCENE PREMIERE.

LE BARON, DUBOIS.

LE BARON.

DUBOIS, que fait la Marquise ?

DUBOIS.

Elle est à sa toilette, M. le Baron, & elle écrit.

LE BARON.

On ne peut pas la voir ?

DUBOIS.

Non pas dans ce moment - ci.

LE BARON.

J'attendrai. Faites entrer quelqu'un qui est là, qui est venu avec moi, & ne dites point à la Marquise que je ne suis pas seul.

D iij

D U B O I S.

C'est bon. . . Monsieur, donnez - vous la peine d'entrer. (*Dubois sort.*)



S C E N E I I.

L E B A R O N , L E C O M T E.

L E C O M T E.

AH, Baron ! tu ne saurois concevoir tout ce que j'éprouve en me retrouvant ici.

L E B A R O N.

Je le crois, puisque tu aimes encore la Marquise.

L E C O M T E.

Elle ne veut pas consentir à me revoir.

L E B A R O N.

Il est vrai ; mais je ne saurois croire qu'elle ait cessé de t'aimer. Il est vrai que toutes les fois que je lui ai parlé de toi, elle m'a fait taire, ou elle ne m'a jamais écouté sans une espece d'indignation.

L E C O M T E.

Je ne puis la blâmer ; mais le tems doit tout adoucir.

LE BARON.

Je ne saurois te rien faire espérer encore , & je crains que l'épreuve que tu veux faire ne te réussisse pas.

LE COMTE.

Je le crains comme toi ; mais je n'ai point d'autre ressource que celle de tomber à ses pieds. Si elle me rebute , je me retire pour jamais dans mes terres de Dauphiné ; oui , je pars dans l'instant.

LE BARON.

Je te demande au moins huit jours.

LE COMTE.

Que n'ai-je pas fait pour expier ma faute ! Hélas , tu le fais ! Combien de fois ne me suis-je pas présenté à sa porte ! Que de lettres elle m'a renvoyées sans vouloir les lire !

LE BARON.

Tout cela devoit être.

LE COMTE.

Et pourquoi ?

LE BARON.

Comment veux-tu qu'après une rupture aussi éclatante elle puisse te recevoir , après avoir donné ton portrait à son Suisse , afin qu'il ne

s'y trompe pas, & qu'il ne te laisse plus entrer ?

L E C O M T E.

Peux-tu me rappeler ce comble d'humiliation !

L E B A R O N.

Il est vrai que ce même Suisse a été renvoyé depuis un mois, & que sans cela tu ne serois pas entré ici aujourd'hui, que même tu ne l'aurois pas essayé.

L E C O M T E,

Non, sûrement.

L E B A R O N.

Je vais donc parler à la Marquise encore en ta faveur : cache-toi ; & si tu trouves un instant où tu puisses espérer de la toucher, tu feras tout ce que tu voudras, je te seconderai autant qu'il me sera possible.

L E C O M T E.

Je te devrai le bonheur de ma vie,

L E B A R O N.

Entre dans ce cabinet : aussi bien j'entends quelqu'un, & c'est peut-être elle. (*Le Comte entre dans le cabinet.*)



SCENE III.

LA MARQUISE, LE BARON.

LA MARQUISE.

BARON, je vous suis obligée d'avoir bien voulu m'attendre; j'achevois une lettre, & je crois que vous auriez été fâché que je me dérangeasse: je compte assez sur votre amitié pour cela.

LE BARON.

Je suis plus sensible à cette confiance qu'à toutes les protestations qu'on peut faire. Quelque plaisir que j'aie à vous faire ma cour, si je n'avois eu qu'un instant à vous donner, je m'en ferois privé plutôt que de vous interrompre. Vous ne me paroissez pas trop bien aujourd'hui.

LA MARQUISE.

Je n'ai point dormi, j'ai eu de l'agitation, j'ai rêvé, mais des choses qui m'ont tourmentée beaucoup.

LE BARON.

Je vous plains bien sincèrement; en vérité, il ne me paroît pas trop injuste que l'on ne soit pas tout-à-fait heureux, quand on fait le malheur des autres.

L A M A R Q U I S E.

Je vois où vous voulez en venir , Baron.

L E B A R O N.

Mais, Madame, voulez-vous être toujours insensible ? Je vois, malgré vous, tout ce que vous souffrez de cette rigueur ; l'impression qu'avoit faite le Comte sur votre cœur, ne peut point s'effacer : vous vous efforcerez en vain de me le cacher, votre santé en est altérée, & il ne dépendroit que de vous de terminer tous vos maux.

L A M A R Q U I S E.

Eh, le puis-je, Baron ? Vous savez le procédé du Comte. Presqu'au moment de m'épouser, il me trahit, l'ingrat ! Et pour qui ?

L E B A R O N.

Pouvez-vous croire que son cœur ait eu part à cette erreur ? Non, Madame : vous n'avez pas voulu savoir tout ce qu'il en a souffert, il a bien expié son crime : si vous aviez été témoin de son repentir, du délire où l'a plongé sa douleur ; je ne dis pas l'amour, mais la pitié seule vous auroit rendue sensible à tant de maux. Après la maladie qu'ils lui ont occasionnée, la convalescence, bien loin d'avoir des charmes pour lui

en lui rendant ses forces , faisoit chaque jour renaître ses tourmens. Je me suis tû tant qu'il m'a paru coupable ; mais un si vif repentir m'a prouvé qu'il méritoit sa grace. Oui , Madame , vous avez fait justice ; mais vous devez pardonner.

L A M A R Q U I S E.

Quoi , vous pouvez me donner ce conseil ?
Je vous croyois mon ami....

L E B A R O N.

C'est pour vous-même que je vous le donne ;
& si vous me laissez lire dans votre cœur....

L A M A R Q U I S E.

Vous y verriez que la confiance n'y peut plus renaître. Lorsque l'amour le plus tendre s'est vu tromper une fois , l'espoir de la confiance dans les hommes est perdu sans retour.

L E B A R O N.

Mais vous aimez encore le Comte.

L A M A R Q U I S E.

Je l'aimerois , qu'il n'en seroit pas plus heureux.

L E B A R O N.

Consentez du moins à le voir.

L A M A R Q U I S E.

S'il étoit à Paris, je m'en éloignerois dans l'instant.



S C E N E I V.

L A M A R Q U I S E , L E C O M T E , L E B A R O N.

L E C O M T E , *sortant du cabinet, & se jetant aux genoux de la Marquise.*

NON, Madame, c'est moi qui vais m'en bannir pour toute ma vie, puisque je n'ai plus d'espoir; & je viens vous dire un éternel adieu.

L A M A R Q U I S E , *émue & en colere.*

Que vois-je! Quelle audace!...

L E B A R O N.

Madame....

L A M A R Q U I S E , *au Comte.*

Levez-vous, Monsieur. (*Au Baron.*) Baron, sonnez, je vous prie.

L E B A R O N.

Que voulez-vous faire?

L A M A R Q U I S E.

Sonnez, ou bien je vais moi-même....

LE BARON.

Allons, Madame. (*Il sonne.*)

SCENE V.

LA MARQUISE, LE COMTE, LE BARON,
DUBOIS, LE SUISSE.

LA MARQUISE, à Dubois.

QU'ON fasse monter le Suisse.

DUBOIS.

Le voilà qui apporte les lettres de Madame.

LA MARQUISE, au Suisse.

Pourquoi avez-vous laissé entrer Monsieur ?

LE SUISSE.

Matame il n'a point tit te refuser personne
aujourd'hui.

LA MARQUISE.

Oui, mais Monsieur ? Ne vous a-t-on pas dit
que jamais....

LE SUISSE.

Monsieur il fient avec Monsieur Baron ; il
est frai que j'ai point vu encore sa nom ni sa
vifage, & j'ai crois que c'est un connoissance
nouvelle.

L A M A R Q U I S E.

Mais Fribourg vous a laissé un portrait ?

L E S U I S S E.

La camarade il m'a donné, je laisse point entrer jamais non plus ste Monsieur.

L A M A R Q U I S E.

Et le voilà.

L E S U I S S E.

Oh, que non; Matame il rit avec moi. La visage que j'ai dans mon poche, il est un gros visage. (*Il tire le portrait.*) Regarde vous-même.

L A M A R Q U I S E.

Je n'ai que faire de voir.

L E S U I S S E.

Il est pon cette visage du portrait, & je laisse point entrer.

L A M A R Q U I S E.

Je vous dis que c'est Monsieur, & je vous chasse.

L E S U I S S E.

Je sorte point : c'est la peintre qui n'a point raison. Je vais dire à lui de venir, & puis Matame il le chassera après s'il veut. Regarde vous un peu la portrait toujours en attendant. (*Il le laisse sur une table & il sort.*)

SCENE VI.

LA COMTESSE, LE BARON, LE
COMTE.

LE BARON.

MADAME, le Suisse n'a pas tort ; il auroit connu le Comte autrefois , qu'il auroit pu ne pas le reconnoître aujourd'hui.

LE COMTE.

Non , Madame , je ne suis plus le même ; mes remords m'ont bien changé , mon cœur n'a jamais cessé de vous adorer ; au milieu de mon égarement je me suis abhorré moi-même ; les premiers reproches que j'ai éprouvés , ce sont les miens. Je mérite une haine éternelle ; mais si vous m'avez aimé...

LA MARQUISE.

Ne prononcez pas ce mot-là.

LE COMTE.

Le malheur peut nous entraîner une fois ; mais après cela , le flambeau de la raison vous répond de la conduite du reste de ma vie. Qui n'a rien éprouvé ne fauroit répondre de soi.

L A M A R Q U I S E .

Et si vous m'aviez véritablement aimée , comment auriez - vous pu consentir à me trahir ?

L E C O M T E .

Je vous l'ai dit , Madame , mon cœur n'a point eu de part à ce délire. Oubliez cette faute , c'est toute la grace que je vous demande ; si je continue à être privé de votre estime , je ne répons pas de mon désespoir.

L A M A R Q U I S E .

Dépend - il de moi de vous la rendre ? La contrariété peut irriter votre amour & vous faire croire que vous ne seriez plus coupable ; voilà tout le changement qui s'est fait en vous.

L E C O M T E .

Ah , Madame ! ne croyez pas. . .

L A M A R Q U I S E .

Je fais sur quoi je pourrai compter.

L E B A R O N .

Madame , je répons de lui.

L A M A R Q U I S E .

Eh , croyez - vous , si l'on pouvoit répondre des hommes , que j'aurois besoin de caution dans ce moment - ci ? Reprenez ce portrait , Comte. (*Elle le lui donne.*)

L E

LE COMTE.

Comment, Madame ?

LA MARQUISE.

L'image du bonheur m'avoit trompée. Puiffe celle du repentir que je vois dans cet instant, ne m'abuser jamais !

LE COMTE.

Qu'entends - je ?...

LA MARQUISE.

Je viens de chasser mon Suisse, je veux que vous le repreniez.

LE COMTE.

Je ne fais que penser...

LA MARQUISE.

Ce ne fera plus à vous que je m'en prendrai ; s'il vous arrive une seconde fois...

LE COMTE.

Bannissez pour jamais cette pensée.

LA MARQUISE.

Ce fera à moi, à ma foiblesse, à mon amour ; que tous vos torts n'ont pu détruire.

LE COMTE.

Je vais expirer de joie à vos pieds. (*Il veut se jeter aux genoux de la Marquise, qui le releve & lui donne sa main.*)

Tome IV.

E

66 *PROVERBES DRAMATIQUES.*

LE BARON.

Voilà, Madame, l'opinion que j'avois de votre ame : elle est trop délicate & trop généreuse pour être toujours inflexible.

LA MARQUISE.

Je me sacrifie pour ce que j'aime.

LE COMTE.

Vous jugerez de l'excès de mon bonheur par tout ce que je ferai pour le mériter toujours.



L'ÉTRANGER.

PROVERBE L₃



P E R S O N N A G E S.

M. TROTBERG , Banquier Allemand.

M. DUBREUIL , Banquier François.

M. DUBREUIL fils.

LAPIERRE , laquais de M. Dubreuil.

La scene est chez M. Dubreuil.



L'ÉTRANGER,
PROVERBE.



SCENE PREMIERE.

M. TROTBERG, M. DUBREUIL pere.

M. DUBREUIL pere.

MONSIEUR, voilà votre appartement.

M. TROTBERG.

Appartement ?

M. DUBREUIL pere.

Oui, votre logement.

M. TROTBERG.

Ah, logement, c'est appartement ! Je comprends fort bon. Il est fort joli.

M. DUBREUIL pere.

Monsieur, je voudrois que vous vous trouvassez bien chez moi : je vous ai tant d'obligation d'avoir bien voulu recevoir mon fils à Nuremberg, que je ne puis assez vous en marquer ma reconnoissance.

M. TROTBERG, *écrivain sur des tablettes.*

Monfieur, vous dites logement ; c'est appartement ?

M. DUBREUIL pere.

Oui, Monfieur.

M. TROTBERG.

C'est que j'écris à mefure que je entends, pour garder dans le mémoire.

M. DUBREUIL pere.

C'est une très-bonne façon d'apprendre le françois.

M. TROTBERG.

Oui, c'est que comme cela on apprend meilleur, & j'ai commandé de même à M. votre fils dans fa voyage d'Allemagne.

M. DUBREUIL pere.

C'est un bon avis que vous lui avez donné.

M. TROTBERG.

Avis ?

M. DUBREUIL pere.

Oui, Monfieur.

M. TROTBERG.

Je n'ai rien donné qui foit avis.

M. DUBREUIL pere.

Je vous demande pardon ; avis c'est conseil, avertiffement.

M. TROTBERG.

Ah, permettez que j'écrive, avertissement, conseil, c'est avis. (*Il écrit.*)

M. DUBREUIL pere.

Oui, Monsieur.

M. TROTBERG.

Tiuple, je croyois à Nuremberg savoir bien le langue du François ; je vois à présent que c'est bien autrement encore que je disois.

M. DUBREUIL pere.

Vous parlez bien cependant.

M. TROTBERG.

Ah ! comme cela , pas autrement , & je suis impatientement que M. votre fils il soit ici , pour me expliquer mieux.

M. DUBREUIL pere.

Il arrivera bientôt , il n'est qu'à trois lieues d'ici ; il fait que vous devez venir , & je l'ai envoyé querir.

M. TROTBERG.

Querir , est-ce courir ?

M. DUBREUIL pere.

Non , querir c'est chercher.

M. TROTBERG.

Chercher c'est querir ? Il faut que j'écrive aussi , chercher , querir. (*Il écrit.*)

M. D U B R E U I L pere.

Monfieur, je vous prie de vous regarder ici comme le maître de la maifon. Ordonnez, & l'on vous donnera tout ce que vous voudrez.

M. T R O T B E R G.

A moi ?

M. D U B R E U I L pere.

A vous.

M. T R O T B E R G.

Pour mon befoin ?

M. D U B R E U I L pere.

Tout ce qui vous fera néceffaire.

M. T R O T B E R G.

Néceffaire, cela veut dire ?...

M. D U B R E U I L pere.

Befoin.

M. T R O T B E R G.

Tiuple, vous avez toujours deux mots pour un : je comprends pas cela ; vous dites befoin, c'est néceffaire ?

M. D U B R E U I L pere.

Oui, néceffaire.

M. T R O T B E R G.

Je écris auffi.

M. D U B R E U I L pere.

C'est très-bien fait.

M. T R O T B E R G.

Allons , je ne veux parler que françois quand je reste dans cette pays , même quand je suis avec moi tout seul : cela il me apprendra.

M. D U B R E U I L pere.

C'est un bon moyen.

M. T R O T B E R G.

Un bon moyen ?

M. D U B R E U I L.

Oui , une méthode très-bonne.

M. T R O T B E R G.

Encore moyen , c'est méthode ?

M. D U B R E U I L pere.

Oui , dans ce cas-là ; mais il vaut mieux dire méthode.

M. T R O T B E R G.

Je écris donc méthode , puisqu'il est le meilleur.

M. D U B R E U I L pere.

Oui , oui , mettez méthode.

M. T R O T B E R G.

Je suis fort obligé , je demande bien pardon.

M. D U B R E U I L pere.

Vous vous moquez de moi.

M. T R O T B E R G.

Moi non, je ne moque pas de vous ; moquer c'est comme rire , n'est-ce pas ?

M. D U B R E U I L pere.

Oui.

M. T R O T B E R G.

Oui ; j'ai écrit déjà plusieurs fois , & vous voyez bien que je ne ris pas.



S C E N E I I.

M. D U B R E U I L , M. T R O T B E R G ,
L A P I E R R E.

L A P I E R R E.

MONSIEUR, il y a un Monsieur dans votre cabinet , qui vous attend.

M. D U B R E U I L pere.

C'est bon ; je vais y aller.

M. T R O T B E R G.

C'est une affaire peut-être, il faut aller , marcher. Je suis fort bon ici.

M. D U B R E U I L pere.

Voilà du papier , de l'encre ; je reviendrai vous tenir compagnie bientôt.

M. TROTBERG.

Je suis ici avec ma porte-feuille , je lis tout cela.

M. DUBREUIL pere.

Si vous avez besoin de quelque chose , appelez Lapierre.

M. TROTBERG.

Besoin c'est nécessaire , je me souviens. Et Lapierre ?

M. DUBREUIL pere.

C'est cet homme-là.

M. TROTBERG.

Cet homme-là , on l'appelle une pierre ?

M. DUBREUIL pere.

Oui ; c'est son nom.

M. TROTBERG.

Je entends bien ; c'est comme nous disons un arbre de noix , arbre d'olive.

M. DUBREUIL pere.

Oui ; du noyer , olivier.

M. TROTBERG.

Du noyer , noix ; olivier , olive. Je écris : permettez. (*Il écrit.*) Je finis.

M. DUBREUIL pere.

Vous aurez tout ce que vous voudrez. Si vous voulez envoyer quelque part , dites où.

M. T R O T B E R G.

Où? (*Il écrit.*)

M. D U B R E U I L pere.

Oui. Si vous voulez manger , dites quoi.

M. T R O T B E R G.

Quoi? (*Il écrit.*)

M. D U B R E U I L pere.

Oui. Si vous voulez boire , dites-le.

M. T R O T B E R G.

Le? (*Il écrit.*)

M. D U B R E U I L pere.

Si vous voulez sortir , dites quand.

M. T R O T B E R G.

Quand? (*Il écrit.*)

M. D U B R E U I L pere.

Oui.

M. T R O T B E R G.

C'est pour sortir ? Fort bon.

M. D U B R E U I L pere.

Si vous voulez vous coucher , dites l'heure.

M. T R O T B E R G.

Pour coucher ?

M. D U B R E U I L pere.

Pour lever , de même.

D R A M A T I Q U E S. 77

M. T R O T B E R G.

C'est fort singulier. Voilà un pour deux à présent. (*Il écrit.*)

M. D U B R E U I L pere.

J'espere que mon fils va arriver, & il vous tiendra compagnie.

M. T R O T B E R G.

Oh, j'ai pas besoin; j'ai ici ma occupation.

M. D U B R E U I L pere.

Lapierre va rester dans votre anti-chambre.

Tu entends bien, Lapierre ?

L A P I E R R E.

Oui, Monsieur.

M. D U B R E U I L pere.

Et tu feras ce que Monsieur te dira.

L A P I E R R E.

Oui, oui, Monsieur.

M. D U B R E U I L pere.

Ah ça, Monsieur, je vous laisse; je suis bien votre serviteur.

M. T R O T B E R G.

Serviteur, Monsieur, serviteur.



 S C E N E I I I .

M. T R O T B E R G , *révant.*

JE vous laisse ! laisse ! Je comprends pas laisse.
Pourquoi j'ai pas demandé ? Laisse ! laisse ! Il faut
que je sache à ce moment pour écrire. Lapierre !

S C E N E I V .

M. T R O T B E R G , L A P I E R R E :

L A P I E R R E , *de la porte.*

MONSIEUR ?

M. T R O T B E R G .

Entre ici.

L A P I E R R E .

Me voilà , Monsieur.

M. T R O T B E R G .

Qu'est-ce que c'est que laisse il veut dire

L A P I E R R E .

Laisse ?

M. T R O T B E R G .

Oui , laisse.

L A P I E R R E .

Laisse ! Je ne fais pas , Monsieur.

M. TROTBERG.

M. Dubreuil il a dit laisse.

L A P I E R R E.

Lesse? Ah, Monsieur, c'est à votre chapeau.

M. TROTBERG.

A mon chapeau, laisse?

L A P I E R R E.

Oui, Monsieur; je vais vous montrer. (*Il prend le chapeau de M. Trotberg.*) Tenez, voilà ce que c'est qu'une lesse.

M. TROTBERG.

Cela il est une lesse?

L A P I E R R E.

Oui, Monsieur.

M. TROTBERG.

M. Dubreuil il ne m'a point parlé de chapeau.

L A P I E R R E.

C'est pourtant cela.

M. TROTBERG.

Allons, vas-t-en; je demande à lui-même quand il viendra.



 SCENE V.

M. TROTBERG.

C'EST un langage de tous les tiaples. La fils de M. Dubreuil il fera fort bon pour moi ici. (*Il regarde toutes ses lettres de recommandation.*) Ah ! je trouve ici un lettre qu'il faut que j'envoie tout présentement. Lapierre !

SCENE VI.

M. TROTBERG, LAPIERRE.

L A P I E R R E.

M O N S I E U R ?

M. TROTBERG.

 Tiens , où. (*Donnant une lettre.*)

L A P I E R R E.

Qu'est - ce que vous voulez , Monsieur ?

M. TROTBERG.

Où.

L A P I E R R E.

Où ? Qu'est - ce qu'il faut faire ?

M. TROTBERG.

Je te dis , où.

LAPIERRE.

L A P I E R R E.

Où ; mais je n'entends point l'allemand.

M. T R O T B E R G.

Mais c'est françois où. Il est sur mon ta-
blette. (*Il regarde.*) Oui, où.

L A P I E R R E.

Non, Monsieur, où ne veut rien dire.

M. T R O T B E R G.

Ces tiaples de François, ils ne savent point la
langage de leur pays. M. Dubreuil il m'a dit,
où, quand on veut envoyer quelque part.

L A P I E R R E.

Pour envoyer, on ne dit point où ; on dit,
allez là.

M. T R O T B E R G.

Allez là ?

L A P I E R R E.

Oui, Monsieur.

M. T R O T B E R G.

Il faut donc que j'écrive, allez là, auffi ; mais
je demanderai. Attends à cette moment. (*Il écrit.*)
Allez là.

L A P I E R R E.

Là, c'est sur la lettre.

M. T R O T B E R G.

Sur la lettre là ? Non , c'est l'adresse.

L A P I E R R E.

Eh bien , oui.

M. T R O T B E R G.

Là , c'est l'adresse ?

L A P I E R R E.

L'adresse est là-dessus , dessus la lettre.

M. T R O T B E R G.

Oui. Je comprends pas jamais. Revenez sur la moment.

L A P I E R R E.

Je vais l'envoyer par quelqu'un , parce que je ne dois pas vous quitter.

M. T R O T B E R G.

Fort bien , fort bien.



S C E N E V I I.

M. T R O T B E R G.

IL faut un bon patience avec cette domestique ; je ne fais pas pourquoi il m'a donné comme cela un bête pour mon service. Je suis tout en échauffement de cette garçon qu'il ne m'entend pas. J'ai envie de faire porter un glas de bier , non ,

non, un verre de biere, qu'il faut dire en françois.
Je veux parler autrement jamais à présent. La-
pierre ! Lapierre !



SCENE VIII.

M. TROTBERG, LAPIERRE.

LAPIERRE.

MONSIEUR, qu'est-ce que vous voulez ?
Votre lettre est partie.

M. TROTBERG.

Je veux le.

LAPIERRE.

Le ?

M. TROTBERG.

Oui, je dis le.

LAPIERRE.

Le quoi ?

M. TROTBERG.

Je veux pas quoi, je veux le.

LAPIERRE.

Le ? Je ne fais pas ce que vous voulez dire ;
dites quoi.

M. T R O T B E R G.

Je veux pas dire quoi , je veux dire le.

L A P I E R R E.

Je ne peux pas vous deviner.

M. T R O T B E R G.

Que tiaple ! est-ce que je ferois un faute ?
(*Il lit dans ses tablettes.*) Non , c'est le.

L A P I E R R E.

Le quoi ?

M. T R O T B E R G.

Eh bien , donne - moi quoi. Tu donneras après
le , puisque tu veux donner quoi.

L A P I E R R E.

Je ne vous entends pas , Monsieur.

M. T R O T B E R G.

C'est pourtant M. Dubreuil , qui m'a dît de
dire le.

L A P I E R R E.

Le quoi ?

M. T R O T B E R G.

Quand je dis le , je dis pas quoi : quand je dis
quoi , je dis pas le.

L A P I E R R E.

Je ne puis vous donner que ce que vous me
dites.

M. T R O T B E R G.

Je dis le ; mais faites marcher ici M. Dubreuil ;
il dira si je dis pas bien.

L A P I E R R E.

Il vient de sortir.

M. T R O T B E R G.

Sortir , c'est quand.

L A P I E R R E.

Quand ? Tout-à-l'heure.

M. T R O T B E R G.

L'heure , c'est coucher il m'a dit.

L A P I E R R E.

Je ne dis pas qu'il est couché ; je dis qu'il
vient de sortir.

M. T R O T B E R G.

Eh bien , sortir ; quand.

L A P I E R R E.

Quand ? Je vous dis tout-à-l'heure.

M. T R O T B E R G.

L'heure c'est coucher : je fais fort bon ; mais
on ne peut pas être couché & être sorti ; je
puis pas souffrir la mensonge.

L A P I E R R E.

Mais je ne dis pas qu'il est couché non plus.

M. T R O T B E R G.

Que tiaple dis-tu donc ?

L A P I E R R E.

Je dis qu'il vient de sortir.

M. T R O T B E R G.

Quand ?

L A P I E R R E.

Tout-à-l'heure.

M. T R O T B E R G.

Je tiens plus ; je vais quand , aussi moi de cette logis.

L A P I E R R E.

Tenez ; j'entends M. Dubreuil le fils ; il fait l'allemand , il vous entendra.

M. T R O T B E R G.

Je parle françois encore ; c'est un grand impatientement que cette garçon-là !



S C E N E I X.

M. T R O T B E R G , M. D U B R E U I L fils,
L A P I E R R E.

M. D U B R E U I L fils.

A H , M. Trotberg ! je suis charmé de vous voir à Paris. (*Il l'embrasse.*)

M. T R O T B E R G.

Je suis bien content aussi , véritablement.

M. DUBREUIL fils.

Je comptois que vous n'arriveriez que demain ;
je vous demande bien pardon de n'avoir pas été
ici à votre arrivée.

M. TROTBERG.

J'ai vu Monsieur votre pere ; mais il m'a mis
de l'embarras avec cette garçon , parce que les
miens ils sont tous malades de la poste ; & puis
ils savent pas la langage de cette pays , & je puis
pas expliquer à cette Pierre , qu'il n'entend pas.

M. DUBREUIL fils.

Cette Pierre ?

LAPIERRE.

Oui , c'est moi , Lapierre , qu'il veut dire.

M. TROTBERG.

Est-ce qu'il n'est pas François Lapierre ?

M. DUBREUIL fils

Pardonnez-moi.

M. TROTBERG.

Il ne fait donc pas les mots de son pays ?

M. DUBREUIL fils.

Comment ?

LAPIERRE.

Monsieur , il me dit le , quoi , quand , l'heure ;
je ne fais pas si c'est allemand ou françois.

M. T R O T B E R G.

Vous voyez bien qu'il dit lui-même.

M. D U B R E U I L fils.

Je n'entends plus. Mais si vous voulez quelque chose, dites-moi, & vous l'aurez.

M. T R O T B E R G.

Eh bien, je veux le.

M. D U B R E U I L fils.

Le quoi ?

M. T R O T B E R G.

Eh ! il dit aussi lui Lapiere, quoi, pour lorsque je dis le.

M. D U B R E U I L fils.

C'est singulier cela. Dites-moi en allemand ce que vous voulez.

M. T R O T B E R G.

Non, j'ai juré de parler toujours françois dans cette pays. Et M. votre pere il m'a dit de dire le.

M. D U B R E U I L fils.

Le quoi ?

M. T R O T B E R G.

Non, ce n'est pas quoi, c'est le.

M. D U B R E U I L fils.

Lapiere, dis à mon pere que je le prie de monter.

M. TROTBERG.

M. votre pere il est quand & l'heure, à ce qu'il dit.

M. DUBREUIL fils.

Quand & l'heure?

LAPIERRE.

Oui, je ne fais pas ce qu'il veut dire.

M. TROTBERG.

Ni moi non plus; je croyois savoir mieux la françois, il m'a pourtant dit de dire comme cela M. Dubreuil.

M. DUBREUIL fils.

Le voilà, nous allons savoir ce que cela veut dire.

M. TROTBERG.

Vous verrez que j'ai dit raisonnablement.



SCENE X.

M. TROTBERG, M. DUBREUIL pere,
M. DUBREUIL fils, LAPIERRE.

M. DUBREUIL pere.

MONSIEUR, je vous demande bien pardon; mais j'ai été obligé de sortir. . .

M. T R O T B E R G.

Oui, je fais quand, vous voyez bien.

M. D U B R E U I L pere.

Oui ; mais ne vous a-t-il rien manqué ?

M. D U B R E U I L fils.

Voilà l'embarras ; M. Trotberg a demandé tout plein de choses que Lapierre n'a pu lui donner.

L A P I E R R E.

Parce que je n'ai pu rien comprendre.

M. D U B R E U I L fils.

Ni moi non plus.

M. T R O T B E R G.

Et cependant, Monsieur, vous m'avez dit de dire le, & je demande le ; il veut me donner quoi. Et puis je voulois parler à vous, il m'a dit quand, & l'heure ; c'est un tiaple d'homme, qui me feroit être un fou, cette Lapierre.

M. D U B R E U I L pere.

Je suis aussi embarrassé que vous.

M. T R O T B E R G.

Mais, Monsieur, je puis bien vous dire, j'ai écrit ici. (*Il prend ses tablettes.*) Ne m'avez-vous pas dit, si vous voulez envoyer quelque part, dites où ?

M. D U B R E U I L pere.

Oui.

M. T R O T B E R G.

J'ai dit où , auffi il ne vouloit pas entendre ;
mais après il a envoyé.

M. D U B R E U I L pere.

Lapierre , as-tu envoyé ?

L A P I E R R E.

Oui , Monsieur , c'étoit une lettre , & l'adresse
étoit deffus.

M. D U B R E U I L pere.

C'est bon.

M. T R O T B E R G.

Oui , mais j'ai eu un grand peine.

L A P I E R R E.

Il difoit toujours , où , où , où. Je ne favois
pas ce qu'il vouloit dire.

M. T R O T B E R G.

Mais j'ai bien dit , n'est-ce pas , M. Dubreuil ?

M. D U B R E U I L pere.

Je crois que oui.

M. T R O T B E R G.

Après j'ai veu boire , je dis le , il veut me
donner quoi. Moi , je veu pas quoi , je veu le.

M. D U B R E U I L pere.
Le ?

M. T R O T B E R G.

Oui. Je puis pas expliquer, je demander à parler à vous, il dit que vous êtes quand & l'heure. Je puis pas entendre.

M. D U B R E U I L pere.
Ma foi, ni moi non plus.

M. T R O T B E R G.

J'ai pourtant dit comme vous m'aviez dit de dire.

M. D U B R E U I L pere.
Moi ?

M. D U B R E U I L fils.
C'est-il vrai, mon pere ?

M. D U B R E U I L pere.
Je n'ai pas dit cela.

M. T R O T B E R G.

Vous n'avez pas dit, Monsieur ? J'ai pourtant écrit sur mon tablette.

M. D U B R E U I L fils.

Eh bien, lisez-nous ce qu'il y a.

M. T R O T B E R G.

Quand vous voulez envoyer quelque part, dites où. J'ai dit où.

M. D U B R E U I L pere.
Où ; mais il faut dire où il faut aller.

D R A M A T I Q U E S. 93

M. T R O T B E R G.

Où il faut aller ? Ah tiaple ! je savois pas. Je écrirai après. Je lis encore. Si vous voulez boire, dites-le. Je dis le, il dit quoi, je ne veux pas quoi moi, je veux le.

M. D U B R E U I L pere.

Cela veut dire, si vous voulez boire, dites-le, dites que vous voulez boire.

M. T R O T B E R G.

Ah ! je comprends. Après j'ai écrit, si vous voulez manger, dites quoi.

M. D U B R E U I L pere.

Quoi, c'est ce que vous voulez manger.

M. T R O T B E R G.

C'est cela sûrement.

M. D U B R E U I L fils.

Sans doute.

M. T R O T B E R G.

Je pensois pas. (*Il lit.*) Si vous voulez sortir, dites quand.

M. D U B R E U I L pere.

Quand vous voudrez sortir.

M. T R O T B E R G.

Ah ! je croyois que quand vouloit dire sortir ; je entends présentement. Et puis. (*Il lit.*) Si vous voulez vous coucher, dites l'heure.

94 *PROVERBES DRAMATIQUES.*

M. DUBREUIL fils.

C'est l'heure que vous voulez vous coucher.

M. TROTBERG.

Coucher, ou vous lever; voilà pourquoi je comprenois pas. C'est mon faute de n'être pas plus savant du langue françois.

M. DUBREUIL pere.

Ce n'est rien que cela.

M. TROTBERG.

Ah! je demande pardon, je dirai le chose dont je veux à présent.

M. DUBREUIL pere.

Venez, venez souper; vous devez en avoir besoin.

M. TROTBERG.

Je ferai avec plaisir, je suis embarrassé avec vous de mon colere.

M. DUBREUIL fils.

En buvant, tout cela se passera.

M. DUBREUIL pere.

Allons, allons, venez.

M. TROTBERG.

Je marche avec vous, Messieurs.



L E L I E V R E.

P R O V E R B E L L.

P E R S O N N A G E S.

M. DUBUT, Avocat.

Dame JAQUELINE, servante de M. Dubut.

GROS-PIERRE, paysan.

VINCENT, paysan.

*La scene est chez M. Dubut, dans une petite
ville de province.*

LE



LE LIEVRE,

PROVERBE.



SCENE PREMIERE.

M. DUBUT, *en robe-de-chambre, écrivant.*

TOUJOURS travailler ! En voilà assez : il faut que j'aie pris un peu l'air. Dame Jacqueline, Dame Jacqueline !



SCENE II.

M. DUBUT, Dame JAQUELINE.

Dame JAQUELINE.

QU'EST-CE que vous voulez, M. l'Avocat ?

M. DUBUT.

Donnez-moi mes souliers.

Dame JAQUELINE.

Quoi, vous voulez sortir ?... Il ne fait pas trop beau.

Tome IV.

G

M. D U B U T.

Cela ne fait rien.

Dame J A Q U E L I N E , *donnant les
souliers.*

Les voilà , ils sont tout prêts.

M. D U B U T.

Et mon habit , ma perruque ? (*Il se chauffe.*)

Dame J A Q U E L I N E.

Tout est ici. . . . Mais pourquoi ne pas rester
chez vous plutôt ?

M. D U B U T.

Parce que je veux m'aller promener un peu ,
pour me délasser de mon travail.

Dame J A Q U E L I N E.

De votre travail ; & pourquoi tant travailler ?

M. D U B U T.

Il faut bien être utile au public , tant qu'on
le peut.

Dame J A Q U E L I N E.

Et vous vous tuez presque toujours pour rien ;
à votre place , je ne travaillerois que pour ceux
qui me paieroient bien.

M. D U B U T.

Mais , Dame Jaqueline , il faut aider les mal-
heureux qui n'ont pas de quoi.

Dame *J A Q U E L I N E.*

Oui, ceux-là; mais il vous vient tous les jours des payfans qui font les pauvres, pour ne vous rien donner; & vous êtes la dupe de cela, vous.

M. D U B U T.

On n'est jamais dupe en faisant le bien.

Dame *J A Q U E L I N E.*

C'est peut-être beau ce que vous dites là; mais cela ne rapporte rien. Pourquoi ne pas faire comme vos confreres? Toutes les fois qu'on vient les consulter, ils attrapent toujours quelque chose; pied ou aile, n'importe. Et voilà comme on fait une bonne maison.

M. D U B U T.

Mais, j'ai assez de bien pour moi.

Dame *J A Q U E L I N E.*

On n'en a jamais trop. Il faut amasser, on ne fait pas ce qui peut arriver.

M. D U B U T.

Il ne faut pas se méfier de la Providence,
Dame Jaqueline.

Dame *J A Q U E L I N E.*

Je fais bien qu'on dit cela; mais il ne faut pas refuser non plus ce qu'elle nous envoie: il ne

faut pas jeter à ses pieds ce qu'on tient dans ses mains.

M. D U B U T.

Oui, oui, vous avez raison. Donnez - moi mon habit.

Dame J A Q U E L I N E.

Le voilà, le voilà. Vous ne ferez rien de tout ce que je vous dis là.

M. D U B U T, *mettant son habit.*

Si, si; ne vous embarrassez pas. Ma cravate.

Dame J A Q U E L I N E.

La voilà. Dame ! c'est que si vous vouliez y penser, je vous ferois faire meilleure chere.

M. D U B U T.

Si c'étoit aux dépens du pauvre, cela ne vaudroit pas la peine.

Dame J A Q U E L I N E.

Du pauvre ? Non pas du pauvre ; mais de ceux à qui vous faites gagner des procès.

M. D U B U T.

Il leur en coûte toujours assez. (*Il met sa cravate.*)

Dame J A Q U E L I N E.

Oui, voilà comme vous êtes ; vous n'en ferez rien.

M. D U B U T.

Je vous dis que si.

Dame J A Q U E L I N E.

Mais quand?

M. D U B U T.

Nous verrons.

Dame J A Q U E L I N E.

Oui, oui, nous verrons.

M. D U B U T.

Ma perruque?

Dame J A Q U E L I N E.

La voilà. . . Promettez-moi donc.

M. D U B U T.

Eh bien, je vous le promets. (*Il met sa perruque.*) Ma canne, mon chapeau?

Dame J A Q U E L I N E.

Je vous le promets, je vous le promets! Je crains bien que ce ne soit à beau prêcher qui n'a cœur de bien faire. Où allez-vous?

M. D U B U T.

Sur la place; savoir s'il y a quelques nouvelles.

Dame J A Q U E L I N E.

Revenez bientôt, & n'allez pas vous enrhummer toujours.

M. D U B U T.

Non , non. S'il vient quelqu'un , faites attendre , je ne serai pas long-tems.

 S C E N E I I I .

Dame J A Q U E L I N E .

C'EST tout comme si l'on ne disoit rien. Il travaille ; & pour quoi faire ? Tous ces gens d'esprit-là sont plus bêtes ! Si on ne les gouvernoit pas , je ne fais pas comment ils feroient ; cela fait pitié ! Bon , pendant que je m'amuse là à gémir , peut-être que mon bœuf à la mode ne cuit pas.

 S C E N E I V .

Dame J A Q U E L I N E , G R O S - P I E R R E .

G R O S - P I E R R E .

BONJOUR , Dame Jaqueline.

Dame J A Q U E L I N E .

Ah , vous êtes à la ville , aujourd'hui , Gros Pierre ?

G R O S - P I E R R E.

Oui , vraiment. Vous vous portez bien ?

Dame *J A Q U E L I N E.*

Oui , assez bien , comme cela , tous les ans douze mois , comme on dit.

G R O S - P I E R R E.

Ah , dame ! écoutez donc , on n'est pas toujours de même ; il faut aller comme le tems. Eh bien , dites-moi un peu , est-ce que M. l'Avocat n'est pas ici ? J'ons affaire à lui , & je ne venons que pour ça.

Dame *J A Q U E L I N E.*

Il est allé faire un tour , il reviendra bientôt ; attendez - le.

G R O S - P I E R R E.

Pardi , il faut bien que je l'attende.

Dame *J A Q U E L I N E.*

Est - ce que vous avez un procès ?

G R O S - P I E R R E.

Oh , non ; mais j'ons envie de le consulter pour en avoir un. C'est un si brave homme , que j'ons confiance en lui , voyez - vous.

Dame *J A Q U E L I N E.*

Vous l'aimez , parce qu'il ne vous prend pas d'argent quand vous le consultez.

G R O S - P I E R R E .

Oh , c'est bian vrai. Je l'y en ons offert pour- tant une fois ; mais il n'a pas voulu ; il m'a dit comme ça , allons , Gros-Pierre , je ne veux point de ton argent , ne m'en parle jamais ; ton pere étoit fermier du mien : ainsi je ne prendrai rien de toi. C'est là un honnête homme , ça , par exemple.

Dame J A Q U E L I N E .

Oui , voilà comme il se ruine.

G R O S - P I E R R E .

Oh , que non ! Est-ce qu'il n'a pas une bonne ferme auprès de chez nous ?

Dame J A Q U E L I N E .

Oui , mais cela n'empêche pas que tout travail ne mérite salaire. Pourquoi ne posez - vous pas là votre paquet , au lieu de le garder sur votre épaule ?

G R O S - P I E R R E .

Cela n'est pas lourd.

Dame J A Q U E L I N E .

Qu'est - ce que c'est donc ?

G R O S - P I E R R E .

Ce n'est rien.

Dame *J A Q U E L I N E.*

Je crois que c'est un lievre; car je vois des pattes qui passent.

G R O S - P I E R R E.

Des pattes?

Dame *J A Q U E L I N E.*

Oui, ce sont des pattes; je ne me trompe pas, c'est un lievre.

G R O S - P I E R R E.

C'est une commission qu'on m'a chargé de faire.

Dame *J A Q U E L I N E.*

Il les aime bien les lievres, M. l'Avocat.

G R O S - P I E R R E.

Tout de bon?

Dame *J A Q U E L I N E.*

Oh, quand je peux en avoir un pour lui faire un civet, il est enchanté.

G R O S - P I E R R E.

Et les aimez - vous, Dame Jaqueline?

Dame *J A Q U E L I N E.*

Oh, mais il ne faut pas prendre garde à moi.

G R O S - P I E R R E.

Pourquoi? Dites, dites tout naturellement. Avouez que vous mangeriez bien un bon civet de lievre.

Dame J A Q U E L I N E.

Mais...

G R O S - P I E R R E.

Pourquoi ne pas dire sans façon ?

Dame J A Q U E L I N E.

Oui, je l'aimerois bien.

G R O S - P I E R R E. *Il fait comme s'il alloit
donner son lievre, & il se redresse.*

Vous l'aimeriez bien? ... Et moi aussi.

Dame J A Q U E L I N E, *à part.*

Hum, le vilain trigaud!



S C E N E V.

Dame J A Q U E L I N E, G R O S - P I E R R E,
V I N C E N T.

V I N C E N T.

HÉ, Gros - Pierre ! Quoi que fais - tu ici ? Je
t'ai vu entrer, & j'ai dit comme ça, il faut que je
lui demande s'il veut que nous nous en allions
ensemble.

G R O S - P I E R R E.

M'attendras - tu ?

V I N C E N T.

Eh pardi sûrement, je t'attendrai.

Dame J A Q U E L I N E.

Ah ça, je vous laisse. Je m'en vais voir à mon souper. Affeyez - vous là.

G R O S - P I E R R E.

Allez , allez , ne vous embarrassez pas de nous.



S C E N E V I.

G R O S - P I E R R E , V I N C E N T.

V I N C E N T.

EH , dis donc , Gros-Pierre , est-ce que tu as un procès ?

G R O S - P I E R R E.

Non , mais je veux en faire un à la veuve Mignot. Tu fais bian qu'alle a un pré tout près du nôtre ?

V I N C E N T.

Oui ; mais ça n'est pas bian de vouloir l'avoir.

G R O S - P I E R R E.

Et son pere n'a-t-il pas eu comme ça un quartier de nos vignes ?

V I N C E N T.

Mais c'est différent.

108 P R O V E R B E S .

G R O S - P I E R R E .

Je le fais bien ; mais si M. l'Avocat me le conseille ?

V I N C E N T .

Il ne te conseillera pas de dépouiller une veuve.

G R O S - P I E R R E .

Une veuve ne me fait pas plus de pitié qu'une autre : elle n'a qu'à se remarier , elle ne sera plus veuve.

V I N C E N T .

C'est vrai ça ; mais il ne faut pas prendre le bien de son voisin.

G R O S - P I E R R E .

Je ne le prendrai pas non plus ; c'est la justice qui me le donnera.

V I N C E N T .

Mais elle ne seroit plus une justice dans ce cas-là.

G R O S - P I E R R E .

Mais , n'est-ce pas les avocats & les procureurs qui font la justice ? Eh bien , est-ce qu'ils ne peuvent pas vous faire avoir le bien que vous voulez ?

V I N C E N T .

Dame ! je ne sçavons pas.

G R O S - P I E R R E .

Il ne faut donc pas parler. Enfin , je veux que

M. l'Avocat me baille cet avis-là , vois - tu ? & s'il me le baille , je lui baillerai un lievre que j'ai apporté par exprès pour cela. Mais s'il me baille un autre avis , il n'aura pas le lievre , & je le mangerons , nous. Je le vois qui vient , je crois. Oui , c'est li-même.

V I N C E N T.

Je ne fais plus que te conseiller à présent.

G R O S - P I E R R E.

Oh , laisse - moi faire , tu vas voir , tu vas voir.



S C E N E V I I.

M. DUBUT, GROS-PIERRE.

M. D U B U T.

AH, ah, vous voilà à la ville, Gros-Pierre ?

G R O S - P I E R R E.

Oui, M. l'Avocat, j'y venons parce que j'ons une affaire de conséquence, où j'aurions grand besoin que vous me bailliez votre avis, voyez-vous.

M. D U B U T.

Eh bien, mon ami, tu n'as qu'à dire. Tu fais bien que j'aime à te faire plaisir.

G R O S - P I E R R E .

C'est aussi pour cela que je venons à vous .
M. l'Avocat.

V I N C E N T , à Gros - Pierre .

Il m'est avis qu'il faut que je m'en aille : je
m'en vais t'attendre aux Trois-Rois.

G R O S - P I E R R E .

Quand j'aurai fini , j'irai t'y trouver.

V I N C E N T .

Adieu , M. l'Avocat.

M. D U B U T .

Adieu , mon ami , adieu.

 S C E N E V I I I .

M. DUBUT, GROS-PIERRE.

M. DUBUT, *s'asseyant.*

ALLONS , Gros-Pierre , conte - moi ton af-
faire.

G R O S - P I E R R E .

Vous saurez , M. l'Avocat , qu'il y a à côté
de mon grand pré , un autre pré qui est à la
veuve Mignot . . . Vous la connoissez , la yeuve
Mignot ?

D R A M A T I Q U E S ! 117

M. D U B U T.

Non.

G R O S - P I E R R E.

La veuve Mignot est la plus méchante femme du monde ; elle dit que je recule tous les ans la borne qui nous sépare , & elle veut que je plantions une haie , pour n'avoir plus de dispute ; moi , je ne veux pas de haie , & je voudrions l'attaquer en justice , sur ce qu'elle dit que j'ai reculé la borne.

M. D U B U T.

Mais il n'y a qu'à mesurer le terrain , & l'on verra bien si vous y avez touché.

G R O S - P I E R R E.

Je ne voulons pas qu'on le mesure , & je ne voulons pas qu'elle m'accuse de cela ; c'est pourquoi je voulons li faire un procès en réparation de dommages & intérêts , afin qu'on m'adjudge son pré , pour que je n'ayons pas de dispute.

M. D U B U T.

J'entends bien cela.

G R O S - P I E R R E.

Voilà ce que je voudrions que vous me conseilliez , M. l'Avocat.

M. D U B U T.

Mais , Gros-Pierre , cela n'est pas bien de

vouloir avoir comme cela l'héritage de son voisin.

G R O S - P I E R R E.

Je favons bian qu'on dira cela ; mais si la justice me le donne , qu'est-ce qu'il y aura à dire ?

M. D U B U T.

La justice ne te le donnera pas.

G R O S - P I E R R E.

Pardonnez - moi ; il n'y a qu'à embrouiller tout cela de façon que cela finisse comme je le voulons ; vous comprenez bian , M. l'Avocat ?

M. D U B U T.

Je ne te conseilleraï jamais d'intenter un procès injuste.

G R O S - P I E R R E.

Mais pourquoi ?

M. D U B U T.

Parce qu'il faut être honnête homme d'abord.

G R O S - P I E R R E.

Mais de tous les gens qui ont des procès , il y en a toujours un qui perd ?

M. D U B U T.

Sans doute.

G R O S - P I E R R E.

Eh bien ! si la veuve Mignot perd , c'est tout ce que je veux.

M.

M. DUBUT.

Oui; mais si tu perds, tout comme cela arrivera, tu paieras les frais, & tu diras que je t'ai mal conseillé.

GROS-PIERRE.

Je dirai... je dirai que vous n'avez pas bien embrouillé l'affaire comme je le voulois, parce que je suis sûr qu'on pourroit me faire avoir ce pré-là.

M. DUBUT.

Mais je te dis que la loi est contre toi.

GROS-PIERRE.

Mais il n'y a qu'à la retourner, elle sera pour moi.

M. DUBUT.

Tu n'y entends rien: je ne te veux pas embarquer dans une mauvaise affaire, je crois que c'est te donner un bon conseil.

GROS-PIERRE.

Oui, un bon conseil qui ne rapporte rien; à quoi est-il bon?

M. DUBUT.

A empêcher qu'on ne te mange inutilement.

GROS-PIERRE.

Voilà donc votre dernier mot, M. l'Avocat?

M. D U B U T.

Oui , & celui que tu dois suivre.

G R O S - P I E R R E.

Si vous aviez voulu , vous auriez pu m'en donner un autre : tant pis pour vous.

M. D U B U T.

Je ne veux pas te tromper. Jusqu'à présent , ne t'ai-je pas bien conduit dans tes affaires ?

G R O S - P I E R R E.

Cela est vrai.

M. D U B U T.

Eh bien , de quoi te plains-tu ?

G R O S - P I E R R E.

Oh , de rien. Vous n'avez rien à mander chez nous , M. l'Avocat ?

M. D U B U T.

Non , non , mon ami. Porte-toi bien.

G R O S - P I E R R E.

Je vous baille bian le bonjour.





SCENE IX.

M. DUBUT, Dame JAQUELINE.

Dame JAQUELINE.

EH bien, M. l'Avocat, vous avez vu Gros-Pierre ?

M. DUBUT.

Oui.

Dame JAQUELINE.

Qu'est-ce qu'il vous vouloit ?

M. DUBUT.

Me consulter sur un procès qu'il vouloit avoir avec une de ses voisines.

Dame JAQUELINE.

Lui avez-vous donné votre avis ?

M. DUBUT.

Oui.

Dame JAQUELINE.

Et qu'est-ce qu'il vous a donné lui ?

M. DUBUT.

Rien.

Dame JAQUELINE.

Comment rien ? C'est donc là ce que vous m'aviez promis !

M. DUBUT.

Mais que veux-tu ? Tu fais bien que Gros-Pierre...

Dame J A Q U E L I N E.

Je fais, je fais qu'avec tout votre esprit, vous ne savez ce que vous faites; si j'avois été là, j'aurois sûrement eu un lievre qu'il avoit.

M. DUBUT.

Il avoit un lievre ?

Dame J A Q U E L I N E.

Affurément.

M. DUBUT.

Je ne l'ai pas vu.

Dame J A Q U E L I N E.

Je le crois bien, & puis ce coquin-là se moque de vous après cela.

M. DUBUT.

Je ne lui donne rien du mien.

Dame J A Q U E L I N E.

Et votre peine, votre science?.. J'ai plus de regrets à ce lievre-là!... Où est-il allé Gros-Pierre ?

M. DUBUT.

Il est allé aux Trois-Rois, retrouver un de ses amis.

Dame J A Q U E L I N E.

Il y fera peut-être encore. Je veux absolument avoir le lievre, ou je ne demeurerai plus avec vous.

M. D U B U T.

Quoi, vous voudriez me quitter, depuis vingt-cinq ans que nous sommes ensemble?

Dame J A Q U E L I N E.

Qu'est-ce que j'y ai gagné? Faites-vous la moindre chose de ce que je veux? Vous me promettez, & puis vous n'y songez pas à la première occasion.

M. D U B U T.

Que voulez-vous? Je vous promets encore...

Dame J A Q U E L I N E.

Oui, oui, promettre & tenir sont deux; voilà qui est fini, je m'en irai demain.

M. D U B U T.

Ah! Dame Jaqueline...

Dame J A Q U E L I N E.

Il n'y a point de Dame Jaqueline qui tienne.

M. D U B U T.

Mais comment faire?

Dame J A Q U E L I N E.

Je veux avoir le lievre, & tout-à-l'heure.

Voyez à vous arranger. Je ne me contente pas de promesses davantage, je veux des effets. Si vous voulez, je m'en vais dire à Gros - Pierre que vous avez quelque chose à lui dire.

M. D U B U T.

Si j'ai le lievre, notre paix sera donc faite ?

Dame J A Q U E L I N E.

Oui, pour cette fois-ci.

M. D U B U T.

Fort bien ; allez, allez le chercher.

Dame J A Q U E L I N E.

Je le vois à la porte des Trois-Rois, Je m'en vais l'appeller.



S C E N E X.

M. D U B U T.

DA M E J A Q U E L I N E a raison : mieux on conseille les gens, & moins ils ont de reconnoissance. Si j'avois été de l'avis de Gros - Pierre, il m'auroit sûrement donné son lievre. Puisque cela fait tant de plaisir à Dame Jaqueline, je m'en vais employer un moyen qui sûrement me

réussira. Prenons un gros livre pour faire semblant de consulter ; il en fera sûrement la dupe.
(Il prend un grand livre, & se met à lire.)

S C E N E X I.

M. DUBUT, Dame JAQUELINE, GROS-PIERRE, VINCENT.

Dame J A Q U E L I N E.

TENEZ, M. l'Avocat, le voilà Gros-Pierre, il n'étoit pas encore parti.

G R O S - P I E R R E.

Est-ce que vous avez quelque chose à me dire, M. l'Avocat ?

M. D U B U T.

Eh, oui vraiment ; j'ai songé à ton affaire, & j'ai trouvé ici...

G R O S - P I E R R E.

Quoi, M l'Avocat ?

M. D U B U T.

Que tu pourrois bien...

G R O S - P I E R R E.

Avoir mon prêt ?

M. D U B U T.

Oui , s'il n'y a jamais eu de haie qui ait séparé ces deux héritages.

G R O S - P I E R R E.

Non , M. l'Avocat ; je suis bien sûr qu'il n'y en a jamais eu , parce que le tout appartenait au même maître : c'est pourquoi je pourrions demander ce qui est à la veuve Mignot , mon pré étant plus grand que le sien.

M. D U B U T.

Le tien est plus grand ?

G R O S - P I E R R E.

Oui.

M. D U B U T

Il n'y a plus de difficultés.

G R O S - P I E R R E.

Tout de bon , M. l'Avocat , vous le croyez ?

M. D U B U T.

Sans doute , & le procès se gagnera , parce que le fort emporte le foible.

G R O S - P I E R R E.

C'est vrai cela ; vous êtes un bien habile homme.

M. DUBUT.

On ne voit pas tout d'un coup le pour & le contre.

GROS-PIERRE.

Vincent, je t'avois bian dit que ma cause étoit bonne. Tu n'entends rien aux affaires, toi.

VINCENT.

Eh bian! je ne le crois pas encore.

GROS-PIERRE.

Tu es bian obstiné! Tu ne mangeras pas de mon lievre; car je m'en vais le donner à M. l'Avocat.

Dame JAQUELINE.

Qu'est-ce que vous dites, Gros-Pierre?

GROS-PIERRE.

Je dis que je donne ce lievre à M. l'Avocat. Prenez-le, Dame Jaqueline. (*Il le lui donne.*)

Dame JAQUELINE.

Donnez, donnez. (*Elle l'emporte, puis elle revient.*)

M. DUBUT.

Ah ça, écoutez-moi, Gros-Pierre; je vois que vous aimez les bons conseils.

G R O S - P I E R R E .

Eh pardi , je vous le demande ! Il n'y a que ceux-là.

M. D U B U T .

C'est donc ceux-là qu'il faut payer , & non pas les autres.

G R O S - P I E R R E .

C'est ce que je vous disons.

M. D U B U T .

Eh bien , c'est le premier que je vous ai donné qui est le bon , & non pas le second.

G R O S - P I E R R E .

Quoi ! celui de ne pas plaider ?

M. D U B U T .

Sans doute.

G R O S - P I E R R E .

Quoi , le plus fort . . .

M. D U B U T .

Est souvent le plus injuste.

G R O S - P I E R R E .

Mais l'adresse , l'habileté , la ruse . . .

M. D U B U T .

Fait des dupes.

V I N C E N T .

Je te l'avois bien dit , Gros-Pierre.

GROS-PIERRE.

Tais-toi.

Dame J A Q U E L I N E.

Si tu ne t'étois pas moqué de moi tantôt avec ton lievre, nous ne nous moquerions pas de toi à présent.

G R O S - P I E R R E.

Je parie que c'est vous, Dame Jacqueline, qui avez conseillé à M. l'Avocat de me faire ce tour-là.

Dame J A Q U E L I N E.

Eh bien, c'est vrai, Gros-Pierre.

M. D U B U T.

Tu en es quitte à meilleur marché que si tu plaidois.

G R O S - P I E R R E.

Oh, je n'en suis pas fâché à cause de vous, mais à cause d'elle.

V I N C E N T.

Moi, j'en suis bien aise, parce que tu n'as pas voulu me croire. Allons, allons-nous-en.

M. D U B U T.

Adieu, mes amis, votre serviteur.

G R O S - P I E R R E.

Adieu, M. l'Avocat, je ne croirons plus jamais

124 *PROVERBES DRAMATIQUES.*

que votre première parole. (*Ils sortent.*)

Dame J A Q U E L I N E.

Vous voyez bien que j'avois raison, M. l'Avocat.

M. D U B U T.

Oui ; vous m'avez fait mentir, je n'aime pas cela. Allons souper. (*Ils sortent.*)



L E S B O N S.

P R O V E R B E L I N.

P E R S O N N A G E S.

M. DE GRANTIER, *Financier.*

M. DUPONT, *Secrétaire de M. de Grantier.*

Madame DE VILLEMARE, *sœur de M. de Grantier.*

L'ABBÉ DE LA SOURDIÈRE.

M. DESPRÉS, *Employé de Chartres.*

M. DEMERIN, *Commis.*

DUBOIS.

LAFOND.

DELISLE, *valet-de-chambre de M. de Grantier.*

M. HOCHEPOT, *maître - d'hôtel de M. de Grantier.*

La scène est dans le cabinet de M. de Grantier.



LES BONS,

PROVERBE.



SCENE PREMIERE.

M. DE GRANTIER, M. DUPONT.

M. DE GRANTIER, *en entrant avec des papiers
à la main.*

AH, vous êtes ici, M. Dupont! Je vous fai-
sois chercher par - tout.

M. DUPONT.

Il y a une demi - heure que j'attends.

M. DE GRANTIER.

Ah ça, cette saisie, il faudra la faire rendre.

M. DUPONT.

Mais, Monsieur, c'est la seconde fois que ces
gens - là sont pris en flagrant délit.

M. DE GRANTIER.

On n'en fait rien, ainsi n'en parlez pas.

M. DUPONT.

Je fais bien que Madame votre mere s'inté-

resse pour eux, & je lui ai dit qu'ils n'étoient pas dans le cas qu'on leur fasse de grace.

M. D E G R A N T I E R.

Vous avez bien fait; mais Madame de Franville m'a dit qu'elle se brouilleroit avec moi, si je ne finissois pas cela comme elle le desire; ainsi vous voyez bien...

M. D U P O N T.

Il n'y aura qu'à faire accroire à Madame votre mere que c'est à sa considération.

M. D E G R A N T I E R.

Sans doute.

M. D U P O N T.

Monfieur veut-il signer cette délibération d'hier?

M. D E G R A N T I E R.

Oui, donnez. (*Il signe.*)

M. D U P O N T.

J'ai répondu au receveur d'Etampes qu'il faut qu'il fasse des poursuites.

M. D E G R A N T I E R.

Il faut ajouter : sans quoi il sera cassé.

M. D U P O N T.

Je l'ai mis aussi.

M.

M. D E G R A N T I E R.

Avez-vous les deux bons pour cet entrepôt de tabac & le grenier à sel ?

M. D U P O N T.

Oui, Monsieur, les voilà.

M. D E G R A N T I E R.

C'est très-bien.

M. D U P O N T.

Si Monsieur vouloit donner l'entrepôt de tabac à mon frere....

M. D E G R A N T I E R.

Votre frere ? Mais je l'ai placé.

M. D U P O N T.

Oui, Monsieur ; mais il n'a que huit cents francs.

M. D E G R A N T I E R.

Il est encore bien heureux.

M. D U P O N T.

Mais, Monsieur, à moi ; il y a long - tems que vous m'en promettez un.

M. D E G R A N T I E R.

Nous verrons cela une autre fois : est - ce que vous voulez me quitter ?

M. D U P O N T.

Non, Monsieur, assurément ; mais je le ferois exercer.

M. D E G R A N T I E R.

Cela ne se peut pas ; il faut exercer soi-même.

M. D U P O N T.

Mais , Monsieur , il y a des exemples...

M. D E G R A N T I E R.

Oui , autrefois ; mais à présent cela ne se fait plus.

M. D U P O N T.

Mais le grenier à sel ; mon pere est dans cette ville-là , & en le mettant sous son nom...

M. D E G R A N T I E R.

Votre pere , votre pere n'entend rien à ces affaires - là.



S C E N E I I.

M. D E G R A N T I E R , L' A B B É ,

M. D U P O N T.

D E L I S L E , *annonçant.*

M O N S I E U R , l'Abbé de la Sourdiere.

M. D E G R A N T I E R.

Ah , M. l'Abbé ! je suis charmé de vous voir.

L' A B B É.

J'avois peur de ne pas vous trouver.

M. DE GRANTIER.

Je devois fortir ce matin ; mais une affaire que j'avois , est remise ; j'en suis bien aise , parce que j'ai l'honneur de vous voir.

L' A B B É.

C'est que j'ai une grande affaire à vous communiquer. C'est la vicomtesse : elle vouloit venir elle-même ; mais elle a été obligée d'aller à Versailles.

M. DE GRANTIER.

Qu'est-ce que c'est ?

L' A B B É.

C'est pour un homme qu'elle protege beaucoup ; & vous lui ferez le plus grand plaisir , si vous pouvez lui donner un entrepôt de tabac , ou un grenier à sel , qui est dans votre département : voilà son mémoire ; vous verrez les droits de cet homme-là ; elle ne demande pas à propos de rien.

M. DE GRANTIER.

Je n'ai pas besoin de voir ; ces deux emplois ne sont pas de mon département , & je n'y peux rien du tout.

L' A B B É.

On lui avoit pourtant dit que cela vous regardoit.

M. D E G R A N T I E R.

Je le voudrois très - fort ; je serois enchanté de pouvoir lui faire ce plaisir - là , ainsi qu'à vous.

L' A B B É.

Quoi , ni l'un ni l'autre ?

M. D E G R A N T I E R.

Ni l'un ni l'autre.

L' A B B É.

Elle y compte pourtant.

M. D E G R A N T I E R.

J'en suis fâché.

L' A B B É.

Elle se plaint déjà beaucoup de vous , au moins.

M. D E G R A N T I E R.

De moi ?

L' A B B É.

Oui vraiment ; elle dit que vous la négligez depuis quelque tems.

M. D E G R A N T I E R.

Elle est bien bonne ; j'aurai l'honneur de lui aller faire ma cour incessamment.

L' A B B É.

Je lui dirai donc que cela ne vous regarde pas.

M. DE GRANTIER.

Si vous voulez bien... Où allez-vous donc
M. l'Abbé ? Est-ce que vous ne dînez pas ici ?

L'ABBÉ.

Non, je ne peux pas avoir cet honneur - là
aujourd'hui.

M. DE GRANTIER.

Mais quand vous verra-t-on ?

L'ABBÉ.

Sûrement demain ou après. Ah ça, vous êtes
en affaire, laissez-moi aller.

M. DE GRANTIER.

Vous le voulez ?

L'ABBÉ.

Vous vous moquez de moi.

M. DE GRANTIER.

Ne m'oubliez pas.

L'ABBÉ.

Non, non.

SCENE III.

M. DE GRANTIER, M. DUPONT.

M. DE GRANTIER.

Où en étions-nous ? Ah, ces deux cavaliers
qui ont été pris avec du tabac ?

M. DUPONT.

Monfieur, voilà le procès-verbal.

M. DE GRANTIER.

Allons, il faut écrire au Major. Savez-vous où est leur régiment ?

M. DUPONT.

Non, Monfieur.

M. DE GRANTIER.

Vous vous en informerez.

M. DUPONT.

Oui, Monfieur.

M. DE GRANTIER.

Il faut répondre à M. Delorme à propos. Ecrivez... Ne manquez pas, Monfieur, fi-tôt la présente reçue.

M. DUPONT, *écrivant.*

Reçue.

M. DE GRANTIER.

Reçue, de faire faire l'état que vous me proposez.



SCENE IV.

M. DE GRANTIER, M. DUPONT
DELISLE.

DELISLE.

MONSIEUR, il y a là un employé de Chartres, qui demande à vous parler.

M. DE GRANTIER.

Savez-vous ce qu'il veut ?

DELISLE.

Non, Monsieur ; il dit que c'est quelque chose de très-pressé.

M. DE GRANTIER.

Faites-le entrer.

DELISLE.

Entrez, Monsieur.

SCENE V.

M. DE GRANTIER, M. DUPONT,
M. DESPRÉS.

M. DE GRANTIER.

EH bien, Monsieur, qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi venez-vous à Paris sans congé ?

M. D E S P R É S.

Monfieur, c'eft que je viens vous demander vos bontés.

M. D E G R A N T I E R.

Pour quoi faire ?

M. D E S P R É S.

C'eft que fi Monfieur vouloit...

M. D E G R A N T I E R.

Parlez donc.

M. D E S P R É S.

Le grenier à fel d'Epernon eft vacant , & il ne dépendroit que de Monfieur de faire ma fortune.

M. D E G R A N T I E R.

Cela ne fe peut pas.

M. D E S P R É S.

Mais , Monfieur , confidérez...

M. D E G R A N T I E R.

Allons , M. Dupont , où en fommes-nous ?

M. D U P O N T , *lifant.*

De faire faire l'état que vous me propofez.

M. D E G R A N T I E R.

Que vous me propofez dans votre lettre du 21 de ce mois.

M. D E S P R É S.

Si j'ofois , Monfieur...

M. D E G R A N T I E R.

Allons, en voilà assez.

M. D E S P R É S.

Mais, Monsieur, si Monsieur vouloit se souvenir que j'ai eu une fois le bras cassé par des contrebandiers, & que j'ai été encore une autre fois blessé. . . .

M. D E G R A N T I E R.

Vous avez eu une gratification.

M. D E S P R É S.

Il est vrai, Monsieur, aussi je ne me plains pas.

M. D E G R A N T I E R.

Après, M. Dupont ?

M. D U P O N T.

Dans votre lettre du 21 de ce mois.

M. D E G R A N T I E R.

Du 21 de ce mois ; parce qu'en conséquence je ferai délibérer.

M. D E S P R É S.

Monsieur. . .

M. D E G R A N T I E R.

Je vous dis encore une fois que cela ne se peut pas ; & je vous conseille de vous en aller tout de suite, sans quoi l'on vous apprendra à venir à Paris sans congé.

M. D E S P R É S.

Monfieur , j'efpere que vous me pardonneriez,

M. D E G R A N T I E R.

Oui ; mais que cela ne vous arrive plus. Allons,
adieu.

M. D E S P R É S.

Monfieur , je fuis bien fâché. . .

M. D E G R A N T I E R.

Allons , allons , c'eft bon.



S C E N E VI.

M. DE GRANTIER , Madame DE VILLE-
MARE , M. DUPONT , DELISLE,

D E L I S L E.

MADAME de Villemare.

Madame D E V I L L E M A R E.

Ah ! mon frere , je fuis charmée de vous
trouver.

M. D E G R A N T I E R.

Moi , je fuis bien aife de voir que vous vous
portez bien à préfent.

Madame D E V I L L E M A R E.

Ah ! ne parlez pas de cela. Je fuis dans un état

affreux depuis huit jours. J'arrive de la campagne pour voir ce que je ferai à mes nerfs.

M. DE GRANTIER.

Comment, est-ce que la campagne ne vous a pas fait de bien?

Madame DE VILLEMARE.

Non, vraiment; au contraire.

M. DE GRANTIER.

C'est que vous vous êtes toujours couchée au jour, je le parierois.

Madame DE VILLEMARE.

Eh bien, oui; mais je ne peux pas faire autrement: ne parlons plus de cela.

M. DE GRANTIER.

Je n'en parlerai pas si vous voulez; mais si vous vous couchiez comme moi à minuit, vous verriez que vous vous porteriez à merveille. Je le disois encore hier à votre mari.

Madame DE VILLEMARE.

Si vous m'aimiez, voilà ce que vous ne lui diriez pas.

M. DE GRANTIER.

Mais je vous demande pardon; c'est parce que je vous aime.

Madame D E V I L L E M A R E.

Nous allons le voir ; car je viens vous demander de me faire un plaisir.

M. D E G R A N T I E R.

Qu'est - ce que c'est ?

Madame D E V I L L E M A R E.

Vous connoissez la Marquise de Courciere ?

M. D E G R A N T I E R.

Oui.

Madame D E V I L L E M A R E.

Vous savez comme nous nous aimons ?

M. D E G R A N T I E R.

Oui , comme les femmes s'aiment.

Madame D E V I L L E M A R E.

Vous ne le croyez pas ; cependant rien n'est plus vrai , je l'aime beaucoup moi. Il y a un homme pour qui elle s'intéresse vivement : je me suis chargée de vous demander pour lui un entrepôt de tabac qui est vacant , & que vous . . .

M. D E G R A N T I E R.

Il est donné.

Madame D E V I L L E M A R E.

Mais il y a un grenier à sel.

M. D E G R A N T I E R.

Tout cela est donné.

Madame D E V I L L E M A R E .

Mais son pere doit vous écrire aussi.

M. D E G R A N T I E R .

Le pere de la Marquise ?

Madame D E V I L L E M A R E .

Oui ; vous ne pouvez pas le refuser.

M. D E G R A N T I E R .

Pourquoi cela ? Il n'est plus en place.

Madame D E V I L L E M A R E .

Ah , mon frere ! un homme comme lui !

M. D E G R A N T I E R .

Mais , Madame , je ne peux pas faire l'im-
possible.

Madame D E V I L L E M A R E .

Ma mere vous en parlera , je vous en avertis.

M. D E G R A N T I E R .

Ma mere me tourmente toujours . . . Tenez ,
M. Dupont peut vous dire qu'il y a deux de
ses protégés , à qui je sauve aujourd'hui les ga-
leres.

Madame D E V I L L E M A R E .

Bon , voilà une belle misere ! Mon frere , si
vous pouviez , vous me feriez plaisir ; d'ailleurs
vous connoissez celui pour qui nous demandons.

M. D E G R A N T I E R .

Qui est - ce ?

Madame D E V I L L E M A R E.
M. Demerin.

M. D E G R A N T I E R.
Demerin ?

Madame D E V I L L E M A R E.
Oui, il est là dans votre antichambre.

M. D E G R A N T I E R.
Eh bien, j'arrangerai cela avec lui.

Madame D E V I L L E M A R E.
Je vous en aurai la plus grande obligation.

M. D E G R A N T I E R.
Ne vous inquiétez pas.

Madame D E V I L L E M A R E.
C'est charmant à vous. Je m'en vais en ce cas-là.

M. D E G R A N T I E R.
Pourquoi ne dînez-vous pas ici ?

Madame D E V I L L E M A R E.
Est-ce que je dîne ?

M. D E G R A N T I E R.
Vous avez tort.

Madame D E V I L L E M A R E.
Oui, avec mon estomac ! Ah ça, adieu, mon frere. Embrassez-moi donc. (*Elle l'embrasse.*)
Quand est-ce que je vous verrai ?

M. DE GRANTIER.

Ce soir ou demain. (*Il la reconduit.*) M. Demé-
merin, entrez un peu ici.



SCENE VII.

M. DE GRANTIER, M. DEMERIN, M.
DUPONT.

M. DEMERIN.

MONSIEUR, Madame votre sœur a eu la
bonté de vous parler en ma faveur.

M. DE GRANTIER.

Où, où ; mais je voudrois bien savoir à pro-
pos de quoi vous vous avisez de me faire parler
comme cela par tout le monde.

M. DEMERIN.

Monfieur, c'est que je n'ai osé vous parler
moi-même.

M. DE GRANTIER.

Et vous avez bien fait, Monfieur. Je trouve
votre demande fort extraordinaire.

M. DEMERIN.

Comment, Monfieur ?

M. D E G R A N T I E R.

Il me semble que vous devez être content de l'emploi que vous avez.

M. D E M E R I N.

Monfieur , ce font ces Dames qui veulent bien s'intéreffier à moi , & qui ont cru que vous voudriez bien me protéger.

M. D E G R A N T I E R.

Je vous protégerai auffi ; mais c'est pour vous conferver ce que vous avez , & je vous défends de jamais penser à autre chofe.

M. D E M E R I N.

Monfieur , je n'ai pas cru....

M. D E G R A N T I E R.

Il n'est pas question de cela , Monfieur ; je vous le dis très-férieufement.

M. D E M E R I N.

Cela fuffit , Monfieur.

M. D E G R A N T I E R.

Pensez-y , & qu'il ne me vienne plus de recommandation à votre fujet. Allons , voilà qui est fini.

M. D E M E R I N.

Monfieur , comme vous voudrez. (*Il fort.*)

M.

M. DE GRANTIER.

Ces Messieurs-là ne sont jamais contents ; avec douze cents francs il me semble qu'il y a pourtant bien de quoi vivre.



SCÈNE VIII.

M. DE GRANTIER, M. DUPONT,
DELISLE.

DELISLE.

MONSIEUR, il y a là M. Dubois & un de ses parens.

M. DE GRANTIER.

Qu'est-ce que c'est que ce M. Dubois ?

DELISLE.

C'est le valet - de - chambre de Madame de Franville.

M. DE GRANTIER.

Faites-le entrer.



SCENE IX.

M. DE GRANTIER, M. DUPONT,
DELISLE, DUBOIS, LAFOND.

M. D E G R A N T I E R.

Q U'EST-CE qu'il y a , M. Dubois ?

D U B O I S.

Monfieur , Madame de Franville vous fait bien
fes complimens , & voilà une lettre qu'elle m'a
chargé de vous remettre.

M. D E G R A N T I E R.

Ah , ah ! voyons. (*Il lit la lettre.*)

D U B O I S.

Voilà auffi M. Lafond , le frere de Made-
moiselle Julie , qu'elle vous recommande.

M. D E G R A N T I E R, *lisant.*

C'est le frere de Mademoiselle Julie ?

D U B O I S.

Oui , Monfieur , la femme-de-chambre de
Mademoiselle.

M. D E G R A N T I E R, *lisant.*

Ah ! je fuis bien aife de lui faire plaisir , ainfi
qu'à vous , M. Dubois.

D U B O I S.

Monfieur, nous vous ferons très-obligés.

M. D E G R A N T I E R.

M. Dupont, mettez le nom de M. Dubois au bon pour l'entrepôt de tabac, & à celui du grenier à fel celui de Monfieur...

L A F O N D.

Lafond, Monfieur, à vous fervir.

M. D E G R A N T I E R.

Vous direz à Madame de Franville que je ne lui écris pas, mais que j'aurai l'honneur de la voir ce foir.

D U B O I S.

Monfieur, je n'y manquerai pas.

M. D U P O N T.

Monfieur, c'est fini. (*Il donne les bons à M. de Grantier.*)

M. D E G R A N T I E R, *donnant les bons à Dubois & à Lafond.*

Tenez, Meffieurs. Ah ça, j'efpere que vous vous comporterez bien.

D U B O I S.

Ah, Monfieur! vous pouvez en être bien sûr.

M. D E G R A N T I E R.

Allons, je fuis charmé de vous avoir fait plaisir.

148 PROVERBES DRAMATIQUES.

D U B O I S.

Nous vous avons bien des obligations , & nous ne l'oublierons jamais.

M. D E G R A N T I E R.

C'est très-bien. Adieu , adieu.

S C E N E X.

M. D E G R A N T I E R , M. D U P O N T ,
M. H O C H E P O T .

M. H O C H E P O T .

M O N S I E U R est servi.

M. D E G R A N T I E R.

Allons , M. Dupont , allez-vous-en dîner , nous acheverons cela tantôt. Revenez de bonne heure.

M. D U P O N T .

Oui , Monsieur. (*Ils s'en vont.*)

L'AVOCAT

CONSULTANT.

PROVERBE LIII.



P E R S O N N A G E S .

M. GALAND DE LA RIVERIE, *Avocat.*

M. DE S. HILAIRE, }
M. DE CACHANT, } *Officiers.*

BENOIT, *laquais de M. de la Rivierie.*

La scene est chez M. Galand de la Rivierie.



L'AVOCAT
CONSULTANT,
PROVERBE.



SCENE PREMIERE.

M. DE CACHANT, M. DE S. HILAIRE.

M. DE CACHANT.

QU'EST-CE que tu viens donc faire ici,
S. Hilaire?

M. DE S. HILAIRE.

Je viens consulter M. Galand de la Riverie
sur une affaire.

M. DE CACHANT.

Parbleu, je te plains d'être entre ses mains ;
car il ne finit rien. Je suis bien fâché de l'avoir
pour avocat.

M. DE S. HILAIRE.

Mon affaire à moi ne sera pas longue ; ce ne
sera qu'une consultation.

M. DE CACHANT.

On ne le trouve jamais chez lui.

K iv

M. D E S. H I L A I R E.

Je fais bien où il va ; mais ne t'embarrasse pas :
je ne crois pas qu'il y retourne davantage.

M. D E C A C H A N T.

On dit qu'il est amoureux d'une Demoiselle.

M. D E S. H I L A I R E.

C'est cela même.

M. D E C A C H A N T.

Tu la connois peut-être ?

M. D E S. H I L A I R E.

Beaucoup.

M. D E C A C H A N T.

Je t'entends.

M. D E S. H I L A I R E.

Je crois avoir imaginé un moyen pour cela.

M. D E C A C H A N T.

Ne lui fais pas de mal.

M. D E S. H I L A I R E.

Ne t'inquiète pas.

M. D E C A C H A N T.

C'est que s'il étoit malade , cela reculeroit
encore mon affaire.

M. D E S. H I L A I R E.

Tu n'as rien à craindre.

M. D E C A C H A N T.

Je m'en vais , je reviendrai tantôt.

SCENE II.

M. DE S. HILAIRE, M. DE CACHANT,
BENOIT.

BENOIT.

MESSIEURS, M. l'Avocat va revenir dans l'instant.

M. DE S. HILAIRE.

Où est-il ?

BENOIT.

Il n'est pas loin ; il est chez Mademoiselle de Sainte-Lucie.

M. DE CACHANT.

C'est cela même.

M. DE S. HILAIRE.

Allons, c'est bon.

M. DE CACHANT.

Adieu, S. Hilaire, à ce soir.

BENOIT.

Le voilà, M. l'Avocat ; il rentre par le jardin.

M. DE S. HILAIRE.

Allons, laissez-nous.

BENOIT, *par la fenêtre.*

Ici, Monsieur, ici.



S C E N E III.

M. DE S. HILAIRE, M. GALAND.

M. GALAND.

AH! c'est M. de S. Hilaire.

M. DE S. HILAIRE.

Oui, M. Galand, je viens vous consulter.

M. GALAND.

Monfieur, vous me faites bien de l'honneur.
Affez-vous donc, s'il vous plait.

M. DE S. HILAIRE.

Ce n'est pas la peine. Voici de quoi il s'agit.

M. GALAND.

Mais, Monfieur, je ne peux pas vous écouter
comme cela.

M. DE S. HILAIRE.

Allons, puisque vous le voulez absolument.

(Ils s'affeyent.)

M. GALAND.

C'est que réellement vous ferez mieux.

M. DE S. HILAIRE.

Monfieur, je viens vous consulter pour favoir
ce que je dois choisir d'une chose ou de l'autre,
que je me trouve dans la néceffité de faire.

M. GALAND.

Voyons, Monsieur, expliquez votre affaire comme elle est.

M. DE S. HILAIRE.

Monsieur, je n'ai jamais eu de procès de ma vie, & je voudrais bien n'en pas avoir.

M. GALAND.

Il y a peut-être quelque moyen d'accommodement; voyons.

M. DE S. HILAIRE.

Monsieur, il y a un homme dans le monde, qui me déplaît beaucoup. Je suis déterminé à lui donner cent coups de bâton, ou à le jeter par les fenêtres.

M. GALAND.

Monsieur, c'est violent.

M. DE S. HILAIRE.

Je le fais bien; mais je ne peux pas absolument m'en dispenser, & je viens vous consulter sur le choix de ces deux choses-là.

M. GALAND.

Je ne vous conseillerai jamais ni l'une ni l'autre; il y a trop de danger.

M. DE S. HILAIRE.

Oui, pour cet homme-là.

M. GALAND.

Pour vous-même. Mais quelles raisons avez-

vous ? Il y a les voies de la justice

M. D E S. H I L A I R E.

Je vous dis que je ne veux pas avoir de procès : cela m'impaciente , & je ne veux pas tirer cette affaire-là en longueur.

M. G A L A N D.

Mais que vous a fait cet homme , qui puisse vous porter à cet excès de violence ?

M. D E S. H I L A I R E.

Le voici , Monsieur. Je suis très - amoureux d'une Demoiselle fort aimable , que j'ai même envie d'épouser. Je crois lui plaire , & cet homme ne cesse point de venir dans la maison ; vous entendez ?

M. G A L A N D.

Oui , Monsieur , très-bien.

M. D E S. H I L A I R E.

Or , comme il paroît vouloir déterminer la mere de cette Demoiselle en sa faveur , je ne vois pas d'autre parti à prendre que de l'expulser de cette maison. N'est - ce pas expulser qu'il faut dire ?

M. G A L A N D.

Oui , Monsieur.

M. D E S. H I L A I R E.

Je trouve bien que de le faire sauter par les

fenêtres seroit plus court : mais il pourroit en mourir ; & pourvu qu'il n'y revienne plus, c'est tout ce qu'il me faut. Ainsi les coups de bâton pourroient peut-être lui suffire. Conseillez-moi.

M. GALAND.

Monfieur , il pourroit arriver que . . .

M. DE S. HILAIRE.

Parlez - moi naturellement. J'aimerois fort les coups de bâton.

M. GALAND.

Prenez plutôt le parti de la douceur ; cela aura moins d'inconvénient.

M. DE S. HILAIRE.

Oui ; mais cela fera lent.

M. GALAND.

Non , non ; attendez quelques jours , vous verrez que cet homme-là prendra son parti.

M. DE S. HILAIRE.

Vous le croyez ?

M. GALAND.

Oh ! sûrement vous ne le reverrez plus.

M. DE S. HILAIRE.

Vous me le promettez ?

M. GALAND.

J'en réponds même.

158 PROVERBES DRAMATIQUES.

M. D E S. H I L A I R E.

En ce cas-là... Mais si je le retrouve encore ,
pour lors je prendrai le parti de la fenêtre.

M. G A L A N D.

Vous ne ferez plus exposé à cette violence.

M. D E S. H I L A I R E.

Allons, Monsieur, nous verrons. (*Il met deux
étus sur le bureau de M. Galand.*)

M. G A L A N D.

Monsieur, qu'est-ce que vous faites donc ?

M. D E S. H I L A I R E.

Il faut bien que je vous paie votre consultation.

M. G A L A N D.

Monsieur, vous vous moquez de moi.

M. D E S. H I L A I R E.

Vous n'êtes pas obligé de donner votre tems
& votre science pour rien. Je suivrai donc votre
conseil, j'attendrai deux jours; mais après cela je
ne balancerai plus. Adieu, M. Galand, en vous
remerciant.

M. G A L A N D.

Monsieur....

M. D E S. H I L A I R E.

Rentrez donc.

M. G A L A N D.

Monsieur, je vous verrai aller. (*Ils sortent.*)

LES DÉSESPÉRÉS

DE L'OPÉRA.

PROVERBE LIV.



P E R S O N N A G E S .

M. SANGLIER.

M. PILIER.

M. POINTDUTOUT.

M. QU'IMPORTE.

LE GARÇON *cafetier.*

La scène est dans un café.

LES

LES DÉSESPÉRÉS
DE L'OPÉRA,
PROVERBE.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. PILIER, LE GARÇON.

M. P I L I E R.

GARÇON!

L E G A R Ç O N.

M. Pilier, qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

M. P I L I E R.

M. Sanglier est-il venu ici aujourd'hui?

L E G A R Ç O N.

Non, Monsieur, pas encore.

M. P I L I E R.

Et a-t-on dit quelques nouvelles ce matin?

L E G A R Ç O N.

Non, Monsieur.

Tome IV.

L

M. P I L I E R.

Quoi ! rien du tout ?

L E G A R Ç O N.

Pardonnez-moi , le feu a été dans une cheminée ici près hier au soir.

M. P I L I E R.

Bon ! le feu dans une cheminée.

L E G A R Ç O N.

Mais , Monsieur , il étoit bien fort.

M. P I L I E R.

Voilà quelque chose de rare !

L E G A R Ç O N.

Mais c'est que si le feu avoit gagné , tout le quartier auroit été brûlé.

M. P I L I E R.

Oui , avec les pompes qu'il y a à présent , comment voulez-vous que cela arrive ?

L E G A R Ç O N.

Oh ! il est vrai qu'il n'y a plus rien à craindre.

M. P I L I E R.

Il y a des choses bien plus intéressantes que tout cela. Avez - vous entendu parler de l'opéra ?

L E G A R Ç O N.

De l'opéra ?

M. P I L I E R.

Oui , de l'opéra ?

D R A M A T I Q U E S. 163

L E G A R Ç O N.

Oui, Monsieur; on dit qu'il y en a un nouveau.

M. P I L I E R.

Je le fais, parbleu, bien; on ne veut pas donner des anciens.

L E G A R Ç O N.

Mais les nouveaux ne dureront-ils pas davantage?

M. P I L I E R.

Eh! non vraiment. Malheureux opéra! & personne n'y pense!

L E G A R Ç O N.

Ah! tenez, Monsieur, voilà M. Sanglier, que vous demandiez.

M. P I L I E R.

M. Sanglier?

L E G A R Ç O N.

Oui, Monsieur.

M. P I L I E R.

Nous allons voir ce qu'il nous dira.

L E G A R Ç O N.

Vous ne voulez rien à présent, Monsieur?

M. P I L I E R.

Non, non.



SCÈNE II.

M. SANGLIER, M. PILIER.

M. SANGLIER.

AH! bonjour, M. Pilier.

M. PILIER.

Eh bien, M. Sanglier, cette voix que vous disiez que nous aurions?

M. SANGLIER.

Je n'en ai pas entendu dire la moindre chose que ce que l'on nous en a dit avant-hier.

M. PILIER.

Et vous ne vous en êtes pas informé depuis?

M. SANGLIER.

Je n'en fais pas davantage: les uns me disent qu'elle est au concert de Lyon, d'autres à Rouen. Cela n'est pas clair, & c'est dommage; car on prétend que c'étoit la même voix précisément que celle de Mlle. le Maure.

M. PILIER.

Il faudroit donc qu'on y envoyât.

M. SANGLIER.

La moitié des gens disent que l'on n'a pas

besoin de ces voix-là; qu'elles ne savent que crier, & qu'elles ne chantent point.

M. P I L I E R.

Voilà comme l'opéra françois, la gloire de la nation, se perdra. Est-ce que vous ne voyez pas cela?

M. S A N G L I E R.

Eh! je ne le vois que trop.

M. P I L I E R.

Il faudroit donc songer à y remédier.

M. S A N G L I E R.

J'y songe aussi; mais cette diable de musique d'opéra-comique nous écrasera tôt ou tard.

M. P I L I E R.

Il faut pourtant prendre un parti: il n'y a pas à balancer.

M. S A N G L I E R.

Si l'on pouvoit donner des opéras de Lully, il n'est pas douteux que nous reprendrions bientôt le dessus; j'en suis bien sûr, moi.

M. P I L I E R.

Qu'on nous donne du Rameau seulement; allons, je le veux bien, je le leur passe.

M. S A N G L I E R.

Du Rameau!

M. P I L I E R.

Oui, Monsieur ; c'est toujours du véritable opéra.

M. S A N G L I E R.

Si vous voulez.

M. P I L I E R.

Il ne faut pas être si difficile.

M. S A N G L I E R.

Il est vrai qu'il y a du récitatif.

M. P I L I E R.

Et de belles scènes.

M. S A N G L I E R.

Pas tant que dans Lully : voilà le vrai goût françois, & que je voudrois bien voir renaître ; fans cela nous sommes perdus.

M. P I L I E R.

Les ballets nous écraseront tout-à-fait, Monsieur, quand la musique nouvelle ne prendroit pas le dessus.

M. S A N G L I E R.

Comment faire donc ?

M. P I L I E R.

Je n'en fais rien.

M S A N G L I E R.

Il n'y a presque plus de gens de notre parti.

M. P I L I E R.

On ne veut que des ariettes.

M. S A N G L I E R.

Et de la danse.

M. P I L I E R.

Je cherche depuis long-tems quelque moyen de remédier à tout cela.

M. S A N G L I E R.

Et moi donc? Je ne reste pas les bras croisés. Croyez-vous que je ne gémissé pas de cette décadence du goût?

M. P I L I E R.

Armide avoit réussi.

M. S A N G L I E R.

J'en espérois beaucoup.

M. P I L I E R.

Il faudroit redonner Armide.

M. S A N G L I E R.

Sans doute; mais faites entendre cela à tout Paris!

M. P I L I E R.

Ils aimeront mieux tout perdre.

M. S A N G L I E R.

Ils nous proposeront de mettre l'opéra-comique à l'opéra, & d'y joindre des ballets.

M. P I L I E R.

Il ne faut pas le souffrir.

M. S A N G L I E R.

J'y suis bien résolu.

M. P I L I E R.

Mais comment l'empêcher ?

M. S A N G L I E R.

Emparez-vous du parterre.

M. P I L I E R.

Il n'y a plus personne de goût.

M. S A N G L I E R.

Et dans le foyer ?

M. P I L I E R.

On y vient parler nouvelles & chevaux pendant les scènes , & l'on n'en sort que pour les ballets.

M. S A N G L I E R.

On ne pense sérieusement à rien à présent.

M. P I L I E R.

Il n'y a que vous & moi qui nous occupions de cela.

M. S A N G L I E R.

Oui ; mais nous y rêvons en vain ; l'opéra sera détruit malgré nous.

M. P I L I E R.

Voilà M. Qu'importe. Il faudroit le gagner ,
lui qui voit beaucoup de monde.

M. S A N G L I E R.

Bon ! il ne se soucie de rien.

M. P I L I E R.

Il faut essayer ; l'opéra ne sauroit lui être in-
différent , il n'en manque pas un.

M. S A N G L I E R.

Eh bien , voyons.

M. P I L I E R.

Laissez-moi faire.

S C E N E I I I.

M. Q U ' I M P O R T E , M. P I L I E R ,
M. S A N G L I E R.

M. P I L I E R.

ON voit bien qu'il n'y a pas d'opéra , Mon-
sieur , aujourd'hui ; sans quoi l'on ne vous verroit
sûrement pas ici.

M. Q U ' I M P O R T E.

Qu'importe ? Moi , je vais à l'opéra , aux Ita-
liens , aux François ; cela m'est égal.

M. S A N G L I E R.

Mais s'il n'y avoit pas d'opéra cependant, vous en seriez fâché ?

M. Q U ' I M P O R T E.

Qu'importe ? Il y auroit autre chose ; ou bien j'irois à la promenade ces jours-là, ou je ferois des visites.

M. P I L I E R.

Mais vous n'entendriez plus de bonne musique françoise.

M. Q U ' I M P O R T E.

Qu'importe ? J'entendrois toujours de la musique.

M. S A N G L I E R.

Quoi ! de la musique d'opéra-comique ?

M. Q U ' I M P O R T E.

Qu'importe ? si elle me faisoit plaisir.

M. P I L I E R.

Mais c'est qu'il n'y a pas de grandes voix.

M. Q U ' I M P O R T E.

Qu'importe ? Pourvu qu'on les entende, voilà tout ce qu'il faut.

M. S A N G L I E R.

C'est vrai ; cependant il seroit fâcheux de perdre ces beaux récitatifs de Lully.

DRAMATIQUES. 171

M. Q U' I M P O R T E.

Qu'importe? N'avons - nous pas le récitatif obligé?

M. P I L I E R.

Ce n'est pas la même chose.

M. Q U' I M P O R T E.

Qu'importe? quand on ne se connoît pas en musique.

M. S A N G L I E R.

Sans doute; mais je ne pense pas que vous ne vous y connoissiez point.

M. Q U' I M P O R T E.

Qu'importe? que vous le pensiez ou non; cela n'en est pas moins vrai.

M. P I L I E R.

C'est une plaisanterie; & si vous ne vous connoissiez pas en musique, vous ne viendriez pas tous les jours à l'opéra.

M. Q U' I M P O R T E.

Qu'importe? Moi, j'y vas pour voir le monde, pour causer ou me chauffer.

M. S A N G L I E R.

Quoi! Monsieur, vous n'êtes pas affligé de voir qu'un opéra est à présent presque tout sans paroles?

M. Q U ' I M P O R T E .

Qu'importe ? Je ne les ai jamais entendues.

M. P I L I E R .

Comment ! vous causiez donc pendant qu'on chantoit ; vous ne pouviez pas prendre d'intérêt au poëme.

M. Q U ' I M P O R T E .

Qu'importe ? Je n'ai que faire d'aller m'intéresser à tout cela : je fais seulement en gros qu'il y a deux amans persécutés par deux personnes qui s'entendent ensemble pendant toute la piece pour les tourmenter ; mais qu'à la fin il viendra un dieu qui raccommodera tout , & que l'on dansera une chaconne.

M. S A N G L I E R .

Et si l'on n'en dansoit pas ?

M. Q U ' I M P O R T E .

Qu'importe ? Je suis toujours sûr que l'on dansera quelque chose.

M. P I L I E R .

Mais il faut que les airs de violon soient bons , pour que l'on danse bien.

M. Q U ' I M P O R T E .

Qu'importe ? même quand on ne danseroit pas , pourvu que l'opéra finisse , & qu'on puisse aller sur le théâtre après.

M. SANGLIER.

Mais s'il n'y avoit plus d'opéra, vous ne pourriez pas aller sur le théâtre.

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe? J'irois ailleurs, où je vais à présent, par exemple. Adieu, Messieurs, je vous souhaite bien le bonjour.

M. PILIER.

Monfieur, je fuis bien votre ferviteur.

S C E N E I V.

M. SANGLIER, M. PILIER.

M. SANGLIER.

NOUS nous étions bien adreffés, pour fortifier notre parti. M. Pilier, qu'en dites-vous?

M. PILIER.

Ma foi, M. Sanglier, cela va mal pour nous; il y a à Paris comme cela mille gens qui profitent de tout & qui ne se foucient de rien.

M. SANGLIER.

Oui, & ils jeteroient les hauts cris, si on leur retranchoit quelque chose de ce dont ils ne s'inquiettent point.

M. P I L I E R.

Cela est sûr. Nous avons la peine, & eux le plaisir : demandez-moi pourquoi, par exemple ?

M. S A N G L I E R.

C'est que nous sommes trop bons.

M. P I L I E R.

C'est vrai ; mais comme c'est le bien public qui nous occupe , il ne faut pas s'y refuser.

M. S A N G L I E R.

Non vraiment ; il faut être citoyen avant tout.

M. P I L I E R.

Ah ! voilà M. Pointdutout ; c'est un homme qui a les meilleurs expédiens du monde dans tous les cas.

M. S A N G L I E R.

Vous le croyez ?

M. P I L I E R.

Ma foi, on me l'a dit.

M. S A N G L I E R.

Tant mieux : voilà ce qu'on appelle un homme enfin.



SCENE V.

M. POINTDUTOUT, M. PILIER,
M. SANGLIER.

M. P I L I E R.

MONSIEUR, je parie que vous vous ennuyez aujourd'hui, parce qu'il n'y a pas d'opéra?

M. P O I N T D U T O U T.

Point du tout, Monsieur. Je ne m'ennuie jamais ; quand on a (*Il montre son pouce, le premier doigt & le second*) cela, cela & cela, on ne fau-
roit s'ennuyer. (*)

M. S A N G L I E R.

Vous êtes bien heureux, Monsieur. Voilà ce qu'on appelle avoir des ressources ; mais dans les grandes affaires, il faut de grands moyens pour les faire réussir.

M. P O I N T D U T O U T.

Point du tout : écoutez-moi. Avec cela, cela & cela, vous ferez toutes les affaires du monde, je dis même celles de la plus grande conséquence.

• (*) Toutes les fois qu'il dit cela, cela & cela, il montre les mêmes doigts.

M. P I L I E R.

Donnez - nous donc un moyen pour soutenir l'opéra; car si l'on n'y prend garde, il tombera incessamment.

M. P O I N T D U T O U T.

Point du tout; avec cela, cela & cela, il ne tombera jamais.

M. P I L I E R.

Mais, Monsieur, vous ne prenez pas garde à une chose sans doute. Pour que l'opéra françois se soutienne, il faut de belles voix.

M. P O I N T D U T O U T.

Point du tout. De belles voix, de belles voix! Pour quoi faire? Il ne faut point de belles voix; il ne faut que cela, cela & cela.

M. S A N G L I E R.

J'entends bien ce que veut dire Monsieur, moi.

M. P I L I E R.

Quoi donc?

M. S A N G L I E R.

Ces trois choses.

M. P I L I E R.

Mais encore?

M.

M. S A N G L I E R.

Un bon poëme , une bonne musique , & des acteurs qui chantent bien & qui sachent bien débiter.

M. P O I N T D U T O U T.

Point du tout ; on peut très - bien s'en passer.

M. P I L I E R.

Vous ne voulez pas un bon poëme ?

M. P O I N T D U T O U T.

Point du tout.

M. S A N G L I E R.

Pas de bonne musique ?

M. P O I N T D U T O U T.

Point du tout.

M. P I L I E R.

Pas de bons chanteurs ?

M. P O I N T D U T O U T.

Point du tout.

M. S A N G L I E R.

Vous ne voulez donc que des ariettes ?

M. P O I N T D U T O U T.

Point du tout.

Tome IV.

M

M. P I L I E R.

Des ballets ?

M. P O I N T D U T O U T.

Point du tout.

M. S A N G L I E R.

Des décorations ?

M. P O I N T D U T O U T.

Point du tout.

M. P I L I E R.

Quoi ! pour avoir un opéra, il ne faut pas avoir tout ce que nous venons de vous nommer ?

M. P O I N T D U T O U T.

Point du tout, je n'en ai que faire ; il n'y a rien de si difficile à réunir. D'abord que j'ai cela, cela & cela, je suis sûr d'avoir un opéra toute la vie, & un opéra excellent.

M. S A N G L I E R.

Vous conviendrez pourtant qu'il ne faut rien épargner pour avoir un opéra.

M. P O I N T D U T O U T.

Point du tout, la dépense n'est pas nécessaire : on aime l'opéra à Paris ; & quel qu'il soit, je suis sûr avec cela, cela & cela, qu'il y aura toujours du monde.

M. P I L I E R .

Je vous entends à présent.

M. S A N G L I E R .

Je ne le comprends pas moi.

M. P I L I E R .

Il n'y a pourtant rien de si aisé. Monsieur veut dire que les petites loges soutiendront toujours l'opéra.

M. P O I N T D U T O U T .

Point du tout , je n'ai que faire de petites loges ; il n'y en auroit pas , qu'avec cela , cela & cela , je ne m'embarrasse de rien.

M. S A N G L I E R .

Oui , oui , Monsieur , vous avez raison , cela est clair à présent.

M. P I L I E R , rêvant .

Je ne devine pas.

M. S A N G L I E R .

Comment ! vous ne voyez pas que Monsieur veut dire que le monde attire le monde , & que l'habitude d'aller à l'opéra y fera toujours aller.

M. P O I N T D U T O U T .

Point du tout , ce n'est point l'habitude qui

M ij

y fera venir ; mais j'attirerai toujours tout Paris avec cela , cela & cela.

M. P I L I E R , *souriant.*

Ah ! oui , oui.

M. S A N G L I E R .

Comment ?

M. P I L I E R .

Avec les actrices , les danseuses.

M. P O I N T D U T O U T .

Point du tout. Les actrices , les danseuses ne me font rien. Je ne veux pas autre chose que ce que je vous dis ; cela , cela & cela.

M. S A N G L I E R .

Pour moi , rien ne me rassure.

M. P I L I E R .

Je n'ai que l'espoir des anciens opéras.

M. S A N G L I E R .

Voilà ce qu'il faudroit persuader de donner aux directeurs.

M. P O I N T D U T O U T .

Point du tout.

M. P I L I E R .

Comment , Monsieur , vous ne le croyez pas ?

M. S A N G L I E R .

C'est s'aveugler , je vous assure , que de penser autrement.

M. POINTDU TOUT.

Point du tout, je ne m'aveugle point, & vous avez tort de vous désespérer.

M. PILIER.

Quand on n'a pas d'autres ressources; car vous en conviendrez bien?

M. POINTDU TOUT.

Point du tout; songez donc que vous avez cela, cela & cela. Tranquillisez-vous. Je vous souhaite bien le bon soir. (*Il s'en va.*) Ecoutez, n'oubliez jamais que vous avez cela, cela & cela, & vous ne vous désespérerez pas.



SCENE VI.

M. PILIER, M. SANGLIER.

M. SANGLIER.

EH bien, M. Pilier?

M. PILIER.

Eh bien, M. Sanglier, que dites-vous?

M. SANGLIER.

Je dis toujours qu'il n'y aura bientôt plus d'opéra.

M üj

182 PROVERBE DRAMATIQUES.

M. P I L I E R.

Et moi aussi.

M. P I L I E R.

Nous sommes perdus.

M. S A N G L I E R.

Je n'en puis plus douter. (*Ils s'en vont.*)



LE BON MARI.

P R O V E R B E L V.



P E R S O N N A G E S.

LE COMTE DE BOURVILLE.

LA COMTESSE DE BOURVILLE.

LE VICOMTE DES COINSIERES.

LE CHEVALIER DE LA CERISAYE.

**DUVAL, valet, de-chambre de la Comtesse
de Bourville.**

La scene est chez la Comtesse de Bourville.



LE BON MARI.

PROVERBE.



SCENE PREMIERE.

LE VICOMTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

MAIS dis-moi donc, Vicomte, qu'est-ce que c'est que cette conduite-là ? Que viens-tu faire encore ici ?

LE VICOMTE.

Ce que j'y ai toujours fait depuis que j'y viens.

LE CHEVALIER.

Quoi ! n'as-tu pas quitté la comtesse ?

LE VICOMTE.

Moi, la quitter ! J'en serois au désespoir ; je l'aime réellement, j'en suis aimé à la fureur, pourquoi la quitterois-je ? Non, jamais je n'aurai cette pensée.

LE CHEVALIER.

Voilà un très-beau projet de constance ; il

est rare, mais entendons-nous. Qu'est-ce que tu fais de la Marquise de Villenon ?

L E V I C O M T E.

De la Marquise ?

L E C H E V A L I E R.

Oui ; parle-moi naturellement.

L E V I C O M T E.

La Marquise est aimable ; mais elle ne vaut pas la Comtesse.

L E C H E V A L I E R.

Qu'est-ce que c'est donc que cette fantaisie de les avoir ensemble ?

L E V I C O M T E.

Paix donc ; si l'on t'entendoit !

L E C H E V A L I E R.

Eh bien , réponds-moi nettement là-dessus.

L E V I C O M T E.

Pourquoi cela ?

L E C H E V A L I E R.

C'est que tu es veuu me troubler dans le moment où j'espérois toucher la Marquise , & que tu as renversé tous mes projets. Si tu l'aimois véritablement , je ne te dirois rien ; mais vouloir la conserver en même tems que la Comtesse , c'est les trahir toutes les deux.

LE VICOMTE.

Les trahir ! C'est un grand mot. Si je leur plais également, c'est au contraire faire à la fois le bonheur de deux femmes.

LE CHEVALIER.

Tout cela est bon pour la plaisanterie ; mais si tu restes attaché à la Comtesse , je te réponds que j'emploierai tous mes soins pour réussir auprès de la Marquise.

LE VICOMTE.

A la bonne heure ; je ne saurois t'en empêcher.

LE CHEVALIER.

Je ne négligerai rien , je t'en avertis.

LE VICOMTE.

Je te le conseille.

LE CHEVALIER.

Tu n'auras point de reproches à me faire , après ce que je viens de te dire.

LE VICOMTE.

Un rival est un triomphe de plus.

LE CHEVALIER.

Tu parles en homme bien sûr de plaire.

LE VICOMTE.

On plait toujours quand on est aimé.

LE CHEVALIER.

Mais on peut cesser de l'être.

L E V I C O M T E .

Il est vrai que cela arrive quelquefois, & il ne faut que de certains hommes, comme j'en connois, pour donner à une femme la réputation d'être légère.

L E C H E V A L I E R .

Tu n'as donc jamais connu de ces femmes-là ?

L E V I C O M T E .

Non, parce que j'ai su les fixer.

L E C H E V A L I E R .

A la bonne heure ; nous verrons si tu parleras toujours sur le même ton.

L E V I C O M T E .

Je l'espère.

L E C H E V A L I E R .

Adieu. Tu vois que je me comporte en galant homme.

L E V I C O M T E .

Tous les hommes ont droit de tenter fortune auprès des femmes ; & lorsqu'elles changent, ce n'est qu'à elles qu'il faut s'en prendre ; & très-sérieusement, je ne me brouillerai jamais avec mon ami, parce qu'il aura trouvé le moyen de plaire mieux que moi.

L E C H E V A L I E R .

Si tu deviens modeste, tu ne vaux plus rien ; je m'enfuis.

SCENE II.

LA COMTESSE, LE VICOMTE.

LA COMTESSE, *entrant par une autre porte.*

LE Chevalier n'est plus ici ?

LE VICOMTE.

Non, Madame.

LA COMTESSE.

Mais il étoit avec vous tout-à-l'heure.

LE VICOMTE.

Il vient de sortir dans l'instant.

LA COMTESSE.

Je croyois qu'il m'auroit attendue.

LE VICOMTE.

Ces regrets m'étonnent, je ne faurois m'empêcher de vous le dire, Madame. J'osois me flatter que vous ne seriez pas fâchée de vous trouver seule avec moi.

LA COMTESSE.

Vous vous flattiez un peu légèrement, comme vous voyez.

LE VICOMTE.

Ce n'est pas sérieusement que vous dites cela ?

L A C O M T E S S E .

Très-sérieusement.

L E V I C O M T E .

Madame , expliquez - vous de grace.

L A C O M T E S S E .

Expliquez - moi vous - même pourquoi , pendant que j'ai été à Courci , je ne vous y ai vu qu'une fois , une seule fois en quinze jours. Il y a six mois que vous n'auriez pas été si long-tems sans me voir.

L E V I C O M T E .

J'ai eu l'honneur de vous dire & de vous mander que les affaires de mon régiment m'obligeoient d'être à Versailles presque tous les jours.

L A C O M T E S S E .

Ce n'est pas ce que vous m'avez dit que je veux savoir ; c'est ce qui est , ce que vous ne m'avez pas dit.

L E V I C O M T E .

Je serois bien embarrassé de vous dire autre chose.

L A C O M T E S S E .

Je le crois , puisque vous ne me le dites pas. Avez - vous des projets d'ambition qui puissent m'alarmer ? Ne le craignez pas ; je saurai sacrifier

tout à votre gloire , & je ne me plaindrai pas.

L E V I C O M T E.

Moi , avoir d'autre ambition que de vous aimer & de vous plaire toute ma vie ! Ah ! Madame , ne le croyez pas : l'ambition étouffe la tendresse , elle est avide , ne jouit jamais ; & je perdrais pour elle un bonheur réel , sans lequel il me seroit impossible de vivre ! Non , Madame , vous ne devez avoir aucune inquiétude. Bannissez toutes ces craintes , je vous en supplie , pour votre repos & pour le mien.

L A C O M T E S S E.

Ah ! Vicomte , je ne fais pourquoi , mais je ne puis m'ôter de l'esprit que vous me trompez.

L E V I C O M T E.

Vous pouvez me soupçonner !

L A C O M T E S S E.

Je me le reproche ; mais en même tems rien ne peut me rassurer , ni ce que je me dis en votre faveur , ni ce que vous me dites vous - même.

L E V I C O M T E.

Souvenez - vous du tourment que vous ont donné les soupçons que vous avez eus que j'aimeis Madame d'Ancille.

L A C O M T E S S E.

Eh bien , voilà justement ce que j'ai déjà pensé.

Je vous vois le même air & la même conduite que dans ce tems - là.

L E V I C O M T E .

Cependant vous avez été bien sûre que je ne l'aimois pas.

L A C O M T E S S E .

Bien sûre , parce que vous m'avez dit que je me trompois , & que je trouvois indigne de vous & de moi de ne pas vous croire , & de faire d'autres recherches pour savoir si cela étoit vrai. Voilà comme je suis.

L E V I C O M T E .

Et vous pourriez , avec cette façon de penser & d'aimer , croire que je vous sacrifierois à une autre ? Où trouverai - je rien aussi digne de m'attacher pour la vie ? Ah ! Madame , rendez-vous plus de justice....

L A C O M T E S S E .

Si vous me trompiez , Vicomte , à quels maux ne serois - je pas en proie ! Songez donc à tout ce que j'ai souffert pour résister à ce penchant invincible où tout m'entraînoit malgré moi ; les reproches que je me suis toujours faits , & que je me fais encore sans cesse , de tromper un mari dont je n'ai jamais eu un instant lieu de me plaindre.

L E

LE VICOMTE.

Mais il n'a point d'amour pour vous.

LA COMTESSE.

Cela peut être, mais il m'estime ; & être toujours au moment de ne pas mériter cette estime, & craindre de me voir confondue avec tant d'autres femmes, est un supplice continuel. S'il étoit possible que ce fût pour un ingrat, j'en mourrois de douleur.

LE VICOMTE.

Que dites-vous, Comtesse ? Moi ingrat !

LA COMTESSE.

Je le crains.

LE VICOMTE, *à genoux.*

Je jure à vos pieds....

LA COMTESSE.

Ah ! Vicomte..... O ciel ! levez-vous, c'est mon mari. Il vous a vu, je suis perdue.

LE VICOMTE, *toujours à genoux.*

Non, non, laissez-moi faire, & ne vous troublez pas.



 S C E N E I I I .

 LE COMTE, LA COMTESSE, LE
 VICOMTE.

 LE VICOMTE, *se levant lentement.*

AH! Comte, je vous en prie, aidez-moi à obtenir de la Comtesse de me raccommo- der avec une femme que j'aime; il ne s'agit que de lui persuader que j'ai soupé hier ici, & elle ne veut pas consentir à le lui dire; c'est en vain que je l'en prie, elle me désespere.

LE COMTE.

La ruse que vous employez là pour détourner mes idées, mon cher Vicomte, est tout-à-fait spirituelle; mais, par malheur pour vous, j'ai lu dans la Bibliothèque de campagne l'histoire du comte de Tende, & je connois cette situation-là.

LE VICOMTE.

Que voulez-vous dire?

LE COMTE.

Que les maris des romans ne sont pas faits comme ceux d'à présent, non plus que les amans. Ces derniers ne trompoient que les maris, mais

jamais les femmes. La mode change tout.

LE VICOMTE.

Quelle erreur ! Quoi ?...

LE COMTE.

Il n'y a point d'erreur à cela ; & je ne pardonne jamais à qui se donne pour un galant homme , de tromper une femme. Je suis bien sûr que je passerai pour ridicule en paroissant aussi délicat.

LE VICOMTE.

Ridicule ? Non , vraiment ; je pense comme vous.

LE COMTE.

Pourquoi donc agir différemment ?

LE VICOMTE.

C'est un perfiffage que tout cela.

LE COMTE.

Je ne perfiffe point ; je fais très - bien que vous êtes attaché depuis près d'un mois à la Marquise de Villenon.

LE VICOMTE.

Moi ?

LE COMTE.

Oui , vous ; & trahir une femme honnête pour une femme aussi légère , rien n'est plus affreux.

L E V I C O M T E .

Je vous assure que je n'aime point Madame de Villenon.

L E C O M T E .

Vraiment, je fais bien que vous n'irez pas en convenir ici.

L E V I C O M T E .

Ni ici, ni ailleurs.

L E C O M T E .

Allons, allons, je fais là-dessus tout ce que l'on peut savoir. (*Il veut s'en aller.*)

L E V I C O M T E .

Non, attendez; que je vous explique...

L E C O M T E .

Cela ne me regarde pas; je ne me mêle des affaires de personne.

L E V I C O M T E .

Il est très-important de vous désabuser.

L E C O M T E .

Chacun a sa manière de se comporter.

L E V I C O M T E .

Si vous vouliez m'entendre....

L E C O M T E .

Cela est inutile. Que diable pourriez-vous me dire? Vos principes sont différens des miens; &

quand on pense différemment, on ne se persuade jamais l'un l'autre.

L E V I C O M T E.

Mais je pense comme vous ; & je vous jure que je ne tromperois jamais une femme , quand il s'agiroit de tout au monde. . . .

L E C O M T E.

Ce n'est pas à moi que l'on fait croire ces choses-là. Adieu , adieu.

L E V I C O M T E.

En vérité , Comte , je peux vous désabuser. Revenez.

L E C O M T E.

Oui , je reviens ; mais c'est pour vous dire que vous êtes un étourdi : il falloit me mettre dans votre confiance , pour m'empêcher de dévoiler votre secret. Cela eût été même très-adroit , & bien plus neuf que ce que vous avez voulu me faire croire , quand je vous ai trouvé aux genoux de Madame. (*Il sort.*)



S C E N E I V.

LA COMTESSE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE, *à la Comtesse qui veut rentrer
chez elle.*

MADAME, que faites - vous ?

LA COMTESSE.

Non, Monsieur, ne me retenez pas, ou craignez mon indignation.

LE VICOMTE.

Il n'y a rien à quoi je ne m'expose plutôt que de vous laisser dans une aussi cruelle erreur. Le Comte n'est point jaloux, je le fais; mais l'amour-propre apparemment lui fait employer ce moyen pour me perdre auprès de vous: cela n'est pas difficile à comprendre. Comment vous-même ne l'avez-vous pas imaginé, & n'avez-vous pas cherché à ne me point trouver coupable ?

LA COMTESSE.

Seroit-il possible !...

LE VICOMTE.

Madame, en vérité, j'ai lieu de me plaindre de la facilité avec laquelle vous vous livrez à

DRAMATIQUES. 199

tout ce qui peut me détruire auprès de vous.

LA COMTESSE.

Non - seulement je vous perds , mais je perds encore l'estime de mon mari.

LE VICOMTE.

Vous ne me perdez point , Madame , & vous ne me perdrez jamais. Quant à l'estime de votre mari , elle ne sauroit être diminuée. Sa maniere de penser n'est point différente de celle de tout le monde. Ce qui perd une femme à présent , c'est le choix qu'elle fait ; voilà sur quoi l'on peut se récrier , quand l'homme qui s'attache à elle est un homme réellement méprisable.

LA COMTESSE.

Quelle morale ! Pouvez - vous croire que je l'adopte , & que sans cette chaîne qui me tyrannise , j'eusse jamais voulu la suivre ? Je fais qu'on plaint , & même qu'on a dans le monde une ridicule vénération pour une femme qui a un attachement durable ; mais , pour cela , peut-elle ne pas sentir qu'elle agit contre ses devoirs , contre ce qu'elle se doit à elle - même ?

LE VICOMTE.

Ce qu'elle se doit ! Mais se doit - elle plus que son mari ne lui doit ?

L A C O M T E S S E.

Les torts des autres peuvent-ils nous excuser ?
Le penchant nous entraîne ; & si l'on avoit le
courage de le combattre plus fortement. . . .

L E V I C O M T E.

Ah ! bannissez ces idées ; ne vous occupez à
l'avenir que de la douceur d'aimer & d'être ai-
mée : c'est un bien auquel il ne faut point mêler
d'amertume. Vous devez être sûre de moi ; ne
me cachez rien de ce qui se passe dans votre
ame ; je ne veux pas y laisser établir le plus lé-
ger soupçon ; je vous sacrifierai tout : il n'est
pas juste que vous ayez la moindre inquiétude.
Promettez - moi donc de me mettre à portée de
détruire toutes celles qui pourroient naître , & je
vous jure que jamais. . . .



S C E N E V.

LA COMTESSE, LE VICOMTE, DUVAL.

DUVAL, *donnant une lettre à la Comtesse.*

MADAME, c'est de la part de Madame la
Marquise de Villenon.

LA COMTESSE.

La Marquise de Villenon ?

D U V A L.

Et il n'y a point de réponse.

LA COMTESSE.

C'est assez.

LE VICOMTE, *à part & troublé.*

O ciel ! que peut - elle lui mander ?

SCENE VI.

LA COMTESSE, LE VICOMTE,

LA COMTESSE, *après avoir lu la lettre.*

MES pressentimens étoient donc vrais !

LE VICOMTE.

Ah ! Madame , pourriez-vous croire...

LA COMTESSE.

Oui , Monsieur , je vous crois capable de tout.

Voyez le billet de la Marquise. (*Elle lit.*)

« Le Vicomte m'avoit juré qu'il ne vous
» aimoit plus , Madame ; il nous trompoit éga-
» lement : je vous l'abandonne , & je ne veux
» le revoir de ma vie. »

L E V I C O M T E .

Ne croyez pas , Madame , qu'elle veuille ne plus me voir ; elle veut me brouiller avec vous , voilà tout : elle se venge de ma froideur pour elle....

L A C O M T E S S E .

Pouvez-vous espérer de me tromper davantage ? Votre ingratitude anéantit tout l'amour que j'avois pour vous : il ne me reste que le regret de vous avoir aimé.

L E V I C O M T E .

Que dites-vous ? Quoi , Madame....

L A C O M T E S S E .

C'en est assez ; ne me revoyez jamais. (*Elle sort.*)

L E V I C O M T E , *douloureusement.*

Le Chevalier ne m'a que trop bien tenu parole ! Je perds tout en un jour ; je suis désespéré. (*Il s'en va.*)



LA CORBEILLE

DE MARIAGE.

PROVERBE LVI.

P E R S O N N A G E S.

Madame DE PERAUDIERE.

Mlle. DE PERAUDIERE.

LE CHEVALIER DE ROUVAL.


VICTOIRE, *femme-de-chambre de Mlle. de Peraudiere.*

M. DE BOURSAULE, *oncle de Mlle. de Peraudiere & son tuteur.*

M. BOURNIN, *Notaire.*

COMTOIS, *laquais de Madame de Peraudiere.*

La scene est dans le jardin de Madame de Peraudiere, à la campagne.


LA CORBEILLE
DE MARIAGE.

P R O V E R B E.


SCENE PREMIERE.

Mlle. DE PERAUDIERE , VICTOIRE.

Mlle. D E P E R A U D I E R E .

EH bien , Victoire , le Chevalier viendra-t-il ?

V I C T O I R E .

Oui , Mademoiselle ; il étoit chez lui , & il me l'a promis.

Mlle. D E P E R A U D I E R E .

Comment t'a-t-il reçue , quand tu lui as parlé de moi ?

V I C T O I R E .

D'abord il a fouri , & puis il a pris un air très-sérieux. Il a demandé si je ne savois ce que vous aviez à lui dire ; je lui ai répondu que non. J'irai le savoir dans l'instant ; tu peux le lui assurer , a-t-il

repris. Je lui ai remis la clef de la ruelle, & je suis revenue tout de suite.

Mlle. D E P E R A U D I E R E.

Il avoit donc l'air tranquille ?

V I C T O I R E.

Oui, tantôt gai, tantôt sérieux.

Mlle. D E P E R A U D I E R E.

L'ingrat ! il épouse Mlle. de Charville.

V I C T O I R E.

Mlle. de Charville, avec qui vous avez été au couvent ?

Mlle. D E P E R A U D I E R E.

Elle-même.

V I C T O I R E.

Elle est bien jolie au moins ; je l'ai vue à Paris, il n'y a pas quinze jours. . . . Et qui vous a mandé cela ?

Mlle. D E P E R A U D I E R E.

C'est Mlle. Alari qui l'a dit hier à quelqu'un qui me l'a redit.

V I C T O I R E.

Il faut que cela soit vrai ; car Mlle. Alari est sa marchande de modes.

Mlle. D E P E R A U D I E R E.

C'est une trahison affreuse ! Je ne puis croire, après cela, qu'il ose se présenter devant moi.

V I C T O I R E.

Je vous assure qu'il viendra.

Mlle. D E P E R A U D I E R E.

Mais que pourra-t-il me dire ?

V I C T O I R E.

Je n'en fais rien.

Mlle. D E P E R A U D I E R E.

M'avoir juré qu'il m'aimeroit toujours, & en épouser une autre !

V I C T O I R E.

Mademoiselle, j'entends du bruit à la petite porte ; c'est peut-être lui.

Mlle. D E P E R A U D I E R E.

Ne t'éloigne pas, & avertis-nous si ma mere venoit, afin qu'elle ne nous surprenne pas.



S C E N E I I.

Mlle. DE PERAUDIERE, LE CHEVALIER.

L E C H E V A L I E R.

COMMENT, Mademoiselle, vous consentez enfin à me voir, à m'entendre ? Etre dans le même lieu que vous depuis deux mois, ne pouvoir ni vous parler, ni vous écrire, & parce que vous ne le voulez pas !

Mlle. D E P E R A U D I E R E.

Ne vous ai-je pas dit mes raisons ? Si ma mere eût soupçonné la moindre intelligence entre nous , tout notre espoir n'étoit-il pas détruit ? Ne valoit-il pas mieux attendre avec prudence l'arrivée de mon oncle , puisqu'il est mon tuteur , qu'il consent à tout , & qu'il y fera consentir ma mere ?

L E C H E V A L I E R.

Mais pourquoi avez-vous pu croire que Madame votre mere , me connoissant , s'opposeroit à notre mariage ?

Mlle. D E P E R A U D I E R E.

C'est une foiblesse qu'il étoit inutile de vous dire ; mais que je veux bien vous apprendre à présent , pour vous prouver à quel point vous avez tort. Vous savez combien ma mere aime à plaire ; mais vous ne savez pas quelle est la source de l'humeur qui s'est emparée d'elle depuis quelque tems ; c'est la crainte de vieillir qui la tourmente continuellement. Je lui ai entendu dire qu'elle ne concevoit pas comment une femme , encore jeune , pouvoit supporter le titre de grand'mere. Après cela , croyez-vous que l'idée de me voir vous épouser pourroit lui plaire ? Non , elle n'y consentira jamais que lorsqu'elle y
fera

fera forcée , & brusquement , sans pouvoir espérer de l'empêcher.

L E C H E V A L I E R.

Ah ! quand on aime bien , il est si doux de le prouver , qu'on est moins occupé que vous ne l'étiez de toutes ces craintes.

Mlle. D E P E R A U D I E R E.

Et quand on aime bien , se rebute - t - on si facilement , & se détermine - t - on à en épouser une autre ? Croyez-vous que j'en eusse été capable ? Non , jamais ; je me serois reproché jusqu'à cette pensée.

L E C H E V A L I E R , *avec joie.*

Vous croyez donc ? ... Quoi ! vous m'aimez toujours ?

Mlle. D E P E R A U D I E R E.

Moi , qui faisois tout mon bonheur de l'espoir d'une union délicieuse , je ne m'occupois que d'un ingrat !

L E C H E V A L I E R.

O ciel ! que dites-vous ? ...

Mlle. D E P E R A U D I E R E.

Ce n'étoit donc qu'un goût foible , passager ; peut-être seulement le plaisir de vous voir aimé ? Je frémis de le penser !

L E C H E V A L I E R.

Mais écoutez-moi...

Mlle. D E P E R A U D I E R E.

Non , je ne veux plus rien entendre , & je n'ai voulu vous voir que pour vous dire que je vais vous bannir entièrement de mon cœur.

L E C H E V A L I E R.

Ah , vous me ravissez !

Mlle. D E P E R A U D I E R E.

Quoi , vous insultez à ma douleur ? Perfide !

L E C H E V A L I E R.

Je ne me sens pas de joie. Arrêtez.

Mlle. D E P E R A U D I E R E.

Non , laissez - moi vous fuir pour jamais.

L E C H E V A L I E R.

Non , vous ne me fuirez point. Apprenez...

Mlle. D E P E R A U D I E R E.

Je n'en fais que trop. . . . Ce n'étoit donc que pour jouir de mon désespoir , que vous avez pu consentir encore à me voir ? Ce n'étoit que. . . .

L E C H E V A L I E R.

Ah ! je vous prie de m'écouter. Vous ne me condamnerez point , j'en suis bien sûr.

Mlle. D E P E R A U D I E R E.

Et comment voulez-vous que j'approuve ce

mariage ? Je le devrois , je devrois sentir que je suis trop heureuse de n'être point engagée avec un homme qui ne vouloit que me tromper , qui ne m'a jamais aimée ; mais . .

LE CHEVALIER .

Vous m'offensez cruellement par cette pensée : calmez-vous , ce mariage ne se fera point.

Mlle. DE PERAUDIERE .

Il ne se fera point ?

LE CHEVALIER .

Non , il n'a même jamais dû se faire.

Mlle. DE PERAUDIERE , *avec joie.*

Je ne vous comprends pas : se pourroit-il . . .

LE CHEVALIER .

La contrainte où vous m'avez fait vivre depuis deux mois , l'excès de précaution & de prudence que vous avez exigé de moi , tout cela m'a tourné la tête ; je me suis cru à la veille de vous perdre.

Mlle. DE PERAUDIERE .

Comment ?

LE CHEVALIER .

J'ai vu tant de fois des Demoiselles , avec beaucoup d'amour , ne pouvoir pas résister à leurs parens , & prendre le parti d'éloigner d'elles ,

sous quelque prétexte, leur amant, pour éviter leurs reproches & se rendre plus capables d'obéir à ce qu'on exigeoit d'elles, que j'ai craint que vous n'employassiez ce moyen pour consentir à me perdre.

Mlle. D E P E R A U D I E R E.

Ah ! Chevalier, vous m'avez cru capable de vous abandonner ?

L E C H E V A L I E R.

Quand on aime vivement, on s'alarme de même : j'ai voulu vous forcer de rompre ce silence qui me désespéroit, pour voir si je ne me trompois pas, & calmer mes inquiétudes.

Mlle. D E P E R A U D I E R E.

Et qu'avez-vous fait ? Je crains que vous ne vous soyez trop engagé, pour pouvoir à présent...

L E C H E V A L I E R.

Il n'y a pas même l'apparence d'engagement. Pour vous faire parvenir que j'allois me marier, je n'ai fait autre chose qu'envoyer un inconnu, avec un air de mystère, commander une corbeille de mariage chez Mlle. Alari ; & il a nommé Mlle. de Charville plutôt qu'une autre : voilà tout ; mais ce n'a pas été sans craindre que

ce moyen ne fût inutile , si vous aviez consenti à en épouser un autre.

Mlle. *D E P E R A U D I E R E.*

Ah ! Chevalier , j'ai donc eu tort de vous soupçonner d'être infidèle , & vous m'aimez toujours ?

L E C H E V A L I E R.

Et puis-je faire autrement ? J'aimerois mieux mourir que de cesser jamais....



S C E N E I I I.

Mad. *D E P E R A U D I E R E*, *L E C H E V A L I E R*,
Mlle. *D E P E R A U D I E R E*,
V I C T O I R E.

V I C T O I R E.

AH ! Mademoiselle , voilà Madame votre mere ; elle a sûrement vu M. le Chevalier.

Mlle. *D E P E R A U D I E R E.*

Laissez-moi faire , & ne démentez point tout ce que je lui dirai.

Mad. *D E P E R A U D I E R E.*

Que faites-vous donc ici avec Monsieur, Mademoiselle ?

Mlle. D E P E R A U D I E R E.

Tenez, M. le Chevalier, dites vous - même
à ma mere ce que vous me disiez.

L E C H E V A L I E R.

Moi, Mademoiselle, je n'oserois jamais.

Mad. D E P E R A U D I E R E.

De quoi s'agit-il donc, Monsieur ? Parlez, je
vous prie.

L E C H E V A L I E R.

Madame, je ne puis.

Mad. D E P E R A U D I E R E , *d'un air
sévère.*

Et vous, Mademoiselle ?

Mlle. D E P E R A U D I E R E.

Vous paroissez fâchée ; ce n'est pas ma faute.

Mad. D E P E R A U D I E R E.

Comment, ce n'est pas votre faute ?

Mlle. D E P E R A U D I E R E.

Non, ma mere ; & c'est à vous-même qu'il
faut s'en prendre, si cela peut vous déplaire.

Mad. D E P E R A U D I E R E.

Quoi ? expliquez-vous.

Mlle. D E P E R A U D I E R E.

Mais c'est qu'il me semble qu'il n'est pas décent
que ce soit moi qui vous l'apprenne.

Mad. D E P E R A U D I E R E.

Vous m'impatientez ; je veux absolument que vous parliez.

Mlle. D E P E R A U D I E R E.

J'obéis. M. le Chevalier m'avoit entendu dire quelquefois la répugnance que j'aurois de vous voir remarier.

Mad. D E P E R A U D I E R E.

La répugnance ! Votre répugnance ne me feroit rien , si j'en avois envie ; & je me remarierai quand il me plaira : entendez-vous, Mademoiselle ?

Mlle. D E P E R A U D I E R E.

Je le fais bien , ma mere.

Mad. D E P E R A U D I E R E.

Qu'est-ce que fait ici votre répugnance ?

Mlle. D E P E R A U D I E R E.

C'est qu'il dit qu'il y a quelqu'un qui voudroit bien avoir le bonheur de vous plaire , & qui craint de ne pas réussir , parce que je pourrois lui nuire auprès de vous.

Mad. D E P E R A U D I E R E.

Il me connoît bien ; oui , je vous consulterai. Je ne crois pas un mot de cela : on ne songe guere à une veuve qui a une fille de treize ans ;

car , Monsieur , il faut que vous sachiez que ma fille n'a que cela , quoiqu'elle paroisse davantage : & je ne conçois pas pourquoi elle est si fortunée , car j'ai été mariée bien jeune au moins.

L E C H E V A L I E R .

Vous n'avez pas besoin de le dire , Madame.

Mad. D E P E R A U D I E R E .

Si tout ce que je viens d'entendre est vrai , j'espere que je saurai quel est celui pour qui vous vous intéressez , M. le Chevalier.

Mlle. D E P E R A U D I E R E .

Quel qu'il soit , je jure bien qu'il ne sera jamais mon beau-pere.

Mad. D E P E R A U D I E R E .

Vous jurez bien , Mademoiselle ; voyez un peu l'assurance. J'aurois presque envie de vous faire voir le contraire , pour vous apprendre à parler : mais hélas ! après la perte que j'ai faite de mon mari , il faudroit une ame bien sensible pour la réparer.

Mlle. D E P E R A U D I E R E .

C'est ce que M. le Chevalier dit aussi que vous trouveriez dans celui qui se propose ; c'est un homme qui veut être aimé avant que d'épouser , qui veut pendant une année éprouver celle qu'il aime , pour s'en assurer.

Mad. D E P E R A U D I E R E.

Mais vraiment, c'est un homme très-délicat ;
c'est un trésor dans le siècle où nous sommes.

Mlle. D E P E R A U D I E R E.

C'est un homme fort peu empressé de vous
avoir : moi je n'y vois que cela.

V I C T O I R E.

Pour moi, je pense comme Mademoiselle.

Mad. D E P E R A U D I E R E.

Voilà comme la jeunesse pense à présent. Mon-
sieur, je veux absolument connoître cet homme-là.

L E C H E V A L I E R.

Madame, il seroit trop heureux de pouvoir
réussir à vous plaire.

Mad. D E P E R A U D I E R E.

Il faut absolument que vous me l'amenez.

L E C H E V A L I E R, *embarrassé.*

Madame. . . . (*Il regarde Mlle. de Peraudiere.*)

Mad. D E P E R A U D I E R E.

Vous avez beau chercher à lire dans les yeux
de ma fille si elle le trouve bon ; d'abord que
je le desire, cela suffit.

L E C H E V A L I E R.

Je ferai ce que vous m'ordonnez, Madame.

Mad. DE PERAUDIERE.

Mais en attendant , M. le Chevalier , ne puis-je pas toujours savoir qui c'est , savoir son nom du moins ?

Mlle. DE PERAUDIERE.

Pour moi , à votre place , il y a long - tems que je l'aurois demandé. Allons , Monsieur , dites donc.

LE CHEVALIER. !

Mais...

Mad. DE PERAUDIERE.

Vous vous troublez ?

Mlle. DE PERAUDIERE.

Ma mere , j'ai deviné.

Mad. DE PERAUDIERE.

Comment ?

Mlle. DE PERAUDIERE.

Je fais qui c'est.

Mad. DE PERAUDIERE.

Si c'est ce que j'imagine...

Mlle. DE PERAUDIERE.

Eh ! oui , sûrement , c'est lui-même.

LE CHEVALIER , *à part.*

Ah ! je suis perdu.

Mad. DE PERAUDIERE , *minaudant.*

Eh bien , Monsieur ?

LE CHEVALIER, regardant Mlle. de Péraudière, qui lui fait signe de dire oui.

Oùi, Madame. (*A part.*) Je ne fais où j'en suis.

MAD. DE PERAUDIERE.

La modestie avec laquelle vous vous annoncez, est d'un heureux présage : je ne suis point coquette ; mais je jurerois presque que vous êtes incapable de jamais tromper.

LE CHEVALIER.

Ah, Madame, si vous saviez ce que cela me coûte !

MAD. DE PERAUDIERE.

Ce que cela vous coûteroit, j'en suis persuadée : tenez, Chevalier, votre trouble peint plus que tout ce que vous pourriez dire. Oui, Mademoiselle, voilà comme on aime & comme on doit aimer ; mais vous n'êtes pas capable de concevoir toute cette délicatesse, vous.

Mlle. DE PERAUDIERE.

Je n'ai pas autant d'expérience que vous, ma mere.

MAD. DE PERAUDIERE.

Pourquoi voulez-vous donc parler ? En vérité, Chevalier, je crois que, pour vous con-

vaincre de ma sensibilité, vous n'aurez pas besoin d'attendre un an.

L E C H E V A L I E R.

Madame, je ne suis point accoutumé à me flatter de l'espoir d'être heureux. Je l'ai dit à Mademoiselle ; & je n'ai pas l'honneur d'être assez connu de vous, Madame, pour espérer que vous puissiez penser long-tems aussi favorablement de moi.

Mad. D E P E R A U D I E R E.

Quand même vous auriez quelques défauts, je le suppose, chacun n'a-t-il pas les siens ? L'amour les fait disparaître, & le desir de plaire corrige tout.

Mlle. D E P E R A U D I E R E, *souriant.*

Il y a des choses dont on ne se corrige jamais.

Mad. D E P E R A U D I E R E.

Oui, vous qui êtes opiniâtre, qui voudriez peut-être vous opposer aux desirs de M. le Chevalier, & qui seriez trop heureuse de lui ressembler. Oui, M. le Chevalier, je ne veux plus que nous nous quittions ; vous êtes un exemple pour ma fille, dont je lui conseille de profiter. Je veux qu'elle apprenne comme la douceur a seule le droit de charmer l'ame.

LE CHEVALIER.

Madame, je ne croyois pas devoir être cité jamais comme un modèle.

Mad. DE PERAUDIERE.

Quand on est capable d'une vraie tendresse, il est rare qu'on ne mérite pas la plus parfaite estime, je dis de tout le monde.

LE CHEVALIER.

En ce cas-là, j'ai donc plus de mérite que je n'osois m'en croire.

Mad. DE PERAUDIERE.

Voulez-vous que je vous dise votre défaut? C'est le manque de confiance; oui....



SCENE IV.

Madame DE PERAUDIERE, Mlle. DE PERAUDIERE, LE CHEVALIER, VICTOIRE, COMTOIS.

COMTOIS.

MADAME, il y a un Monsieur qui vous demande.

Madame DE PERAUDIERE.

Quel est ce Monsieur?

C O M T O I S.

C'est un Monsieur qui arrive de Paris ; j'ai oublié son nom en venant vous chercher.

Mad. DE PERAUDIERE.

Dites-lui que je le prie de m'attendre. Chevalier, ne vous en allez pas ; je viendrai bientôt vous rejoindre. Je ne crains pas, avec l'humeur de ma fille, que vous preniez pour elle d'autres sentimens que ceux que vous avez.



S C E N E V.

Mlle. DE PERAUDIERE, LE CHEVALIER, VICTOIRE.

Mlle. DE PERAUDIERE.

JE ne puis m'empêcher de rire de l'embarras où je vous ai vu.

LE CHEVALIER.

Je ne pouvois pas imaginer quel étoit votre projet.

Mlle. DE PERAUDIERE.

Vous avez très-bien joué votre rôle, & j'ai eu le plaisir de me venger de l'inquiétude que vous m'avez causée avec ce prétendu mariage.

L E C H E V A L I E R.

Oui, vous m'avez engagé dans une aventure dont je ne fais pas comment je me tirerai.

Mlle. D E P E R A U D I E R E.

Mais très-bien : par ce moyen, je m'affure le plaisir de vous voir tous les jours, & de n'avoir plus l'inquiétude de vous perdre.

L E C H E V A L I E R.

Oui ; mais Madame votre mere fera peut-être pressée de conclure.

Mlle. D E P E R A U D I E R E.

Ne lui ai-je pas annoncé que vous ne vouliez pas vous marier avant un an ?

L E C H E V A L I E R.

Il est vrai ; mais...

Mlle. D E P E R A U D I E R E.

Mais mon oncle peut arriver d'un moment à l'autre ; & d'ici à ce moment-là, nous ne nous quitterons plus.

L E C H E V A L I E R.

Et comment faire entendre à Madame votre mere que c'étoit vous que j'aimois au lieu d'elle ? Elle ne me le pardonnera jamais.

Mlle. D E P E R A U D I E R E.

Mon oncle arrangera tout cela.

V I C T O I R E .

Ah, Mademoiselle!

Mlle. D E P E R A U D I E R E .

Qu'est-ce que c'est?

V I C T O I R E .

Je crois voir Monsieur votre oncle, avec
Madame votre mere.

Mlle. D E P E R A U D I E R E .

Mon oncle ? (*Elle regarde.*) C'est lui-même.L E C H E V A L I E R , *avec regret.*

Mon impatience a tout perdu.



S C E N E V I .

Mad. D E P E R A U D I E R E , M. D E
B O U R S A U L E , Mlle. D E P E R A U -
D I E R E , L E C H E V A L I E R , V I C -
T O I R E , M. B O U R N I N , *un peu en-*
arriere.

Mad. D E P E R A U D I E R E .

J E fais bien que vous avez eu de mauvais che-
mins ; mais ils seront raccommodés l'année pro-
chaine.

M.

M. DE BOURSAULE.

J'ai cru périr vingt fois. Ah ! voilà ma niece . . .

(*Il l'embrasse.*)

Mlle. DE PERAUDIERE.

Mon oncle, je suis charmée de vous voir.

M. DE BOURSAULE.

Et moi aussi, ma chère enfant . . . Eh ! voilà le Chevalier de Rouval. Vous savez donc . . . Vous ont-ils parlé ?

Mad. DE PERAUDIERE.

Mais oui ; ce n'a pas été sans peine.

M. DE BOURSAULE.

Je ne vois pas pourquoi. Le parti vous convient-il enfin ?

Mad. DE PERAUDIERE.

On ne peut pas davantage.

M. DE BOURSAULE.

C'est que nous avons peur . . . parce que souvent les femmes . . . Vous savez bien ce que je veux dire . . . Je suis charmé de vous voir raisonnable.

Mad. DE PERAUDIERE.

Je suis bien aise de vous voir approuver ce dessein.

LE CHEVALIER, à *Mlle. de Péraudière.*

Je crains l'explication.

Tome IV.

P

Mlle. D E P E R A U D I E R E.

.. Prolongons l'erreur de ma mere.

M. D E B O U R S A U L E.

Qu'est-ce que vous dites , vous autres ? ...
Enfin , pour vous montrer que j'approuve ce mariage , j'ai amené le notaire avec moi ; & le contrat est tout prêt , très-bien fait : il n'y a plus qu'à le signer ; j'ai tout examiné , & vous savez que je m'entends en affaires , moi.

Mad. D E P E R A U D I E R E.

Sans doute ; mais je crains ..

M. D E B O U R S A U L E.

Quoi ?

Mad. D E P E R A U D I E R E.

Que M. le Chevalier ne soit pas si pressé de conclure que nous.

M. D E B O U R S A U L E.

Comment donc ?

L E C H E V A L I E R.

Madame , vous vous trompez ; rien ne peut me faire autant de plaisir que tout ce qui pourra hâter mon bonheur.

Mad. D E P E R A U D I E R E.

Vous l'entendez , ma fille ?

Mlle. D E P E R A U D I E R E.

Oui , ma mere.

M. D E B O U R S A U L E.

Tout cela ce sont des propos qui ne sont bons à rien. M. Bournin, avez-vous là notre contrat ?

M. B O U R N I N.

Oui, Monsieur.

M. D E B O U R S A U L E.

Allons, faites-les signer, je signerai après.

M. B O U R N I N.

Je vais lire. (*Il lit.*) Par-devant. . . .

Mad. D E P E R A U D I E R E.

Eh ! non, Monsieur ; à quoi bon ? D'abord que mon beau-frere a tout réglé, je crois que M. le Chevalier est comme moi, qu'il s'en rapportera bien à lui. (*Elle signe.*) Allons, signez, Chevalier ; prenez que l'année soit finie.

L E C H E V A L I E R.

Vous plaisantez ; mais je vous assure que je suis plus heureux que vous ne le ferez. (*Il signe.*)

Mad. D E P E R A U D I E R E.

Allons, allons, à la bonne-heure ; c'est à vous, ma fille.

Mlle. D E P E R A U D I E R E.

Très-volontiers. (*Elle signe.*)

Mad. D E P E R A U D I E R E.

C'est bien fait de faire les choses de bonne grace.

M. D E B O U R S A U L E.

Je veux figner auffi. (*Il figne.*) M. Bournin ira se reposer en attendant le souper. (*M. Bournin s'en va.*)



S C E N E V I I.

Madame DE PERAUDIERE , M. DE BOURSAULE , Mlle. DE PERAUDIERE , LE CHEVALIER , VICTOIRE.

M. D E B O U R S A U L E.

VOUS voyez bien que je fais finir une affaire tout de suite, moi.

Mad. D E P E R A U D I E R E.

Celle-là ne devoit rencontrer aucune difficulté, je pense.

M. D E B O U R S A U L E.

Ma niece craignoit pourtant que vous ne vous opposassiez à leur mariage : mais moi j'étois déterminé à tout ; & je crois que j'avois ce droit-là, puisque je donne à ma niece ma terre de Bourfaule.

Mad. D E P E R A U D I E R E.

Qu'est-ce que vous dites donc, mon beau-frere?

M. D E B O U R S A U L E.

Je dis qu'en la mariant au Chevalier. ...

Mad. DE PERAUDIERE.

Qu'est-ce que vous parlez de la marier au Chevalier ?

M. DE BOURSAULE.

Mais celui-là est fort bon ! Vous êtes excellente avec vos questions. Quoi ! nous ne venons pas de la marier au Chevalier ?

Mad. DE PERAUDIERE.

Mais, non ; c'est moi. . . .

M. DE BOURSAULE.

Vous ?

Mad. DE PERAUDIERE.

Sans doute.

M. DE BOURSAULE.

En vérité, ma chère sœur, la tête vous tourne.

Mad. DE PERAUDIERE.

Expliquez donc cela, Mademoiselle.

Mlle. DE PERAUDIERE.

Je suis au désespoir de vous avoir trompée, ma mère ; mais le hasard a encore plus fait que nous n'aurions pu l'espérer.

Mad. DE PERAUDIERE.

Je suis trahie ! Non, je ne veux jamais vous revoir, ni l'un ni l'autre.

L E C H E V A L I E R .

Ah ! Madame , croyez . . .

Mad. D E P E R A U D I E R E .

Non , non , ne me parlez jamais. (*Elle s'en va.*)

Mlle. D E P E R A U D I E R E .

Nous ne nous croyions pas si près d'être heureux , Chevalier.

L E C H E V A L I E R .

Rien ne peut égaler mon bonheur. (*Elle lui baise la main.*)

M. D E B O U R S A U L E .

Qu'est-ce que cela signifie ?

Mlle. D E P E R A U D I E R E .

Nous vous expliquerons cela , mon oncle.

M. D E B O U R S A U L E .

Oui , oui , allons-nous-en souper.

V I C T O I R E .

Monfieur , écrirai-je à Mlle. Alati d'envoyer ici la corbeille ?

L E C H E V A L I E R .

Vous me ferez plaisir ; mandez - lui d'y joindre un montre pour vous , ma chere Victoire.

V I C T O I R E .

Monfieur , je vous remercie.



L'OFFICIER

DU GOBELET.

PROVERBE LVII.



P E R S O N N A G E S.

M. DE S. BRICE, *Capitaine d'infanterie.*

M. DU PARC, *Capitaine de cavalerie.*

M. DE PLAVEAU, *Bailli de Nogent & Officier du Gobelet.*

MARIANNE, *servante.*

La scene est à Versailles, dans une auberge.


L'OFFICIER
DU GOBELET.

P R O V E R B E.


SCENE PREMIERE.

M. DE S. BRICE, M. DU PARC,
MARIANNE, *les éclairant.*

M. D U P A R C.

C'EST donc ici où tu loges ?

M. D E S. B R I C E.

Oui, pour deux ou trois jours; je ne suis pas mal.

M. D U P A R C.

Tu es fort bien. Si je logeais à l'auberge, je logerois ici, à cause de cette belle enfant-là. (*Il prend Marianne par le bras; il veut l'embrasser.*)

M A R I A N N E.

Finissez, Monsieur.

M. D U P A R C.

Comment, tu fais la cruelle, je crois.

M A R I A N N E.

Non, Monsieur ; mais c'est que je n'aime pas ces manieres-là.

M. D U P A R C.

Ah ! tu n'aimes pas ces manieres-là. (*Il la poursuit, elle se défend & le repousse.*)

Elle est plus forte que moi ; elle m'a déchiré mes manchettes.

M A R I A N N E.

J'en suis bien aise , pourquoi badinez-vous aussi ?

M. D U P A R C.

Attends-moi.

M A R I A N N E, *s'en allant.*

Je ne vous crains pas... Monsieur, vous n'avez besoin de rien ?

M. D E S. B R I C E.

Non pas à présent.

M A R I A N N E.

S'il vous faut quelque chose, vous le direz.



S C E N E I I.

M. D E S. B R I C E, M. D U P A R C.

M. D U P A R C.

POURQUOI ne veux-tu pas venir souper chez

Mad. de S. Placide ? C'est une très-bonne maison.

M. DE S. BRICE.

Je le fais bien.

M. DU PARC.

Elle t'en a prié ; & si tu reviens ici quelque-fois , tu feras bien aise de la trouver.

M. DE S. BRICE.

Si mon affaire se finit , je ne crois pas qu'on m'y revoie de si-tôt.

M. DU PARC.

Oui ; mais il faut qu'elle se fasse.

M. DE S. BRICE.

C'est pour cela que je veux faire mon mémoire , afin de le présenter demain.

M. DU PARC.

Tu trouverois peut-être chez Madame de S. Placide , des gens qui pourroient te servir.

M. DE S. BRICE.

Qui ?

M. DU PARC.

Des premiers commis : il en vient beaucoup chez elle , & qui sont très-honnêtes.

M. DE S. BRICE.

Tu as raison , diable !

M. DU PARC.

Quand je te dis ; allons , viens , viens.

M. D E S. B R I C E.

Je veux faire mon mémoire avant ; il est encore de bonne heure.

M. D U P A R C.

Et qu'est-ce que c'est que ton affaire ?

M. D E S. B R I C E.

On m'a dit que j'aurois de la peine à l'obtenir.

M. D U P A R C.

Il faut en parler à Madame de S. Placide.

M. D E S. B R I C E.

Si tu crois qu'elle puisse m'y servir , je ne demande pas mieux.

M. D U P A R C.

Je te dis que c'est la meilleure femme du monde , & la plus obligeante.

M. D E S. B R I C E.

Voici de quoi il est question. J'ai passé l'hiver chez mon pere , comme tu fais.

M. D U P A R C.

Oui. Quel âge a-t-il , ton pere ?

M. D E S. B R I C E.

Soixante & quinze ans ; mais il se porte bien.

M. D U P A R C.

Il faudroit demander la survivance de sa lieutenance de roi.

M. DE S. BRICE.

C'est cela justement que je veux.

M. DU PARC.

Tu as raison.

M. DE S. BRICE.

Tu connois Mlle. Adelaïde ?

M. DU PARC.

La fille de Madame de la Belliere, à Douai ?

M. DE S. BRICE.

Eh non !

M. DU PARC.

Ah ! la fille de M. Desfoins, votre major.

M. DE S. BRICE.

Justement : elle est charmante !

M. DU PARC.

Mais il me semble que non.

M. DE S. BRICE.

C'est que tu ne te la rappelles pas.

M. DU PARC.

Eh , parbleu , si fait : n'est-ce pas une grande fille pâle , qui avoit mal à la poitrine ?

M. DE S. BRICE.

Oui , mais ce mal-là n'est rien ; notre chirurgien-major l'a entreprise , il m'a promis qu'avant un mois elle seroit guérie.

M. D U P A R C.

Si tu avois connu le nôtre ! Il n'en manquoit pas de maladies de poitrine ; c'étoit bien le plus habile homme du monde. Acheve donc. Je parie que tu es amoureux de Mlle. Adelaïde.

M. D E S. B R I C E.

Il est impossible de l'aimer davantage.

M. D U P A R C.

Et t'aime-t-elle aussi ?

M. D E S. B R I C E.

Tout ce qu'on peut aimer ; & je parie que sa langueur ne vient que de ce que son pere ne veut pas consentir à notre mariage.

M. D U P A R C.

Quoi ! le bon-homme Desfoins est donc un peu entêté ?

M. D E S. B R I C E.

Que trop. Il n'y a que dans le cas où j'aurois la survivance de mon pere , qu'il le voudroit bien.

M. D U P A R C.

Je le crois

M. D E S. B R I C E.

Mon pere a écrit à son ancien colonel , qui l'aimoit beaucoup ; il venoit de mourir. Il a encore écrit pour cette survivance à bien des

officiers généraux de sa connoissance , sous lesquels il a servi : quelques - uns ne lui ont pas répondu , & les autres lui ont mandé qu'on n'accordoit plus de survivance ; & comme il y a un de ses camarades qui en a obtenu une pour son fils , j'ai pris le parti de venir ici ; ce n'a pas été sans être désespéré de me séparer de Mlle. Adelaïde.

M. D U P A R C.

Il faudra conter tout cela à Madame de S. Placide. Si tu veux , je la préviendrai.

M. D E S. B R I C E.

N'oublie pas de dire que c'est celle du lieutenant de roi du Quesnoi , qui a été accordée.

M. D U P A R C.

Celle du Quesnoi ?

M. D E S. B R I C E.

Il y a six semaines.

M. D U P A R C.

Ah ça , tu viendras bientôt ?

M. D E S. B R I C E.

Où , quand j'aurai fini mon mémoire.

M. D U P A R C.

Allons , c'est bon ; je m'en vais t'annoncer.
Ne sois pas long-tems.

M. D E S. B R I C E.

Non, non.

M. D U P A R C.

Adieu.

 S C E N E I I I.

M. DE S. BRICE, *cherchant dans le tiroir de la table.*

IL n'y a ici ni plume, ni encre. Voyons si j'en ai. (*Il fouille dans ses poches.*) J'ai oublié mon écritoire aussi. La fille !... Il n'y a pas de sonnette ici ? La fille !

 S C E N E I V.

M. DE S. BRICE, MARIANNE.

M A R I A N N E.

ON y va.

M. D E S. B R I C E.

Allons donc.

M A R I A N N E.

Qu'est-ce que vous voulez, Monsieur ?

M.

M. DE S. BRICE.

Une écritoire.

MARIANNE.

Est-ce qu'il n'y en a pas là ? Ce matin...

M. DE S. BRICE.

J'y ai regardé.

MARIANNE, *s'en allant.*

Vous en allez avoir tout-à-l'heure.

M. DE S. BRICE.

Pourvu que je me souvienne de ce qu'il y
avoit dans ce mémoire. (*Il rêve.*)

MARIANNE, *revenant.*

Monseigneur, voilà de l'encre.

M. DE S. BRICE.

Et une plume ?

MARIANNE, *s'en allant.*

Vous ne dites pas aussi.

M. DE S. BRICE.

Allez, allez.

MARIANNE, *revenant avec une plume.*

Tenez, voilà une plume.

M. DE S. BRICE.

Et du papier donc ?

MARIANNE, *s'en allant.*

Il falloit donc le dire en même tems. Pardi ;

il vous faut bien des choses toujours !

M. D E S. B R I C E.

Ce diable de mémoire que j'ai perdu ! (*Il cherche dans ses poches.*) Voyons encore. (*Il regarde tous ses papiers, & il baise une lettre.*) Ah, chere Adélaïde !

M A R I A N N E, *apportant du papier, &c.*

Voilà tout ce qu'il vous faut, n'est-ce pas

M. D E S. B R I C E.

C'est bon ; laissez-moi.

M A R I A N N E.

Il ne vous faut plus rien ?

M. D E S. B R I C E.

Non.

S C È N E V.

M. D E S. B R I C E, UNE VOIX *dans la chambre prochaine.*

M. D E S. B R I C E, *se mettant à écrire.*

IL faudra bien que je me souvienne de ce qui étoit dans ce mémoire. (*Il rêve.*) Oui, je crois que voilà comme il commençoit. (*Il écrit.*)

L A V O I X, *sur des tons différens.*

A boire pour le Roi. A boire pour le Roi.

M. D E S. B R I C E, *écoutant.*

Qu'est-ce que j'entends là ?

L A V O I X.

A boire pour le Roi. A boire pour le Roi. A boire pour le Roi.

M. D E S. B R I C E.

Que diable est-ce que cela veut dire ?

L A V O I X.

A boire pour le Roi. A boire pour le Roi.

M. D E S. B R I C E.

Je n'entends pas bien. Qu'importe ?

L A V O I X.

A boire pour le Roi. A boire pour le Roi.

M. D E S. B R I C E.

Cela m'a fait oublier... Il faudra bien que je le retrouve. (*Il réve.*)

L A V O I X.

A boire pour le Roi.

M. D E S. B R I C E.

Encore ? Ah ! je n'entends plus rien. (*Il réve.*)

Ah ! ... dire que je ne puisse pas me souvenir ! ..

L A V O I X.

A boire pour le Roi. A boire pour le Roi. A boire pour le Roi. A boire pour le Roi.

M. D E S. B R I C E.

Je n'y tiens pas ! ...

L A V O I X.

A boire pour le Roi.

M. D E S. B R I C E.

Je ne comprends pas qui ce peut être ; il
semble qu'il y a trois ou quatre voix.

L A V O I X.

A boire pour le Roi. A boire pour le Roi.

M. D E S. B R I C E.

Il m'est impossible de rien faire du tout , tant
que cela continuera.

L A V O I X.

A boire pour le Roi. A boire pour le Roi. A
boire pour le Roi.

M. D E S. B R I C E.

Il faut savoir ce que c'est. (*Il frappe contre le
mur.*) Qui est-ce qui est là ?

L A V O I X.

C'est moi.

M. D E S. B R I C E.

Qui, vous ?

L A V O I X.

J'ai l'honneur d'être votre voisin , Monsieur ;
& si vous voulez , je m'en vais vous aller voir.

M. D E S. B R I C E.

Qu'est-ce que vous avez ?

LA VOIX.

Je m'en vais vous le dire, Monsieur, je m'en vais vous le dire.

M. DE S. BRICE.

Ce sera sûrement quelque importun, ou quelque fou.

SCENE VI.

M. DE S. BRICE, M. DE PLAVEAU.

M. DE PLAVEAU, *à la porte.*

EST-IL permis d'entrer?

M. DE S. BRICE.

Entrez.

M. DE PLAVEAU, *en robe-de-chambre, une chandelle à la main.*

Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

M. DE S. BRICE.

Monsieur, je suis votre serviteur.

M. DE PLAVEAU.

Monsieur, je vous demande bien pardon de paroître comme cela devant vous; mais c'est que c'est mon usage, quand je suis rentré chez moi, de me mettre en robe-de-chambre, parce que,

vous entendez bien, cela fait que.... je dis....
enfin l'on est plus à son aise.

M. D E S. B R I C E.

C'est vrai.

M. D E P L A V E A U.

Monfieur, il me paroît que vous êtes en
affaire : vous avez là une plume & de l'encre....

M. D E S. B R I C E.

Oui, Monfieur, j'ai un mémoire de très-
grande conféquence à écrire, & je n'ai pas de
tems à perdre.

M. D E P L A V E A U.

Oh ! oui, quand on vient dans ce pays-ci....
Je m'en doutois bien.... parce que....

M. D E S. B R I C E.

C'est ce qui fait que je ne vous propose pas
de vous affeoir.

M. D E S. B R I C E.

Oh ! moi, vous vous moquez, je ne m'affieds
jamais ; je resterois comme cela toute la journée :
permettez seulement que je mette ma chandelle
fur votre table.

M. D E S. B R I C E.

Non, je ne veux pas vous déranger ; car vous
avez auffi affaire, vous, Monfieur, à ce qu'il me
semble.

M. DE PLAVEAU.

Oui vraiment, & je n'ai pas de tems à perdre non plus; car c'est demain..... Vous ne savez pas..... c'est que.....

M. DE S. BRICE.

Quand on n'est ici que pour peu de tems....

M. DE PLAVEAU.

Oh ! moi j'y suis pour trois mois, & c'est parce que.... Vous avez été étonné de ce que vous entendiez ?

M. DE S. BRICE.

Un peu ; & si vous pouviez parler un peu plus bas....

M. DE PLAVEAU.

Plus bas ?

M. DE S. BRICE.

Oui ; vous me feriez plaifit.

M. DE PLAVEAU.

Cela est bien difficile : ce n'est pas que je ne veuille faire ce que vous voudriez ; car moi.... Monsieur est officier, je crois ?

M. DE S. BRICE.

Oui, Monsieur.

M. DE PLAVEAU.

Je le disois bien ; quand je vois qu'on a comme

cela la croix, je dis : il faut que ce soit quelqu'un qui serve, ou qui a servi; car nous avons une étape à Nogent.

M. D E S. B R I C E.

Vous êtes de Nogent?

M. D E P L A V E A U.

Oui, Monsieur; je me nomme Plaveau, & je suis officier aussi moi, mais pas de même que vous; je suis officier de justice, j'en suis le bailli, & j'ai voulu être encore officier autrement, c'est-à-dire... avoir une charge... C'est bien une charge que celle de bailli; mais je veux dire une charge plus honorable: quand je dis plus honorable, c'est-à-dire, une charge chez le Roi.

M. D E S. B R I C E.

Vous êtes officier du Roi?

M. D E P L A V E A U.

Oui, Monsieur; j'ai cet honneur-là: je suis officier du Gobelet.

M. D E S. B R I C E.

Ah! c'est très-bien, Monsieur: je vous souhaite bien le bon soir.

M. D E P L A V E A U.

Monsieur, vous avez bien de la bonté; mais pour en revenir à ce que nous disions, c'est une

charge où il faut parler devant le Roi. Je suis bien accoutumé à parler en public ; car j'ai été reçu avocat à Bourges : & puis je juge tous les jours , c'est-à-dire , quand il y a des causes à mon bailliage. Pour lors je parle ; mais parler devant le Roi , c'est différent , & il faut un peu s'étudier pour cela.

M. D E S. B R I C E.

En ce cas - là , Monsieur , je vous demande pardon de vous avoir interrompu. Je suis bien votre serviteur.

M. D E P L A V E A U.

Vous ne m'avez point interrompu , Monsieur ; au contraire , & je pense une chose même. . . .

M. D E S. B R I C E.

Quoi ?

M. D E P L A V E A U.

Vous pourriez. . . . Je dis , si vous vouliez , vous pourriez me donner votre avis sur la manière dont. . . .

M. D E S. B R I C E.

Une autre fois , tant que vous voudrez.

M. D E P L A V E A U.

C'est bien honnête à vous , Monsieur ; mais c'est demain que je commence , &. . . .

M. D E S. B R I C E

J'en suis bien fâché ; mais....

M. D E P L A V E A U.

C'est l'affaire d'un instant.

M. D E S. B R I C E.

En vérité, je ne peux pas.

M. D E P L A V E A U.

Je vous en prie. Demain, quand le Roi sera à table ; car j'ai déjà vu tout cela ; il est là, & moi ici. Le Roi demande à boire, & moi, voilà ce que je dis aussi-tôt : A boire pour le Roi.

M. D E S. B R I C E.

C'est fort bien.

M. D E P L A V E A U.

Oui, c'est ce que je dois dire : mais c'est le ton que je cherche. J'ai envie de dire comme cela : (1) A boire pour le Roi, ou à boire pour le Roi, ou à boire pour le Roi. Non, je n'y suis pas.

M. D E S. B R I C E.

Je trouve que c'est fort bien.

M. D E P L A V E A U.

Non ; j'avois trouvé un autre ton à Nogent, que je cherche. Ah ! je crois que le voilà. Ecou-

1) Il prend différens tons.

D R A M A T I Q U E S. 251

tez, je vous prie. A boire pour le Roi. Non.
A boire pour le Roi. Ce n'est pas tout-à-fait cela,
je le sens bien.

M. D E S. B R I C E.

Je vous assure que c'est à merveille.

M. D E P L A V E A U.

Vous me flattez; mais si vous m'aviez entendu
à Nogent, vous verriez bien... Tenez, voilà,
je crois, comme je disois : A boire pour... Je
ne saurois retrouver ce ton-là; mais d'ici à demain
il faudra bien en venir à bout.

M. D E S. B R I C E.

Sûrement... Je vous demande bien pardon;
mais...

M. D E P L A V E A U.

C'est juste. Il faut que chacun fasse ses affaires.
Je suis bien aise d'avoir l'honneur d'avoir fait
votre connoissance, parce qu'on cause quelque-
fois.

M. D E S. B R I C E.

Prenez donc votre lumière.

M. D E P L A V E A U.

Ah! oui, j'oublois... Quand on a quelque
chose comme cela dans la tête... Je vous remer-
cie bien, Monsieur; je suis votre très-humble
serviteur. (*Il sort.*)

M. D E S. B R I C E.

Enfin, le voilà parti.

M. D E P L A V E A U.

Monfieur, je penſe une choſe. Si je pouvois vous être utile pour votre mémoire...

M. D E S. B R I C E.

Non, Monſieur, je vous prie de vouloir bien...

M. D E P L A V E A U.

Je fais acte de bonne volonté, au moins.

M. D E S. B R I C E.

Je vous en ſuis obligé. Permettez que je finiffe mon mémoire. (*M. de Plaveau ſort & revient.*)

M. D E P L A V E A U.

Ah! je le tiens pour le coup. Tenez, Monſieur, écoutez. A boire pour le Roi. Non, ce n'eſt pas cela; je vous demande bien pardon. (*Il ferme mal la porte.*)

M. D E S. B R I C E.

Eh! laissez la porte.

M. D E P L A V E A U.

C'eſt que la clef....

M. D E S. B R I C E.

Cela ne fait rien.

M. D E P L A V E A U.

Je vous ſouhaite bien le bon ſoir. Si je retrouve le ton de Nogent, je viendrai vous le dire.

M. D E S. B R I C E.

Adieu , adieu.

S C E N E V I I.

M. D E S. B R I C E , M. D E P L A V E A U

dans sa chambre.

M. D E S. B R I C E.

LE diable emporte l'importun ! (*Il s'assied.*)

L'impatience dérange plus la mémoire ! (*Il rêve.*)

Ah ! m'y voilà. (*Il écrit.*) Fort bien... Après ,
qu'est-ce qu'il y avoit ? (*Il cherche.*)

M. D E P L A V E A U.

A boire pour le Roi. A boire pour le Roi.

M. D E S. B R I C E.

Ah ! le voilà qui recommence. Je voudrois
que... Ne l'écoutons pas. (*Il rêve.*)

M. D E P L A V E A U.

A boire pour le Roi. A boire pour le Roi.

M. D E S. B R I C E.

Je ne ferai jamais rien de la soirée.

M. D E P L A V E A U.

A boire pour le Roi. A boire pour le Roi.

M. D E S. B R I C E.

Voyons l'heure qu'il est. Comment, dix heu-
res moins un quart ! (*Il se leve.*)

254 PROVERBES DRAMATIQUES.

M. D E P L A V E A U.

A boire pour le Roi.

M. D E S. B R I C E.

Demain matin je me leverai de bonne heure.
(*Il prend son épée & son chapeau.*)

M. D E P L A V E A U.

A boire pour le Roi. M. l'officier, je le tiens ;
écoutez. A boire pour le Roi ; entendez-vous ?

M. D E S. B R I C E.

Allons-nous-en, car il va venir. (*Il sort.*)



S C E N E V I I I.

M. DE PLAVEAU, *dans sa chambre.*

M. l'Officier, j'y suis. A boire pour le Roi.
Êtes-vous content de cela ? (*Il vient avec sa
lumière à la main.*) A boire pour le Roi. (*Il est
étonné de ne plus trouver M. de S. Brice.*) Il est
parti. J'en suis bien fâché ; mais je ne veux pas
oublier ce ton-là toujours. (*Il s'en va en disant :*)
A boire pour le Roi, à boire pour le Roi.



L A
RECOMMANDATION.

PROVERBE LVIII.



P E R S O N N A G E S.

M. DE LA BRUYERE, *Conseiller d'état.*

Madame DE LA BRUYERE.

LA COMTESSE DE S. LEGER.

M. DUMONT.

LE GRAND, *valet-de-chambre de Madame de la Bruyere.*

La scene est chez Madame de la Bruyere.

LA



L A

RECOMMANDATION.

P R O V E R B E.



SCENE PREMIERE.

Mad. DE LA BRUYERE, M. DE LA
BRUYERE.

Mad. DE LA BRUYERE, *lisant, un
mouchoir à la main.*

QUI est là?... Ah! c'est vous, Monsieur?

M. DE LA BRUYERE.

Dans quel état vous voilà!

Mad. DE LA BRUYERE.

Vous me voyez dans le plus grand attendrissement.

M. DE LA BRUYERE.

Quoi! toujours avec vos romans?

Mad. DE LA BRUYERE.

Oui, celui-ci est charmant.

Tome IV

R

M. D E L A B R U Y E R E.

Bon ! c'est toujours la même chose.

Mad. D E L A B R U Y E R E.

Vous le croyez, & vous n'en avez peut-être jamais lu.

M. D E L A B R U Y E R E.

Pardonnez-moi, autrefois, au college ; mais c'est du tems perdu.

Mad. D E L A B R U Y E R E.

Je ne trouve pas cela. Quand des gens vraiment vertueux éprouvent des malheurs qu'ils pourroient faire cesser, s'ils étoient capables de renoncer à l'honneur, à la vertu ; ces situations sont si intéressantes, si touchantes, que je voudrois connoître ces malheureux, pour pouvoir les consoler, adoucir leurs maux, les partager : ce desir est une jouissance délicieuse.

M. D E L A B R U Y E R E.

Vous n'avez pas besoin de ces livres-là pour jouir de toute la délicatesse, de toute la sensibilité de votre ame.

Mad. D E L A B R U Y E R E.

A quoi bon me flatter ? Je suis bien aise que vous ayez bonne opinion de moi, certainement ; mais convenez que vous seriez fâché de me voir de l'orgueil.

M. D E L A B R U Y E R E.

Je ne vous en crois pas capable.

Mad. D E L A B R U Y E R E.

Et moi , je craindrois d'être toute prête d'en avoir , étant louée par vous.

M. D E L A B R U Y E R E.

Pourquoi ne pas louer ce qu'on aime ? pourquoi ne pas lui rendre justice ?

Mad. D E L A B R U Y E R E.

Ah ! parce que , lorsque l'on aime , on peut s'aveugler sur l'objet de son amour ; & en lui supposant une perfection aussi grande , on peut l'empêcher d'acquérir la véritable. Quand on est bien content de soi , on est bien près de mériter de ne plus l'être.

M. D E L A B R U Y E R E.

Pourquoi cela ?

Mad. D E L A B R U Y E R E.

Mon dieu ! l'on est si peu récompensé de faire le bien , on goûte une si grande satisfaction , qu'il n'y a pas un grand mérite à s'en occuper.

M. D E L A B R U Y E R E.

C'est pousser trop loin le scrupule : lorsque les autres en jouissent , c'est toujours bien fait ; n'importe quel en est le principe.

Mad. D E L A B R U Y E R E.

Vous parlez en homme d'état ; ainsi chacun de nous fait son métier.

M. D E L A B R U Y E R E.

Vous faites bien celui d'une femme qui mérite l'estime & l'amour de son mari.

Mad. D E L A B R U Y E R E.

Comment ne ferois-je pas occupée de plaire à l'homme que j'aime & que j'estime le plus ? Notre bonheur commun dépend de nous. Vous pensez assez solidement pour fuir les gens frivoles , légers , ou perfides ; comment ne les haïrois-je pas , & comment pourrois-je les craindre ? L'amour ne se trouve pas toujours avec l'estime ; mais quand ils sont réunis , rien ne peut détruire un attachement de cette espece.

M. D E L A B R U Y E R E.

Je suis bien aise de vous voir cette façon de penser.

Mad. D E L A B R U Y E R E.

Si vous étiez capable de quelques goûts passagers , je vous plaindrois , parce que les remords ne vous en laisseroient pas jouir tranquillement : on n'est point jaloux de ce qu'on estime véritablement.

M. D E L A B R U Y E R E.

Vous me charmez ! Je ne vous ferai point de ces protestations , ridicules souvent , parce qu'on ne peut pas répondre d'une foiblesse quand on est homme ; mais ces remords dont vous me parlez , m'effraient si fort , que je me crois au-dessus du danger.

Mad. D E L A B R U Y E R E.

Ayez de la confiance en moi , & nous nous aimerons toujours.

M. D E L A B R U Y E R E.

Dites , une estime réciproque , une amitié durable nous réunira sans cesse ; le passage de l'amour à l'amitié sera insensible , & l'habitude du bonheur l'établira si vivement en nous , que rien ne pourra le détruire.

Mad. D E L A B R U Y E R E.

Vous me charmez chaque jour de plus en plus ! Oui. . . .



SCÈNE II.

Mad. DE LA BRUYERE, M. DE LA
BRUYERE, LA COMTESSE,
LEGRAND.

LEGRAND.

MADAME la Comtesse de S. Léger.

M. DE LA BRUYERE.

Que veut cette femme ?

Mad. DE LA BRUYERE.

Elle auroit été bien surprise, si elle nous avoit entendus.

LA COMTESSE.

Madame, je suis désespérée de ne m'être pas trouvée chez moi, lorsque vous m'avez fait l'honneur d'y venir.

Mad. DE LA BRUYERE.

Il est vrai, Madame, qu'on ne vous trouve guere.

LA COMTESSE.

Oui, je fors beaucoup. Pour M. de la Bruyere, on ne le voit nulle part; & depuis Fontaine-bleau, je ne l'ai pas rencontré une seule fois.

M. DE LA BRUYERE.

Cependant la semaine dernière à Versailles...

LA COMTESSE.

Eh, mon dieu ! oui, à propos ; je ne fais ce que je dis. Madame, comment vous trouvez-vous de ce tems-là ?

Mad. DE LA BRUYERE.

Mais, Madame, assez bien.

LA COMTESSE.

Vous êtes bien heureuse : pour moi, il y a de jours où je suis anéantie ; & si cela dure... A propos, Madame, aimez-vous toujours les tragédies ?

Mad. DE LA BRUYERE.

Oui, Madame, & beaucoup.

LA COMTESSE.

Vous en allez avoir une nouvelle, à ce qu'on m'a dit, qui sera admirable. J'ai fait louer une loge, parce que je n'en ai pas à ce spectacle-là. Je ne puis le souffrir : je ne vais qu'à l'Opéra & aux Italiens ; mais pour cette pièce-là, je veux absolument la voir. Si vous n'aviez pas de loge, & que vous voulussiez...

Mad. DE LA BRUYERE.

Ma belle-sœur aura la sienne, Madame ; mais

je ne vous en suis pas moins obligée de votre offre.

L A C O M T E S S E.

C'est qu'on entend parler pendant huit jours d'une piece nouvelle; & quand on n'est pas au fait, cela ennuie à mourir. Les livres nouveaux, par la même raison, me mettent au désespoir; c'est la même chose.

M. D E L A B R U Y E R E.

Quoi! Madame, vous n'aimez pas la lecture?

L A C O M T E S S E.

Pardonnez-moi; assez, quand je travaille surtout: cela me distrait; mais autrement cela me fait perdre trop de tems: j'ai toujours du monde, je fors beaucoup, & l'on ne peut pas suffire à tout ce que l'on a à faire. D'un autre côté, mes voyages de Versailles. . . .

M. D E L A B R U Y E R E.

Mais, là, Madame, n'auriez-vous pas le tems de lire pendant vos semaines?

L A C O M T E S S E.

Non, vraiment; j'écris que c'est affreux; & puis j'ai commencé un ouvrage charmant. Je ne saurois le quitter; j'ai déjà fini un fauteuil. . . . Madame, il faut que je vous dise comment il est.

MAD. DE LA BRUYERE.

Voyons, Madame, parce que je veux faire un meuble.

LA COMTESSE.

Oh ! il faut que vous fassiez le mien. Imaginez, Madame, un fond. . . . Je ne peux pas vous bien dire. . . . Ce n'est pas jaune, ce n'est pas blanc ; c'est soufre pâle ou paille ; oui, c'est paille ; un ruban couleur de noisette & bleu, qui entoure un faisceau de roses, qui fait la bordure ; le milieu, des pavots & des lys, avec des grenades & des instrumens de musique.

MAD. DE LA BRUYERE.

Cela doit être superbe.

LA COMTESSE.

Vous imaginez bien ?

M. DE LA BRUYERE.

Et vous vous asseierez sur des instrumens de musique ?

LA COMTESSE.

Oui, vraiment. Mais à propos, vous avez raison, cela est absurde. Allons, me voilà dégoûtée de mon meuble, je ne l'acheverai pas. Ah çà, je m'en vais voir Madame votre sœur.

MAD. DE LA BRUYERE.

Eh bien, passez par ici.

L A C O M T E S S E

Voulez-vous bien, Madame ?

MAD. DE LA BRUYERE.

Sans doute, c'est plus court.

L A C O M T E S S E.

Ah, mon dieu, j'oubliois ! J'ai une affaire à vous, M. de la Bruyere ; c'est même ce qui m'a fait sortir de bonne heure, parce que plus tard je craignois de ne pas vous trouver.

M. DE LA BRUYERE.

Voulez-vous bien me dire ce que c'est ?

L A C O M T E S S E.

C'est une persécution ; mais vous n'en ferez que ce que vous voudrez.

M. DE LA BRUYERE.

Pourquoi ? Si cela vous intéresse, je serai charmé. . .

L A C O M T E S S E.

Vraiment, cela m'intéresse beaucoup, c'est-à-dire, comme cela ; c'est mon oncle qui me tourmente pour faire placer le fils de son receveur, un joli sujet ; il est là dans votre antichambre.

M. DE LA BRUYERE.

Voulez-vous que je le fasse entrer ?

LA COMTESSE.

Fi donc ! Mon oncle prétend que vous avez des bureaux. J'ai son mémoire quelque part. Voyons dans mon sac. Bon ! je l'ai laissé chez moi. Enfin, je lui dirai que je vous en ai parlé ; m'en voilà quitte.

M. DE LA BRUYERE.

Mais si je pouvois. . .

LA COMTESSE.

Non, je ne veux pas vous tourmenter davantage là-dessus. Madame, vous voulez donc bien que je passe par là ?

Mad. DE LA BRUYERE.

Pour cela sûrement.

LA COMTESSE.

Je reviendrai par ici, ainsi je vous verrai en fortant.

Mad. DE LA BRUYERE.

Je l'espère bien.

LA COMTESSE.

Où voulez-vous donc aller, M. de la Bruyere ? Ah ça, je dirai à mon oncle que cela ne se peut pas. M'en voilà débarrassée. Restez donc là, je vous prie.

M. DE LA BRUYERE.

Puisque vous le voulez. . .

L A C O M T E S S E .

Sans doute, fans doute.

S C E N E I I I .

M. DE LA BRUYERE Mad. DE LA
BRUYERE.

Mad. D E L A B R U Y E R E .

VOILA un homme bien recommandé !

M. D E L A B R U Y E R E .

Comment voulez-vous que cela soit autrement,
avec une femme comme celle-là ?

Mad. D E L A B R U Y E R E .

C'est inconcevable tout ce qu'elle dit... Mais
cet homme la croit fort occupée de son affaire.

M. D E L A B R U Y E R E .

Sûrement.

Mad. D E L A B R U Y E R E .

Tenez, cela me fait de la peine ; c'est peut-
être quelque malheureux qui n'a aucune ressource.

M. D E L A B R U Y E R E .

Cela ne feroit pas étonnant : il y a tant de gens
qui meurent de faim.

Mad. D E L A B R U Y E R E .

Monsieur, si vous pouviez faire quelque chose
pour lui...

M. DE LA BRUYERE.

Mais je ne le connois pas.

Mad. DE LA BRUYERE.

C'est peut-être réellement un bon sujet ;
voyez-le.

M. DE LA BRUYERE.

Il peut être bon sujet ; mais il faut qu'il sache
travailler.

Mad. DE LA BRUYERE.

Avez-vous une place à donner ?

M. DE LA BRUYERE.

Oui, j'en ai une.

Mad. DE LA BRUYERE.

Eh bien , parlez-lui ; vous jugerez facilement de
quoi il est capable. S'il n'avoit pas compté sur
Madame de S. Léger , il auroit trouvé quelqu'un
qui l'auroit mieux protégé. Ne m'ôtez pas cette
satisfaction.

M. DE LA BRUYERE.

Ah, mon dieu ! de tout mon cœur.

Mad. DE LA BRUYERE.

Je voudrois que vous puissiez faire quelque
chose pour lui ; quand ce ne seroit que pour
faire sentir à la Comtesse , que quand on ne fait
pas mieux les affaires dont on se charge , on ne

devroit pas s'en mêler, & qu'on y fait plus de tort que de bien.

M. DE LA BRUYERE.
Je m'en vais le faire entrer. (*Il sonne.*)



SCENE IV.

Mad. DE LA BRUYERE, M. DE LA
BRUYERE, LEGRAND.

M. DE LA BRUYERE.

N'y a-t-il pas quelqu'un là - dedans qui attend
Madame de S. Léger ?

LEGRAND.

Oui, Monsieur.

M. DE LA BRUYERE.
Faites-le entrer.

LEGRAND.

Monsieur, donnez - vous la peine d'entrer.



SCENE V.

Mad. DE LA BRUYERE , M. DELA
BRUYERE , M. DUMONT.

M. DE LA BRUYERE.

C'EST de vous, Monsieur, que Madame de
S. Léger m'a parlé ?

M. DUMONT.

Oui, Monsieur.

Mad. DE LA BRUYERE, à M. de la
Bruyere.

Il a l'air d'un honnête homme.

M. DE LA BRUYERE.

Oui... Mais, Monsieur, qu'est-ce que vous
voudriez avoir ?

M. DUMONT.

Est-ce que Madame la Comtesse de S. Léger ;
Monsieur, ne vous a pas donné mon mémoire ?

M. DE LA BRUYERE.

Non, vraiment ; elle l'avoit oublié.

Mad. DE LA BRUYERE.

Si vous en avez un, Monsieur, donnez-le ;
ou dites vous-même votre affaire.

M. D U M O N T.

Si Monsieur veut se donner la peine de lire, voilà la copie du mémoire que j'avois fait.

M. D E L A B R U Y E R E.

Voyons. (*Il lit.*) Quoi ! c'est vous qui travaillez dans les domaines ?

M. D U M O N T.

Oui, Monsieur.

M. D E L A B R U Y E R E.

On vous avoit deffervi ?

M. D U M O N T.

Monsieur. . . .

Mad. D E L A B R U Y E R E.

Dites naturellement. Il est tout simple de se plaindre ; c'est une consolation qu'on ne doit pas se refuser.

M. D U M O N T.

Si on le pouvoit sans faire tort à ceux dont on a à se plaindre, je crois que cela pourroit être permis.

Mad. D E L A B R U Y E R E.

Voilà une façon de penser très-honnête.

M. D E L A B R U Y E R E.

Tenez, M. Dumont ; vous aviez une si bonne réputation, que je vous ai fait chercher par-tout.

Je

Je vous ai demandé à M. de la Bonde; il m'a dit qu'il ne favoit ce que vous étiez devenu.

M. D U M O N T.

Je le crois bien, Monsieur; c'est lui qui m'a perdu.

Mad. D E L A B R U Y E R E.

Et Comment cela?

M. D U M O N T.

J'avois eu le bonheur de plaire à M. de Rondiere, chez qui se tient le bureau....

M. D E L A B R U Y E R E.

Il m'a beaucoup parlé de vous, M. de Rondiere; c'étoit ce qui m'avoit donné envie de vous avoir.

Mad. D E L A B R U Y E R E.

Laissez-le donc achever, Monsieur.

M. D U M O N T.

Eh bien, M. de la Bonde a profité de trois jours que je n'ai pu quitter ma mere, qui étoit à toute extrémité, pour me faire ôter mon emploi.

Mad. D E L A B R U Y E R E.

C'est affreux!... Est-elle un peu à son aise, Madame votre mere?

M. D U M O N T.

Ah! Madame, c'est là ce qui cause mon

désespoir. Avec mon emploi je l'aïdois à vivre ; & je comptois , en augmentant d'appointemens , pouvoir mieux la soulager encore , & l'on m'a ôté toutes mes reffources.

Mad. DE LA BRUYERE , à *M. de la Bruyere.*

Monfieur , est-ce que cela ne vous touche pas ? (*A M. Dumont.*) Et est-elle guérie du moins ?

M. D U M O N T.

Non , Madame : de cette maladie elle est devenue aveugle , & mon malheur l'a accablée de chagrin. Je vous demande bien pardon de vous exposer tout cela ; mais je ne l'aurois jamais fait , si votre bonté ne m'avoit rassuré fans m'humilier.

Mad. DE LA BRUYERE.

J'aime beaucoup votre façon de sentir & de penser , M. Dumont.

M. DE LA BRUYERE.

Et moi aussi , & je vais vous le prouver.

Mad. DE LA BRUYERE , à *M. de la Bruyere.*

Ah , Monfieur , que je vous en aurai d'obligation !

M. DE LA BRUYERE.

Vous êtes folle. Je suis trop heureux de pouvoir avoir M. Dumont , s'il le veut bien.

M. DUMONT.

Monfieur , je fuis pénétré de reconnoiffance. . .

Mad. DE LA BRUYERE.

Vous lui donnez donc la place que vous avez ?

M. DE LA BRUYERE.

Non.

Mad. DE LA BRUYERE.

Ah ! pourquoi ?

M. DE LA BRUYERE.

Parce qu'elle n'est pas affez bonne ; mais comme mon fecretaire eft vieux , & qu'il a befoin de fe reposer , voilà la place que je lui offre : il me faut quelqu'un de confiance , & je crois que je ne peux pas mieux choifir.

Mad. DE LA BRUYERE.

Ah ! Monfieur , vous me faites un plaifir. . .

M. DE LA BRUYERE.

Et je penfe même que , pour qu'il puiffe continuer de rendre à fa mere tous fes foins , fans fe détourner , nous pourrions lui donner ici un logement.

Mad. DE LA BRUYERE.

Affûrément : j'allois vous le propofer , vous m'avez prévenue.

M. DE LA BRUYERE,

Je suis charmé que nous ayons eu la même idée.

Mad. DE LA BRUYERE, à M. Dumont qui s'appuie sur une chaise.

M. Dumont, qu'avez-vous ?

M. D U M O N T.

Madame, je suis si faisi d'étonnement, d'admiration, que tout mon regret est de ne pouvoir pas vous témoigner ma reconnoissance comme je le desire.

S C E N E VI.

Mad. DE LA BRUYERE, M. DE LA BRUYERE, LA COMTESSE, M. DUMONT.

M. DUMONT, allant à la Comtesse.

AH, Madame la Comtesse!...

LA COMTESSE, sèchement à M. Dumont.

Eh bien, pourquoi donc êtes-vous entré ici ?

M. D U M O N T.

Ah ! Madame... je ne puis pas parler...

L A C O M T E S S E.

Mais, Monsieur, ce n'est pas ma faute, si vous

n'avez pas réussi. Vous demandez une chose impossible. M. de la Bruyere doit vous l'avoir dit ; je lui ai donné votre mémoire.

M. D U M O N T, *étonné.*

Mais. . . .

L A C O M T E S S E.

Je vous dis que j'ai fait l'impossible ; vous direz à mon oncle que ce n'est pas ma faute.

M. D U M O N T.

Je n'y comprends rien. Quoi ! ce n'est pas à vous, Madame, à qui je dois le bonheur qui m'arrive ?

L A C O M T E S S E.

Quel bonheur donc ? Je crains que la tête ne lui ait tourné : il faut le renvoyer. Allons, en voilà assez.

Mad. D E L A B R U Y E R E.

Non, Madame, la tête ne lui a pas tourné ; mais il faut vous avouer ce qui est arrivé.

L A C O M T E S S E.

Quoi ! réellement lui auriez-vous donné l'emploi que je demandois pour lui ? J'en serois charmée ; c'est un très-honnête garçon , à qui je m'intéresse vivement, & vous ne sauriez me faire un plus grand plaisir.

Mad. DE LA BRUYERE.

La maniere dont vous vous y intéressez , Madame , m'a fait faire quelques réflexions ; & c'est moi qui ai engagé M. de la Bruyere à le voir.

LA COMTESSE.

Madame , je vous en fais tous mes remerciemens.

Mad. DE LA BRUYERE.

Madame , vous ne nous en devez aucun ; & c'est son mérite qui a déterminé M. de la Bruyere en sa faveur.

LA COMTESSE , à M. de la Bruyere.

Si je n'avois pas su ce qu'il valoit , je ne vous en aurois pas parlé non plus. Mon oncle viendra sûrement vous remercier. A propos , M. de la Bruyere , j'ai à vous solliciter pour moi-même.

M. DE LA BRUYERE.

Si vous sollicitez aussi bien que pour les autres , vous devez être sûre de réussir.

LA COMTESSE.

Vous plaisantez toujours : mais , je vous en prie , écoutez-moi. J'ai un échange à proposer au Roi , d'une partie de terre qui pourroit lui convenir , en me cédant une autre portion de domaine qui m'agrandiroit & rendroit ma terre

bien plus agréable. Me ferez-vous ce plaisir-là?

M. DE LA BRUYERE.

C'est une chose à examiner.

L A C O M T E S S E.

Eh bien, je vous apporterai tous mes papiers l'un de ces jours.

M. DE LA BRUYERE.

Ne vous donnez pas cette peine-là : envoyez-les à M. Dumont : c'est lui qui a cette partie-là actuellement ; & si ce que vous demandez est juste, je ne doute pas qu'il ne fasse valoir vos intérêts.

L A C O M T E S S E.

M. Dumont ? Je ne le connois pas.

Mad. DE LA BRUYERE.

Il est pourtant devant vous, Madame ; mon mari le prend pour secretaire.

L A C O M T E S S E, *surprise.*

Quoi, Monsieur ? Ah, mais j'en suis ravie ! M. Dumont, je vous recommande mon affaire au moins ; j'espere qu'à la considération de mon oncle, vous voudrez bien la rapporter favorablement.

M. D U M O N T.

Madame, je ferai trop heureux de pouvoir

vous prouver combien je suis reconnoissant de toutes vos bontés.

L A C O M T E S S E.

Ne parlons pas de cela... Madame, vous ne voulez donc pas de ma loge pour la piece nouvelle?

Mad. D E L A B R U Y E R E.

Madame, fans mes engagemens, j'en profite-rois avec grand plaisir.

L A C O M T E S S E.

Je m'enfuis, j'ai tout plein de visites à faire; je suis charmée d'avoir eu l'honneur de vous trouver. Où allez-vous donc? Je vous en prie.

Mad. D E L A B R U Y E R E.

Puisque vous me le défendez absolument....

L A C O M T E S S E.

Vous vous moquez de moi. Allons, M. de la Bruyere, n'allez-vous pas encore vouloir me conduire aussi?

M. D E L A B R U Y E R E.

Mais....

L A C O M T E S S E.

Non, je veux que vous restiez... M. Dumont, je me recommande à vous; j'espere que vous viendrez nous voir.

M. D U M O N T.

Madame , j'aurai l'honneur de vous aller re-
mercier.



S C E N E V I I.

Mad. D E L A B R U Y E R E , M. D E L A
B R U Y E R E , M. D U M O N T.

M. D E L A B R U Y E R E.

V O U S étiez là en bonnes mains , M. Dumont.

M. D U M O N T.

Quoi ! Monsieur , est-ce que Madame la Com-
tesse ne vous avoit pas parlé en ma faveur ?

M. D E L A B R U Y E R E.

Ah , d'une jolie maniere ! Elle vous avoit bien
recommandé.

M. D U M O N T.

Je sens bien plus les obligations. . . .

M. D E L A B R U Y E R E.

Vous n'en avez qu'à votre mérite. Ne par-
lons plus de cela. Demain matin je vous verrai.

M. D U M O N T.

Oui , Monsieur , j'aurai cet honneur-là. Mais
j'ai un scrupule ; je crains d'ôter une place à quel-

qu'un qui vaut sûrement mieux que moi.

M. D E L A B R U Y E R E.

Tranquillisez-vous ; ce quelqu'un ne fera pas à plaindre ; il vous connoît de réputation , & il fera sûrement votre ami.

Mad. D E L A B R U Y E R E.

Nous vous montrerons aussi demain l'établissement de Madame votre mere.

M. D U M O N T.

Je ne fais si je veille , tant je suis étonné de tout ce qui m'arrive ; mais je suis bien sûr du plaisir que je vais faire à ma mere , & de tous les efforts que je ferai pour mériter toute ma vie autant de bontés. (*Il se retire.*)



S C E N E V I I I.

Mad. D E L A B R U Y E R E , M. D E L A B R U Y E R E.

Mad. D E L A B R U Y E R E.

J me suis un peu réjouie de l'embarras de la Comtesse.

M. DE LA BRUYERE.

Je n'ai pas pu m'empêcher de la renvoyer pour son affaire à M. Dumont.

Mad. DE LA BRUYERE.

Oui, dont elle ne savoit seulement pas le nom.

M. DE LA BRUYERE.

Cela m'a diverti, je l'avoue.

Mad. DE LA BRUYERE.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que voilà une bien bonne journée pour moi.

M. DE LA BRUYERE.

Je vous reponds que c'est un très-bon sujet que cet homme-là.

Mad. DE LA BRUYERE.

Je l'aurois juré en le voyant.

M. DE LA BRUYERE.

Où soupez-vous ce soir ?

Mad. DE LA BRUYERE.

Chez ma mere. Y viendrez-vous ?

M. DE LA BRUYERE.

Un peu tard, & je vous ramenerai.

Mad. DE LA BRUYERE.

En ce cas-là, je renverrai mes chevaux. A ce soir. Je vais m'habiller. Adieu, Monsieur.

184 PROVERBES DRAMATIQUES.

M. DE LA BRUYERE, *en s'en allant.*

Vous êtes bien contente !

Mad. DE LA BRUYERE.

Oh ! pour cela oui.



L E F A U X
EMPOISONNEMENT.

P R O V E R B E L I X.



P E R S O N N A G E S.

LE MARQUIS DE ROUVIERE.

LE COMTE DE BELVILLE.

JULIE , *femme-de-chambre de la Marquise.*

LAFLEUR , *laquais du Comte.*

M. MARCELIN , *Médecin.*

LAFRANCE , *laquais de la Marquise.*

UN OFFICIER D'OFFICE.

La scene est chez la Marquise.



LE FAUX

EMPOISONNEMENT.

PROVERBE.



SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, JULIE.

JULIE.

EN vérité, Madame, je ne vous reconnois plus. Vous qui n'avez jamais eu la moindre humeur, qui ne voyez rien que sous une forme plaisante, vous soupirez, vous êtes languissante, abattue; je n'y comprends rien. Vous êtes veuve & jeune, vous aimez le Comte de Belville, vous êtes sûr qu'il vous adore....

LA MARQUISE, *se laissant tomber dans un fauteuil.*

Ah, Julie, que dis-tu!

JULIE.

Quoi! pourriez-vous douter de son amour?

L A M A R Q U I S E .

J'ai de cruels soupçons.

J U L I E .

Lui, dont vous faites la fortune, sur le point de l'épouser; de quoi pourriez-vous le soupçonner? C'est lui faire injure; peut-on outrager ainsi quelqu'un que l'on aime? Non, Madame, je ne saurois le croire ingrat.

L A M A R Q U I S E .

Si je pouvois justifier sa conduite avec moi, ne l'aurois-je pas déjà fait? Mais sa froideur, son peu d'empressement, tout m'a fait craindre le malheur qui m'arrive. Non, le Comte ne m'aime plus.

J U L I E .

Mais, Madame, je ne vois pas où est la froideur dont vous l'accusez.

L A M A R Q U I S E .

Tu n'as pas remarqué qu'il est moins occupé de moi; qu'il est rêveur, distrait, contraint? Est-ce là de l'amour?

J U L I E .

Il est sûr de votre cœur: les hommes quelquefois veulent être tourmentés; & si vous vouliez lui donner un peu de jalousie....

L A

L A M A R Q U I S E.

Quelle misère ! J'irois employer de pareils moyens pour le ramener ; j'irois flatter l'amour-propre d'un homme que je n'aimerois pas , pour tourmenter celui que j'aime ?

J U L I E.

C'est prendre sa revanche ; il vous tourmente bien. Mais faites une chose plutôt : si vous croyez avoir à vous plaindre de lui , pourquoi ne lui pas parler à cœur ouvert ? Vous vous éviteriez peut-être bien des peines. Quand on s'aime véritablement , peut-on manquer de confiance l'un pour l'autre ?

L A M A R Q U I S E.

Et s'il a le projet de me trahir , s'il en épouse une autre , à quoi me serviront les reproches ?

J U L I E.

Vous pourriez encore croire qu'il vous abandonneroit ?

L A M A R Q U I S E.

Je le crains , te dis-je. Il voit souvent Madame de Méranci ; elle est veuve comme moi , beaucoup plus riche , alliée à des gens puissans ; tout me fait craindre....

J U L I E.

Ah ! Madame , feroit - il possible ? ...

L A M A R Q U I S E.

Quoi ?

J U L I E.

Elle se marie , j'en suis sûre ; mais le nom de celui qu'elle épouse est un secret.

L A M A R Q U I S E.

C'est lui , je n'en doute plus. Ah , Julie !

J U L I E.

Madame , je le saurai , si vous le voulez.

L A M A R Q U I S E.

Il a plus d'ambition que d'amour.

J U L I E.

Madame , consentez. ...

L A M A R Q U I S E.

Madame de Brécy doit m'instruire de tout. Je veux , lorsqu'il viendra , l'observer encore mieux , le pousser à bout ; & s'il me vient des éclaircissements qui ne me laissent plus douter de son projet , je lui dirai tout ce que je saurai ; je veux le confondre , & le détester après.

J U L I E.

Ce sera très-bien fait , Madame , au lieu de vous laisser dépérir : il faut prendre un parti qui vous sauve du désespoir.

LA MARQUISE.

Et en le détestant, en ferai-je moins malheureuse ?

JULIE.

J'entends quelqu'un, c'est peut-être lui.

SCÈNE II.

LA MARQUISE, LE COMTE,
JULIE, LAFRANCE.

LAFRANCE.

M. le Comte de Belville.

LA MARQUISE.

Julie, restez ici, & observez-le.

JULIE.

Oui, Madame.

LA MARQUISE.

Ah ! Comte, c'est vous ?

LE COMTE.

Madame, je me reprochois d'avoir passé hier la journée sans vous voir ; j'ai été à la campagne, & j'ai voulu m'en dédommager aujourd'hui en venant de bonne heure.

JULIE, *bas à la Marquise.*

Vous devez être contente.

L A M A R Q U I S E.

Vous avez été à la campagne ? Vous ne m'en aviez rien dit.

L E C O M T E.

Je l'avois oublié. Je craignois de ne vous pas trouver aujourd'hui. (*Il s'assied.*)

L A M A R Q U I S E.

Pourquoi cela ? Vous deviez être bien sûr de l'impatience que j'aurois de vous voir. Quand on aime véritablement, qui peut nous intéresser assez vivement, pour le préférer à l'objet de notre amour ?

L E C O M T E.

Ceci n'est pas un reproche, j'espère.

L A M A R Q U I S E.

Non : pourquoi vous en ferois-je ? Vous n'en méritez sûrement pas.

L E C O M T E , *troublé.*

Non, Madame ; & je crois que vous me rendez trop de justice pour penser autrement de moi.

L A M A R Q U I S E.

S'il m'arrivoit jamais de pouvoir vous soupçonner d'infidélité, je me le reprocherois comme un crime.

LE COMTE; *avec embarras.*

Oui.... vous avez raison.... c'en feroit un à vous. (*Il se leve.*)

LA MARQUISE.

Où allez-vous donc ?

LE COMTE.

Je reviendrai; c'est que.....

LA MARQUISE.

Comte !

LE COMTE.

Madame ?

LA MARQUISE.

Je connois votre impatience.

LE COMTE.

Mon impatience ?

LA MARQUISE.

Oui, la contrariété vous est insupportable ; je le fais.

LE COMTE, *intrigué.*

Je ne vois pas à propos de quoi vous me dites cela.

LA MARQUISE.

Cependant je n'ai point à me plaindre de vous : vous avez eu l'attention de me cacher combien elle vous faisoit souffrir.

LE COMTE.

Mais... sûrement.

S C E N E I I I.

LA MARQUISE, LE COMTE, JULIE,
LAFRANCE.

L A F R A N C E.

O N demande Mlle. Julie.

J U L I E.

Madame n'a pas besoin de moi?

L A M A R Q U I S E.

Non; voyez ce que c'est.

S C E N E I V.

LA MARQUISE, LE COMTE.

L A M A R Q U I S E.

A S S E Y E Z - V O U S donc.

L E C O M T E.

Comme vous voudrez.

L A M A R Q U I S E.

Les retardemens qui se font opposés à notre

mariage ne m'ont point inquiétée, parce qu'il ne me rendra pas plus sûre de votre cœur que je le suis.

L E C O M T E.

Il est vrai que, si j'ai cessé de me plaindre, c'est que je crains de vous déplaire par cette même impatience; voilà ce qui m'a fait garder le silence jusqu'à présent.

L A M A R Q U I S E.

Je m'en étois doutée; & sans vous le dire; j'ai fait tout ce qu'il m'a été possible pour hâter le moment. que si nous desirons: les formalités nécessaires seront terminées dans peu de jours.

L E C O M T E, *cachant sa surprise.*

Dans peu de jours?

L A M A R Q U I S E.

Oui, Comte, on vient de me l'annoncer.

L E C O M T E, *avec contrainte.*

Vous me ravissez! Je craignois les obstacles que le tems amene quelquefois.

L A M A R Q U I S E.

Il n'y en aura plus, Comte, & nous ferons enfin heureux.

L E C O M T E.

Oui, très-heureux. Cependant je crains pour

votre fanté. Il me semble que depuis quelque tems vous n'êtes pas bien.

L A M A R Q U I S E.

C'est peu de chose ; & le plaisir de me voir entièrement à vous , me remettra bientôt.

L E C O M T E , *se levant.*

Je crois que vous ne doutez pas combien je desire que rien ne retarde mon bonheur.

L A M A R Q U I S E.

J'en suis persuadée. Avez-vous quelque chose à faire , Comte ?

L E C O M T E.

Oui, cela ne fera pas long.

L A M A R Q U I S E.

Revenez tout de suite.

L E C O M T E.

Oui, Madame.

L A M A R Q U I S E.

Vous me le promettez ?

L E C O M T E.

Sûrement ; que voulez-vous que je fasse quand je ne vous vois pas ? (*Il sort.*)

L A M A R Q U I S E.

Mon sort est donc décidé ! Avec quelle froideur il a reçu ce que je lui ai dit ! Ah !



SCENE V.

LA MARQUISE, JULIE.

LA MARQUISE.

EH bien, Julie, ce que je craignois n'est que trop vrai.

JULIE.

Ah ! Madame, je ne saurois vous rassurer... Voici une lettre de Madame de Brécy, qu'elle m'a fait donner pour vous remettre lorsque vous seriez seule; je crains bien... (*La Marquise prend la lettre.*)

LA MARQUISE, *après avoir lu.*

Il n'y a donc plus à en douter, l'ingrat épouse Madame de Mérançi ! Je me meurs !

JULIE.

Ah, Madame, pourquoi vous ai-je donné cette lettre !

LA MARQUISE.

Le perfide ! (*Elle se leve.*) Non, je ne l'aime plus, je rougis même de l'avoir autant aimé.

JULIE.

C'est bien fait, Madame ; oubliez-le, & pour toujours.

L A M A R Q U I S E.

Pour toujours ! que je l'oublie , moi , Julie !

J U L I E.

Espérez tout du tems.

L A M A R Q U I S E.

Ah , j'en mourrai ! Il jouira du fruit de son crime , & il sera sans doute charmé de se voir à l'abri de mes reproches.

J U L I E.

Mais , Madame , si vous essayiez de le retirer de cet égarement.

L A M A R Q U I S E.

Que ne lui ai-je pas sacrifié ! Mais c'étoit moi que je satisfaisois : quand je le préférois à tout au monde , il avoit cessé de m'aimer , il me trompoit... Mais non , je me trompois moi - même , je croyois lire au fond de son cœur ce que ses yeux ne me disoient plus.

J U L I E.

Eh bien , Madame , ne le revoyez point.

L A M A R Q U I S E.

Ne crains pas que je lui montre ma douleur : son parti est pris , ce seroit peut-être pour lui un triomphe. Vengeons-nous plutôt. Le mépris seul suffiroit ; mais je ne saurois trop lui rendre les inquiétudes qu'il m'a données.

JULIE.

Comment ?

LA MARQUISE.

Tu vas approuver mon projet.

JULIE.

Si vous le bannissez de votre cœur, Madame, c'est tout ce que vous pouvez faire de mieux.

LA MARQUISE.

Oui, je l'en bannirai, je te le promets; mais je veux lui faire éprouver un tourment singulier. Il va revenir; fais préparer quelques tasses de glaces; je lui en ferai prendre, & je veux qu'il se croie empoisonné: pour lors je l'abandonnerai à toutes les horreurs que lui causera cette crainte.

JULIE.

Cette vengeance est encore trop douce.

LA MARQUISE.

On vient; c'est lui peut-être: va-t-en. Faisons tous nos efforts pour nous contraindre jusqu'au moment d'éclater.



 S C E N E VI.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LA MARQUISE.

V O U S êtes de parole, Comte.

LE COMTE.

Il n'y a pas de mérite. Vous aviez quelque chose à me dire, à ce qu'il m'a semblé tantôt.

LA MARQUISE.

Oui; d'ailleurs, j'étois bien aise de vous revoir. Je voulois vous demander si vous iriez encore bientôt à la campagne.

 LE COMTE, *étonné & embarrassé.*

Oui, Madame, j'irai chez mon frere.

LA MARQUISE.

Chez votre frere ?

LE COMTE.

Oui; il m'a mandé qu'il avoit absolument besoin de moi, & je compte y aller passer quelques jours.

LA MARQUISE.

Chez lui ?

LE COMTE.

Oui, à Dorci.

SCENE VII.

LA MARQUISE, LE COMTE, JULIE, UN
OFFICIER *portant des glaces.*

JULIE.

MADAME veut-elle les glaces qu'elle a demandées?

LA MARQUISE.

Oui, le Comte en prendra. Tenez, mettez-les là & laissez-nous. (*On met les glaces sur une table proche de la Marquise.*)

SCENE VIII.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LA MARQUISE, *prenant des glaces.*

EH bien, Comte, pourquoi donc ne prenez-vous pas des glaces?

LE COMTE.

Je ne m'en foucie pas.

LA MARQUISE.

Allons, je veux que vous preniez cette tasse.
(*Elle lui donne une tasse de glaces.*)

L E C O M T E.

Tout comme il vous plaira. (*Il prend la tasse de glaces.*)

L A M A R Q U I S E.

Comptez-vous souper avec moi ce soir ?

L E C O M T E.

Ce soir ?

L A M A R Q U I S E.

Oui, ce soir. Qu'est-ce que cette question a d'extraordinaire ?

L E C O M T E.

Rien. Oui, Madame, j'y souperai.

L A M A R Q U I S E.

Vous y souperez ? Je vous réponds bien que non.

L E C O M T E, *à part.*

O ciel ! auroit-elle deviné ?... Madame, il est vrai que j'ai voulu vous cacher que je partoie ce soir, de crainte de vous affliger.

L A M A R Q U I S E.

De crainte de m'affliger ?

L E C O M T E.

Oui, Madame ; j'ai craint la douleur que peut causer une séparation, quoique de peu de jours. Quand on aime aussi vivement que...

LA MARQUISE.

Quoi ! vous pouvez feindre à ce point-là ?
Pourquoi affecter une tendresse que vous ne sentez plus ?

LE COMTE.

Moi, Madame ? Je veux mourir....

LA MARQUISE.

Vous n'allez pas chez le Baron de Granviliers ?
Vous vous troublez ? Ce n'est pas tout ; il doit vous présenter à la Marquise de Méranci, que vous allez épouser.

LE COMTE.

Ah ! Madame, vous pouvez me soupçonner d'une pareille perfidie ?

LA MARQUISE.

Vous avez l'audace de nier ?

LE COMTE, *voulant fuir.*

Permettez....

LA MARQUISE.

Non, arrêtez & écoutez-moi, je le veux.

LE COMTE.

Eh bien, accablez-moi, Madame, je le mérite ;
mais si vous saviez....

LA MARQUISE.

Taisez-vous. Rien ne peut vous justifier ; non.

Depuis long-tems je ne vois en vous que de la froideur : on ne trompe point un cœur sensible & délicat , fans qu'il s'en apperçoive. Je n'ai pas voulu me plaindre , je me suis même flattée d'un retour que vous deviez à l'amour le plus tendre. C'étoit vainement. Je ne vous en ferai point de reproches : vous ne méritez pas que je m'abaisse jusqu'à ce point-là ; je reconnois que vous êtes indigne de ma tendresse , & je ne vous aime plus.

L E C O M T E.

Vous ne m'aimez plus ?

L A M A R Q U I S E.

Non ; mais je dois une vengeance à l'amour outragé ; elle est remplie : je viens de vous empoisonner , ainsi que moi , en prenant des glaces.

L E C O M T E.

Que dites-vous ! Quoi. !....

L A M A R Q U I S E.

Mais vous me survivrez ; je n'ai rien épargné pour hâter l'instans de ma mort. Adieu.



SCENE

SCENE IX.

LE COMTE *seul, avec la plus grande agitation.*

QUELLE funeste vengeance ! Quoi , nous péririons tous les deux ! O ciel ! qui nous secourra ? Hola , quelqu'un ! Malheureux que je suis ! Lafleur ! Lafleur !

SCENE X.

LE COMTE , LAFLEUR *en bottes fortes.*

LAFLEUR.

MONSIEUR , tout est prêt , & vous pourrez partir quand il vous plaira. Je n'ai pas perdu de tems , comme vous voyez.

LE COMTE.

Ah , Lafleur , du secours ! c'est fait de moi ! du secours ! un médecin !

LAFLEUR.

Qu'avez-vous donc ?

Tome IV.

V.

L E C O M T E.

Eh ! ne perds pas un instant ; un médecin !
va, cours promptement.

L A F L E U R.

M. Marcelin , le médecin de la maison , est ici.

L E C O M T E.

Va donc le chercher , ou crains...

L A F L E U R.

Mais si vous vouliez me dire....

L E C O M T E.

Eh ! va donc ; le mal commence , je sens que
je m'affoiblis.

L A F L E U R , *en s'en allant.*

Je crois qu'il est devenu fou.



S C E N E X I.

L E C O M T E , *se trainant à un fauteuil
où il s'assied.*

JE crois déjà voir la mort s'emparer de moi ;
oui, je sens agir le poison. Ah, malheureuse
femme ! Elle périt aussi , & c'est son amour pour
moi qui est cause.... Ma tête s'embarrasse ; il me
semble que ma vue se trouble, je vois moins

clair assurément. Je n'entends rien qu'un bourdonnement. O Dieu ! quel sort j'éprouve !

SCENE XII.

LE COMTE , M. MARCELIN , LAFLEUR.

M. MARCELIN, à Lafleur.

MAIS encore, quel mal a-t-il votre maître ?

L A F L E U R.

Monfieur, je n'en fais rien ; je crois qu'il est enragé.

M. MARCELIN, voulant fuir.

Enragé ?

LE COMTE, à M. Marcelin que Lafleur retient.

M. Marcelin, j'attends de vous la vie.

M. MARCELIN.

Ah ! M. le Comte, je vous en prie, ne m'approchez pas.

L E C O M T E.

Par pitié, M. Marcelin, écoutez-moi ; je suis empoisonné.

M. MARCELIN.

Empoisonné ?

L E C O M T E.

Oui, Monsieur.

M. M A R C E L I N.

Sûrement ?

L E C O M T E.

Hélas ! il n'est que trop vrai.

M. M A R C E L I N.

A la bonne heure. Tant mieux , tant mieux ,
calmez-vous.

L E C O M T E.

Mais, Monsieur, je vais peut-être tomber mort
à vos pieds.

M. M A R C E L I N.

Doucement, doucement ; asséyez-vous. Don-
nez-moi votre main.

L E C O M T E.

Eh ! Monsieur, aurai-je le tems de....

M. M A R C E L I N.

Oui, oui ; ne vous mettez pas en peine.
Mais vraiment votre poul est fort agité. Répon-
dez-moi.

L E C O M T E.

Oui, Monsieur.

M. M A R C E L I N.

Je ne puis vous faire de remede, sans favoir
quelle est la cause du mal.

L E C O M T E.

Je vous ai déjà dit que c'étoit le poison.

M. M A R C E L I N.

Oui , oui ; c'est le poison , fort bien : le pouls l'indique aussi ; je vous comprends.

L E C O M T E.

Ordonnez donc sans tarder ce qu'il faut faire.
Lafleur , va , cours.

M. M A R C E L I N.

Arrêtez , mon enfant ; examinons avant de rien ordonner. Que sentez-vous ?

L E C O M T E.

Ce que je sens ?

M. M A R C E L I N.

Oui ; avez-vous des cordialgis ?

L E C O M T E.

Des cordialgis ? Eh ! Monsieur . . .

M. M A R C E L I N.

Je vois que vous ne m'entendez pas. Avez-vous des nausées , des maux de cœur ?

L E C O M T E.

J'ai tous les maux ensemble ; & , je vous prie , hâtez-vous d'empêcher les progrès du poison.

M. M A R C E L I N.

Sentez-vous des douleurs dans la région hypo-

gastrique , l'hypogastrique , ou aux deux hypocondres ?

L E C O M T E .

J'ignore....

M. M A R C E L I N .

Je vais m'expliquer : un moment ; c'est-à-dire , dans l'estomac ou dans le ventre ?

L E C O M T E .

Affurément.

M. M A R C E L I N .

Dans les lombes , ou dans les reins ?

L E C O M T E .

Oui , oui.

M. M A R C E L I N .

Mais ensemble dans les différentes régions , rien n'indique la nature du poison.

L E C O M T E .

Eh ! qu'importe ?

M. M A R C E L I N .

Comment , qu'importe ? Un remede pour un autre peut hâter votre mort ; il faut le connoître nécessairement , pour vous donner un contre-poison sûr ,

L E C O M T E .

Je le crois , mais le tems se perd.

M. MARCELIN.

Point d'impatience. De quelle manière avez-vous pris ce poison ?

LE COMTE.

Dans une tasse de glaces ; la voilà.

M. MARCELIN , *mettant ses lunettes & regardant les tasses.*

La voilà ?

LE COMTE.

Regardez-la. Je mourrai sûrement d'impatience , si je ne meurs pas de l'effet du poison.

M. MARCELIN.

Je ne vois rien là de décisif ; il faut que ce soit... Attendez , comment est-ce que cela s'appelle en grec ?... Je ne saurois trop vous dire... cela ne me revient pas.

LE COMTE.

Eh ! Monsieur , appelez quelqu'un à votre secours , si vous ne pouvez rien faire tout seul.

M. MARCELIN.

Quoi , monsieur , vous m'insultez ?

LE COMTE.

Eh non , Monsieur ; mais de grace...

M. MARCELIN.

Vous ne savez pas à qui vous avez affaire.

LE COMTE.

Je vous demande pardon.

M. MARCELIN.

Allons, je n'y prendrai pas garde, parce que le cas est pressé. Cependant il faudroit savoir....

LE COMTE

Eh! Monsieur, la Marquise est dans le même cas que moi : voulez-vous aussi la laisser périr?

M. MARCELIN.

Madame la Marquise?

LE COMTE.

Oui, sans doute; & elle doit savoir quel est le poison que nous avons pris tous les deux.

M. MARCELIN.

Une femme que j'aime, que je respecte; il faut la secourir promptement.

LE COMTE.

Oui, sans doute, Monsieur; je vous en conjure.... Lafleur, appelle Julie, cherche-la. Je crains qu'il ne soit trop tard. Dieu! & c'est moi qui la tue! (*Lafleur sort.*)



SCENE XIII.

LE COMTE, M. MARCELIN.

M. MARCELIN.

Il y a quarante ans que je suis le médecin de toute sa famille ; c'est son bifaïeul à qui feu mon pere a dû l'honneur d'être capitoul , & je la laisserois périr ? Périffe plutôt toute la pharmacie & la faculté de médecine !

LE COMTE.

Ne perdons pas un instant. M. Marcelin , oubliez - moi , pour ne songer qu'à elle : trop heureux de mourir , si ses jours sont conservés , & si elle peut voir mon repentir !

SCENE XIV.

LE COMTE, M. MARCELIN,
JULIE, LAFLEUR.

LAFLEUR *revient en criant.*

JULIE ! Julie ! . . . Je ne trouve personne dans toute la maison.

J U L I E .

Eh bien , me voilà , me voilà ; qu'as-tu donc tant à crier ?

L E C O M T E .

Ah , Julie ! que nous voyions ta maîtresse.

J U L I E .

Cela ne se peut pas , Monsieur.

M. M A R C E L I N .

Comment ? Pourquoi ?

J U L I E .

Elle est renfermée , & elle m'a défendu absolument de laisser entrer personne chez elle.

L E C O M T E .

Que dis-tu ? Peut-être qu'elle expire ; & je vis encore !

M. M A R C E L I N .

Mais il est nécessaire que nous la voyions ; il y va de sa vie , elle est empoisonnée.

J U L I E .

Ma maîtresse empoisonnée !

M. M A R C E L I N .

Faites-moi ouvrir promptement.



SCENE X V.

LA MARQUISE, LE COMTE, M. MARCELIN, JULIE, LAFLEUR.

JULIE.

TENEZ, Messieurs, la voilà.

M. MARCELIN.

Ah ! Madame, je viens à votre secours : vous vous êtes empoisonnée, ainsi que M. le Comte. Il prétend que vous savez quelle est la nature du poison que l'on a employé : hâtez-vous de me le nommer ; les plus prompts & les plus sûrs remèdes vous tireront d'affaire.

LA MARQUISE.

Il n'en est pas besoin, Monsieur.

LE COMTE.

Quoi ! Madame, vous voulez mourir absolument ? Ah ! laissez-moi expier mon crime, & vivez ; mais que je n'emporte pas dans le tombeau la douleur d'avoir causé votre perte.

M. MARCELIN.

Vous ne mourrez ni l'un ni l'autre ; fiez-vous à moi. Madame, ne différez plus....

L A M A R Q U I S E.

M. Marcelin , je vous remercie de votre empressement & de vos soins : ils sont inutiles ; nous ne sommes point empoisonnés. Non , Monsieur , ne craignez plus rien ; j'ai voulu vous en faire la peur. Voilà toute la vengeance que je veux tirer de votre perfidie.

L E C O M T E , *avec joie.*

Je n'ai plus rien à craindre pour vous : je respire !

M. M A R C E L I N.

Actuellement , Monsieur & Madame , je vois que je ne vous suis bon à rien , & je vous donne le bon soir. (*Il sort , ainsi que Julie & Lafleur.*)

 S C E N E X V I.

L A M A R Q U I S E , L E C O M T E.

L E C O M T E , *à la Marquise qui veut sortir aussi.*

AH , Madame , arrêtez , je vous en supplie ! Quoi , vous pourriez m'abandonner ? Seroit-il possible que mon repentir ne pût parvenir à vous toucher ? Ah ! croyez qu'il n'est rien. . . .

L A M A R Q U I S E.

Non, Monsieur; vous m'êtes devenu entièrement indifférent. Je ne vous veux aucun mal; au contraire, je souhaite même que les nœuds que vous allez former puissent faire votre bonheur.

L E C O M T E.

Mon bonheur! Ah! Madame, il n'en est plus pour moi, si vous ne me donnez l'espoir de vous mériter un jour. Oui, je vais percer ce cœur que vous croyez qui a pu vouloir vous offenser. C'est une erreur où il n'a point de part; rien au monde ne peut lui tenir lieu de vous; sans vous, la vie ne peut que m'être odieuse: mes torts n'ont servi qu'à me faire connoître que je perds tout en vous perdant.

L A M A R Q U I S E.

C'est vainement que vous tenteriez de vouloir me persuader; votre cœur vous avoit trompé, vous aviez cru pouvoir m'aimer toujours, vous pouvez le croire encore dans ce moment: mais mon malheur ne seroit que retardé, si je me rendois à vos instances, si je pouvois vous rendre mon cœur.

L E C O M T E, aux pieds de la Marquise.

Quoi! vous avez pu réellement cesser de m'ai-

318 PROVERBES DRAMATIQUES.

mer ? Ah ! Madame , je ne saurois le croire , je connois trop la délicatesse de votre ame ; & cette derniere action m'a bien prouvé que vous ne vouliez point ma perte. Regardez-moi , Madame , regardez - moi , je vous en supplie ; si vos yeux sont d'accord avec votre bouche , cet instant fera le dernier de ma vie.

LA MARQUISE, *lui tendant la main.*

Ah ! Comte , mériterez - vous le pardon que vous m'arrachez ?

LE COMTE, *lui baisant la main.*

Ma reconnoissance égalera toujours mon amour.

Fin du Tome IV.

